

ENQUÊTE SUR LA VISIBILITÉ DES LESBIENNES ET LA LESBOPHOBIE

2015



Lutte contre la lesbophobie, la gayphobie, la biphobie et la transphobie

**ENQUÊTE SUR
LA VISIBILITÉ
DES LESBIENNES
ET LA LESBOPHOBIE
2015**

SOS homophobie
34, rue Poissonnière
75002 Paris
www.sos-homophobie.org

Direction de la publication

Yohann Roszévitch, président de SOS homophobie

Suivi de projet et direction de la rédaction

Tania Lejbowicz, Juliette P.

Préface

Natacha Chetcuti-Osorovitz

Conception du questionnaire d'enquête et rédaction

Stéphanie Arc, Sylvie Barthe, Julie Bois, Virginie Combe,
Tania Lejbowicz, Léa Lootgieter, Sophie Meriguet, Johann
Pascot, Victoria Petitjean, Émilie Plantive-Pochon,
Juliette P., Dominique Tassart Pellizzari

Statistiques

Tania Lejbowicz, Juliette P.

Illustrations

Aurélie Monfait

Maquette et graphiques

Maeve Duval

Impression

Imprimerie CPI France-Quercy
ZA des Grands-Champs
46 090 Merculès

ISBN : 978-2-917010-11-2

EAN : 9782917010112

Dépôt légal à parution,
publication de SOS homophobie, association loi 1901
Parution : mars 2015

© SOS homophobie
Tous droits réservés

Vous êtes victime ou témoin de discriminations homophobes,
biphobes ou transphobes par votre entourage, sur
votre lieu de travail, dans un lieu public ...

vous êtes victime ou témoin d'insultes, de violences ou de
menaces homophobes, biphobes ou transphobes ...

vous avez besoin d'être écouté-e,
vous recherchez des informations,
vous vous posez des questions ...

APPELEZ OU TÉMOIGNEZ



Du lundi au vendredi 18h – 22h
Samedi 14h – 16h
Dimanche 18h – 20h

ou par courriel ou 'chat' sur notre site www.sos-homophobie.org

TÉMOIGNER C'EST AGIR
ADHÉRER, C'EST AGIR

Adhésion possible sur notre site (paiement sécurisé par CB)

Vous souhaitez devenir bénévole
Contactez-nous : nousrejoindre@sos-homophobie.org

REMERCIEMENTS

Nous remercions chaleureusement Natacha Chetcuti-Osorovitz d'avoir préfacé ce rapport ainsi que tou-te-s les membres de l'association qui ont participé activement à l'enquête. Cette enquête a débuté en 2012 par l'élaboration du questionnaire. À chacune des étapes, nombreuses sont les personnes qui ont apporté leurs idées, leurs analyses ou leur précieuse aide financière. Merci à la Fondation SFR sans qui cette enquête n'aurait pas pu être imprimée, merci à La Mutinerie de nous avoir accueilli-e-s pour le lancement de l'enquête, merci aux collectifs Fol Effet, Rouge Bébé, Fuk the Name et Dyke Air de nous avoir si bien accompagné-e-s (en musique) au moment de la diffusion de l'enquête, merci au collectif Barbi(e)turix pour leur soutien et pour avoir partagé avec nous les premiers résultats de l'enquête lors de leur soirée «Wet for me» à La Machine du Moulin Rouge. Le centre Hubertine Auclert, l'Observatoire régional des violences faites aux femmes et le Centre LGBT Paris Île-de-France nous ont permis de diffuser plus largement nos premiers résultats en nous invitant à venir présenter nos travaux. Ce rapport ainsi que la plaquette et le flyer de lancement n'auraient pas eu une si belle allure sans les talents de la dessinatrice Aurélie Monfait, merci à elle. La diffusion des premiers résultats de l'enquête sera d'autant plus importante grâce aux traductions italienne et espagnole de Valérie Teresanna Dona et Amanda Lejbowicz. Le résultat final n'aurait pu être satisfaisant sans l'expertise de l'équipe de la première *Enquête sur la lesbophobie* de SOS homophobie parue en 2008. Un énorme merci à Maeve Duval sans qui la lecture des résultats ne serait pas aussi belle et fluide.

Enfin, merci à toutes celles qui ont pris le temps de nous confier un peu de leur vie et/ou de leur expérience de la lesbophobie.

Sommaire

PRÉFACE	11
LES RÉPONDANTES	
1 – Qui sont les 7 126 répondantes de l'enquête ?	16
2 – Quelques précisions sur les répondantes avec enfant(s)	19
LES DIFFÉRENTES FAÇONS D'ÊTRE VISIBLE EN TANT QUE LESBIENNE	
1 – Par la parole, « all the things she said »	24
2 – Par les gestes, « deux femmes qui se tiennent la main »	29
3 – Par l'engagement associatif et culturel, « c'est la lutte finale »	32
4 – Par le look, « pour des filles sans contrefaçons, maquillées comme mon fiancé »	34
LES CARACTÉRISTIQUES DE LA LESBOPHOBIE	
1 – Lieux publics, « les amoureuses qui s'bécotent sur les bancs publics »	42
2 – Famille, « un maman à tort, deux c'est beau l'amour »	44
3 – Travail, « motivées, motivées »	47
4 – Milieu scolaire, « je suis une bande de jeunes à moi toute seule »	49
5 – Ami-e-s et entourage proche, « les copains d'abord ! »	52
6 – Commerces et services, « j'étais tranquille, j'étais pénarde, accoudée au comptoir »	54
7 – Internet, « cyber, on est cyber, et si bien »	55
8 – Voisinage, « au village, sans prétention, j'ai mauvaise réputation »	57
9 – Milieu de la santé, « je suis malade, complètement malade »	59
10 – Services publics, « tiens, voilà l'facteur »	60
11 – Justice, « les juges et les lois, ça me fait pas peur »	61
12 – Police et gendarmerie, « le sex appeal de la policière »	62
13 – Sport, « we are the champions my friends »	63
14 – Autres contextes	64
LES LIENS ENTRE LES DIFFÉRENTES VISIBILITÉS ET LA LESBOPHOBIE	
1 – Visibilité par la parole et lesbophobie	68
2 – Visibilité par les gestes et lesbophobie	70
3 – Visibilité par l'engagement associatif et culturel et lesbophobie	71
4 – Visibilité par le look et lesbophobie	72
5 – Visibilité générale et lesbophobie	74
CONCLUSION	77
ANNEXE	
Questionnaire de l'enquête	78

QU'EST CE QUE LA LESBOPHOBIE ?

C'est une forme de stigmatisation sociale à l'égard des lesbiennes ou des femmes considérées comme telles. Elle se traduit par des préjugés négatifs comme « Les lesbiennes sont des camionneuses », « Entre femmes, ce n'est pas vraiment du sexe », des agressions verbales telles que des insultes, menaces, moqueries, des agressions physiques (coups, blessures, viols, meurtres...) et de la violence psychologique. Elle se manifeste aussi par des discriminations (refus de services, de RTT...) et ce, dans tous les domaines de la vie: espace public, famille, ami-e-s, travail, voisinage, santé... Comme le sont la gayphobie, la transphobie et la biphobie, la lesbophobie est un phénomène spécifique. Elle tient en effet à la manière dont est considéré socialement le fait d'être une femme homosexuelle.

POURQUOI UNE ENQUÊTE ?

Les lesbiennes sont généralement invisibles dans l'espace public et silencieuses quand il s'agit de dénoncer les actes et/ou les comportements lesbophobes qu'elles ont subis. Elles contactent d'ailleurs peu la ligne d'écoute de SOS homophobie. **En 2013, l'association a reçu 3 517 témoignages dont seulement 329 relatant des faits lesbophobes.** C'est à la suite de ce constat, déjà vrai il y a dix ans, que l'association a mené en 2003-2004 une première enquête pour comprendre les spécificités de la lesbophobie et confirmer que ce n'était pas un phénomène marginal. Près de 1 800 répondantes y avaient participé. Parmi elles, 63 % déclaraient avoir vécu de la lesbophobie au moins une fois dans leur vie. L'enquête de 2003 a ainsi été la première source de données quantitatives sur la lesbophobie en France. Au cours des dix dernières années, aucun autre outil statistique n'a été mis en place pour produire des données concernant les lesbiennes confrontées à des réactions hostiles en raison de leur orientation sexuelle réelle ou supposée. Ces données sont pourtant essentielles pour alimenter le débat public. En effet, après les discussions houleuses en 2012 et 2013 autour de la loi sur le mariage et l'adoption pour tou-te-s, qui ont mis au jour voire amplifié la gayphobie et la lesbophobie, et à l'heure où le mot « lesbophobie » a enfin

fait son entrée dans le dictionnaire Le Petit Robert, les LGBTphobies¹ sont plus que jamais une préoccupation et un sujet d'actualité. Dix ans plus tard, il nous apparaissait alors essentiel de faire à nouveau l'état des lieux de la lesbophobie en France.

En 2013, l'association est donc allée à la rencontre des lesbiennes afin de savoir si ces dernières avaient été confrontées à de la lesbophobie au cours des deux dernières années mais également pour établir la visibilité qu'elles accordaient à leur orientation sexuelle. 7 126 femmes ayant eu une relation sexuelle et/ou affective avec une autre femme ont répondu à notre enquête. SOS homophobie contribue ainsi à montrer la réalité et le visage de la lesbophobie en France en 2013 tout en analysant la visibilité que les lesbiennes accordent à leur orientation sexuelle.

Ainsi, 59 % des répondantes ont vécu de la lesbophobie au cours des deux dernières années et 18 % ne manifestent jamais d'affection à leur partenaire en public. Cette invisibilisation s'avère être une des caractéristiques principales de la lesbophobie. Face à cet état de fait nous luttons avec conviction. Nous parlons encore et toujours des lesbiennes et de la lesbophobie, car l'une des premières violences est le silence imposé. Relayé-e-s par les médias et certains ac-

¹ Le sigle LGBT renvoie respectivement aux Lesbiennes, Gais, Bi-e-s et Trans.

teur publics dont l'Observatoire régional des violences faites aux femmes et l'ancien ministre des Droits des femmes, nous espérons que ce silence autour de la lesbophobie et ses conséquences deviendra moins pesant ces prochaines années.

DÉROULEMENT ET DIFFUSION DE L'ENQUÊTE

La diffusion de l'enquête s'est accompagnée d'une couverture médiatique importante: son lancement a été l'occasion d'une soirée le 5 avril 2013 dans un bar parisien, La Mutinerie, dont ont fait écho plusieurs médias (*Le Parisien*, *Libération*, *TêtuE*, *Yagg*). **La collecte des données s'est ensuite déroulée du 30 mars au 20 juillet 2013. L'enquête a été mise en ligne sur le site internet de SOS homophobie et diffusée au cours d'événements LGBT** (Eurolesbopride et Europride à Marseille, Printemps des Associations à Paris, Solidays à Boulogne...).

La mobilisation des lesbiennes, durant ces trois mois de collecte, a été forte avec 7126 témoignages provenant de toute la France. En effet, pour plus de représentativité, nous avons souhaité qu'une telle enquête ne soit pas diffusée uniquement en Île-de-France. Grâce à l'implantation de SOS homophobie dans 17 régions et à la diffusion sur Internet du questionnaire, nous y sommes parvenu-e-s: 60 % des répondantes vivent en France métropolitaine hors Île-de-France. Cette représentativité nationale et le nombre important de répondantes sont la garantie de résultats significatifs fondés sur des profils diversifiés.

Par ailleurs, nous nous sommes limité-e-s à demander la description du dernier acte les-

bophobe, ou du plus marquant, vécu au cours des deux dernières années. Cette délimitation a pour objectifs, d'une part, d'éviter des effets de mémoire souvent à l'oeuvre dans le récit de faits plus anciens, et d'autre part, de disposer d'un état des lieux de la lesbophobie actuel. De fait, nous avons conscience que les répondantes ont pu vivre plusieurs actes lesbophobes, et ce dans divers contextes. Le but n'est donc pas d'être exhaustif mais de déterminer quelle est la part de lesbiennes ayant vécu de la lesbophobie à un moment donné en France. Une question sur la fréquence de la discrimination nous informe cependant sur leur degré d'exposition.

Une première exploitation de l'enquête a permis de dégager les principaux résultats. Nous avons publié des résultats synthétiques² le 8 mars 2014, à l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes. Au cours d'une soirée « Wet for Me », organisée par le collectif Barbi(e)turix, SOS homophobie a présenté cette plaquette aux partenaires de l'enquête et à toutes les personnes ayant participé à sa réalisation. Plusieurs médias ont communiqué ces premières données (*20 minutes*, *Elle*, *France Inter*, *Libération*, *Midi Libre*, *Yagg*...).

Au cours de l'été et de l'automne 2014, le rapport présentant les données complètes de l'enquête a été rédigé par des bénévoles de SOS homophobie. Ce rapport exploite plus finement les réponses en faisant des analyses par types de visibilité, par contextes de lesbophobie et en rapprochant ces deux faits. **La date de publication de la présente enquête, le 8 mars 2015, est symbolique en tant qu'elle correspond à celle de la Journée internationale des droits des femmes.**

² www.sos-homophobie.org/sites/default/files/plaquette_enquete_lesbophobie_2014.pdf

Les récentes études, françaises et anglo-saxonnes, portant sur le lien entre sexualités et territoires (Podmore, 2006³; Blidon, 2007⁴; Alessandrin et Raibaud, 2013⁵) ont montré comment le « droit à la ville » est favorisé selon des distinctions de genre (Schiltz, 2007⁶), de classe, de sexualité (en tant que lesbienne et gay) et de race (Cattan et Leroy, 2010⁷). En plus de créer des inégalités dans l'usage de l'espace public, liées à une histoire de l'homosexualité différente selon que l'on soit gay ou lesbienne, l'ensemble de ces travaux montre que l'usage de l'espace public est défini par des interactions genrées à dominante masculine qui renforcent l'invisibilité territoriale des lesbiennes. Par exemple, l'étude de Castells (1996⁸), qui interroge la spatialité des gays et des lesbiennes à San Francisco, montre que les premiers ont un comportement dans l'espace urbain typiquement « masculin », territorialisé et visible autour d'espaces commerciaux et de consommation, alors que les lesbiennes se conforment à un comportement « féminin » non territorial, fondé sur des réseaux informels. Elles se montrent aussi plus politisées que les gays. La plus faible présence de « territoires lesbiens » peut s'expliquer en grande partie par les inégalités de salaires entre les femmes et les hommes.

Toutefois, la spatialité des lesbiennes et des gays s'avère plus complexe dans le contexte contemporain, au-delà même des quelques avancées égalitaires, notamment si l'on prend en compte les formes d'identification du lesbianisme, les statuts sociaux, les rapports de générations et les définitions de soi.

VISIBILITÉS LESBIENNES DANS L'ESPACE PUBLIC ET EFFETS SOCIAUX

Se rendre visible dans l'espace public par des situations aussi banales que s'embrasser, se dire « au revoir » sur le quai d'une station de métro ou tenir l'autre par la taille peut donner lieu à une interpellation verbale, émanant le plus souvent d'hommes.

Dans l'espace public, les violences (insultes, regards stigmatisants, agressions physiques ou sexuelles) s'exercent de préférence à l'encontre de lesbiennes se dérobant à la norme idéalisée de genre ou qui ne respectent pas la règle de dépendance hétérosexuelle. L'insulte est le type d'agression la plus relevée, selon les données de la présente enquête sur la lesbophobie : elle concerne 74 % des réponses. La plus courante est celle de « sale gouine » ou

³ Podmore Julie A., « Gone 'underground' ? Lesbian visibility and the consolidation of queer space in Montreal ». *Social & Cultural Geography*, 7 (4), p. 595-625. 2006.

⁴ Blidon Marianne, *Distance et rencontre. Éléments pour une géographie des homosexualités*, thèse de géographie, sous la dir. De Christian Grataloup, Université Paris 7 Denis-Diderot, 2007.

⁵ Alessandrin Arnaud et Raibaud Yves (sous la dir.), *Géographie des homophobies*, Paris, Armand Colin, 2013.

⁶ Schiltz Marie-Ange, « L'intolérable indépendance de la femme publique », in Chetcuti Natacha et Jaspard Maryse (sous la dir.), *Violences envers les femmes : deux pas en avant, trois pas en arrière*, Paris, L'harmattan, 2007.

⁷ Cattan Nadine et Leroy Stéphane, « La ville négociée : les homosexuel(le)s dans l'espace public parisien », *Cahiers de géographie du Québec* 54, 151, pp. 9-24, 2010.

⁸ Castells Manuel, *The Rise of the Network Society, The Information Age: Economy, Society and Culture*, Cambridge, (Mass.), Oxford : Blackwell, 1996.

encore les expressions du type: «C'est normal que tu sois lesbienne, t'es trop moche» et «Tu te prends pour un homme» (Chetcuti, 2012⁹). Les lesbiennes se voient ainsi rappelées à la place qu'elles occupent dans l'ordre sexuel (Eribon, 1999¹⁰) et l'ordre du genre: une place subordonnée en tant que lesbienne et en tant femme. Les agressions prennent, dans ce cas, la forme de moqueries dans 47 % des cas. Ce rapport montre aussi que, quelle que soit la taille de l'agglomération, 76 % des actes de lesbophobie dans l'espace public se sont déroulés dans la rue ou dans un parc.

Les données de cette enquête confirment celles des études qualitatives (Chetcuti, à paraître), qui révèlent que les risques d'agressions verbales répétées, d'atteintes et d'avances sexuelles sont d'autant plus importants que les lesbiennes sont jeunes et qu'elles affirment une liberté de mouvement dans l'espace public. En effet, 42 % des personnes concernées ont entre 18 et 24 ans. En outre, la non-reconnaissance du lesbianisme comme sexualité à part entière engendre le fait que son affirmation peut être interprétée comme un signe de disponibilité, ou une attitude outrancière qu'il s'agit de contenir. Une indifférence, un refus, une rebuffade face à une proposition masculine vécue comme «licite» peuvent apparaître comme la rupture tacite d'un contrat hétérosexuel. Elles entraînent le plus souvent des insultes et parfois des violences physiques, dans 13 % des cas déclarés. Les enquêtes qualitatives (Chetcuti, 2012) confirment également une situation largement partagée par les répondantes: l'imposition d'une présence masculine non souhaitée, le plus souvent la nuit; mais surtout la confrontation avec le déni de la sexualité lesbienne – laquelle est prise dans un fantasme hétérosexuel masculin. Les violences relatives sont, dans ce cas, le fait d'hommes seuls (26 %) et parfois de groupes d'hommes (dans 45 % des cas). En tout état de cause, le sentiment d'insécurité que provoque

la limitation de l'usage de l'espace public, lié à ces types de violences répétées, ne semble pas dépendre de la taille de l'agglomération, ni de la position sociale des lesbiennes, mais plutôt de l'âge et des heures auxquelles a lieu le déplacement, la nuit semblant être plus propice. Les conséquences peuvent être aussi d'ordre psychologique: pour près de 30 % des répondantes, le contrecoup s'illustre par une difficulté à vivre ouvertement son homosexualité dans l'espace public, et une part importante des enquêtées (26 %) déclare être angoissée.

RÉACTIONS SOCIALES ET NORMES DE GENRE

Les données issues de *l'Enquête sur la lesbophobie 2015* montrent que «le laisser voir» exige des estimations, des stratégies variant selon les contextes sociaux. S'il est possible pour les plus jeunes du corpus, souvent des étudiantes, de manifester des signes d'affection dans la rue, par exemple de s'embrasser, les réponses montrent toutefois que dans 53 % des cas, la possibilité de s'embrasser dépendra des personnes de l'entourage (78 %) et du quartier (80 %).

Dans ce contexte hostile, le choix de la stratégie de la visibilité peut correspondre à une volonté de transgresser la norme. Les récits issus de ma précédente enquête qualitative (Chetcuti, *ibid.*) montrent que la marque du genre est un facteur plus ou moins aggravant des violences dans l'espace public. De telle sorte que se présenter comme féminines, ou fem, réactiverait l'impensable du lesbianisme et, avec lui, le symbole de l'hypersexualité, donc de la disponibilité sexuelle pour les hommes.

À l'inverse, les stratégies d'invisibilité peuvent être pensées comme un outil de revendication de l'usage de l'espace public. Ainsi, une autre manière de faire face à l'invisibilité en tant que lesbienne «féminine» est celle qui consiste

⁹ Chetcuti Natacha, "Usages de l'espace public et lesbianisme, sanctions sociales et contournements". Communication au 6^{ème} congrès international des recherches féministes francophones, Lausanne, Suisse, 2012. La recherche «Homosexualité, bisexualité et contextes préventifs» a été financée par l'ANRS (Agence Nationale de Recherche sur le Sida). Menée en France, entre 2010 et 2012, auprès de lesbiennes de 17 à 35 ans habitant des zones géographiques diversifiées, elle analyse, à partir de la mise en scène du couple lesbien, les réactions sociales face à des comportements qui signifient publiquement une relation lesbienne.

¹⁰ Eribon Didier, *Réflexions sur la question gay*, Paris, 1999.

justement à «jouer» sur ce registre du genre pour se déplacer à l'extérieur. Cela leur permet d'être invisible et ainsi de contourner le stigmate dans la rue de «la» lesbienne.

Ainsi, d'un côté, le fait de se présenter comme féminine «réactive l'impensable du lesbianisme», de l'autre, c'est une stratégie d'invisibilité. Dans ce cas, la proximité entre deux jeunes femmes peut être perçue comme une simple amitié, éventuellement amoureuse. Cet effacement, dans ces conditions, devient une stratégie pour passer inaperçue et user «librement» de l'espace public.

Cette mise en scène est renforcée par l'idée que les lesbiennes qui rentrent dans la représentation sociale attendue et stigmatisante de la masculinité sont plus enclines à subir des violences physiques et/ou sexuelles. Ce qui se trouve sanctionné, dans les données recueillies des enquêtes quantitatives (*Enquête sur la lesbophobie 2015*) et qualitatives (Chetcuti, *ibid*), c'est la mise en scène d'une relation de couple. L'orientation sexuelle minoritaire du point de

vue de la norme hégémonique hétérosexuelle est bien ce qui est à l'origine de la discrimination et/ou de la violence vécue. Mais de façon plus immédiate, il s'agit d'une réaction à «l'affichage» d'une relation de couple lesbien. L'adaptation du corps minoritaire déviant au regard du corps majoritaire se fonde dans et par le regard de l'autre et en fonction de situations précises. C'est à cette condition que les gestes, les regards, les attitudes sont repérés et deviennent révélatrices de l'étrangeté. On précisera sur ce point que, si la prétendue exhibition des couples lesbiens est ainsi sanctionnée, les couples hétérosexuels en exhibition permanente ne sont généralement pas renvoyés à la rhétorique de la pudeur ou de la discrétion. La visibilité dans la sphère publique du «couple» lesbien apparaît ainsi, au-delà de l'avancée des politiques d'égalité – en référence à la récente réforme du mariage –, comme le fruit de luttes individuelles en continuelle recomposition. Celles-ci agissent sur les manières de se représenter, d'être identifiables, dans des techniques d'ajustement toujours à l'œuvre selon les sanctions déjà rencontrées ou anticipées.

Natacha Chetcuti-Osorovitz, Janvier 2015
Sociologue, Membre du Centre de Recherches Sociologiques et Politiques de Paris,
équipe « Genre, travail, mobilité » (GTM).

Les répondantes



ORÉ
2014

1 – QUI SONT LES 7 126 RÉPONDANTES DE L'ENQUÊTE ?

RÉPARTITION PAR ÂGE

Les répondantes sont jeunes (Graphique I.1): 60 % ont moins de 30 ans et seulement 6 %, 50 ans et plus. Malgré nos efforts, il a été difficile d'obtenir des réponses de personnes de cette dernière tranche d'âge. Cette répartition n'étant pas représentative de la population française, la lecture des résultats doit se faire en ayant conscience de ce constat.

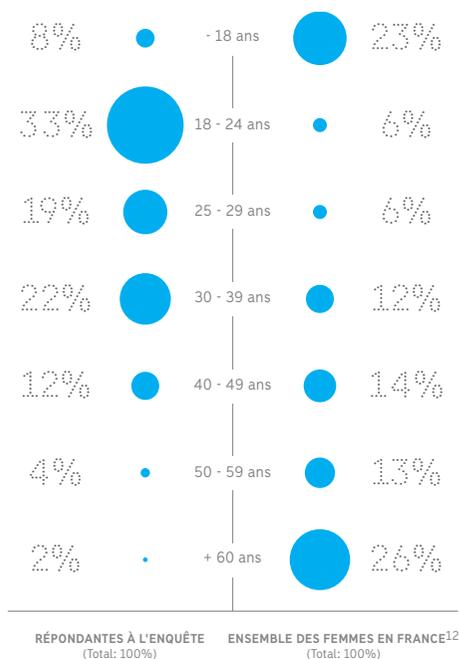
ORIENTATION SEXUELLE ET IDENTITÉ DE GENRE

Les répondantes sont surtout lesbiennes (78 %) ou bisexuelles¹¹ (16 %). Un peu moins de 5 % d'entre elles ne définissent pas leur orientation sexuelle. Quelques hétérosexuelles ont répondu à l'enquête (1 %). Enfin, 1 % des enquêtées

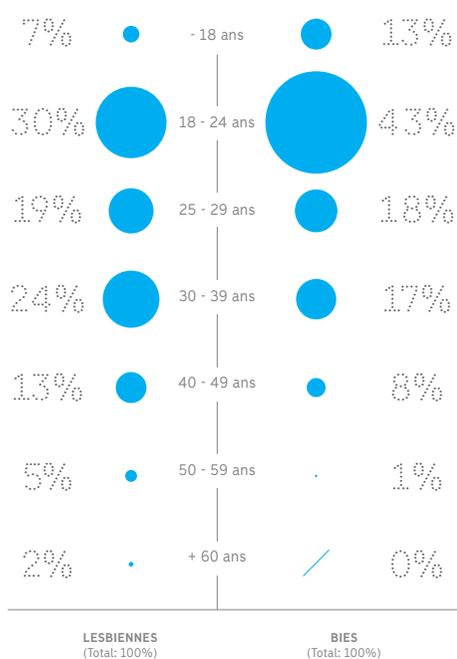
se définissent autrement que selon les propositions faites dans le questionnaire. Dans cette catégorie, une orientation sexuelle est régulièrement rapportée: pansexuelle. La pansexualité caractérise les personnes attirées sexuellement et/ou sentimentalement par d'autres personnes, indifféremment du sexe anatomique ou du genre de celles-ci. Cette orientation sexuelle se différencie de la bisexualité: quand bi («deux» en latin) renvoie à la binarité des genres, pan («tous» en grec) entend s'en séparer.

Une différence de répartition par âge s'observe entre les lesbiennes et les bies, ces dernières étant largement plus jeunes (Graphique I.2). En effet, près des trois quarts d'entre elles (74 %) ont moins de 30 ans, alors que seulement 56 %

Graphique I.1 – Répartition par âge des répondantes et de l'ensemble des femmes en France



Graphique I.2 – Répartition par âge des lesbiennes et des bies



¹¹ Bisexuelles est abrégé en bies dans le reste du rapport.

¹² Source: Insee, estimations de population (données provisoires arrêtées à fin 2013) en France hors Mayotte.

des lesbiennes sont dans cette tranche d'âge. Il est important d'avoir ce fait en tête pour la lecture de la suite du rapport car de nombreuses analyses sur les enquêtées bies découlent du fait qu'elles ont majoritairement moins de 25 ans et que la moitié d'entre elles sont encore étudiantes.

Parmi les femmes définissant leur orientation sexuelle (lesbienne, bie, pansexuelle etc.), 84% la caractérisent comme telle depuis plus de 2 ans et seulement 5% depuis moins d'un an, et ce malgré la présence importante de jeunes répondantes. Il semble que la conscience d'avoir une orientation sexuelle minoritaire arrive assez tôt dans la vie des répondantes.

Les répondantes sont majoritairement des femmes cisgenres (96%), c'est-à-dire que la perception de leur genre correspond au sexe qui leur a été assigné à la naissance. Seul 1% des enquêtées sont trans. Notons que 1% des personnes ne souhaitent pas définir leur identité de genre et 2% la définissent comme « autre » que cis ou trans.

SITUATION AMOUREUSE, ÉTAT CIVIL ET PRÉSENCE D'ENFANT(S)

Une large partie des enquêtées sont en couple avec une femme (60%), alors qu'un peu moins d'un tiers (32%) sont célibataires. Une petite

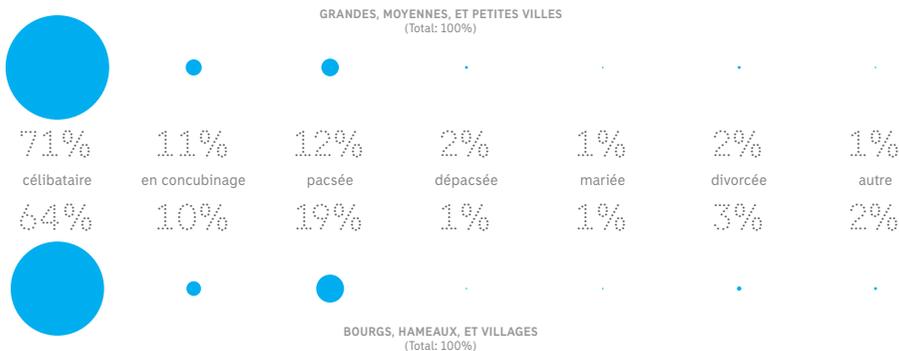
part d'entre elles sont en couple avec un homme au moment de l'enquête (4%). Enfin 3% sont en multi-partenariat avec des femmes ou des femmes et des hommes et 1% dans une autre situation.

L'état civil des répondantes reflète peu leur situation amoureuse: 70% sont légalement célibataires. Les pacsées représentent 13% des répondantes et les personnes vivant en concubinage 11%. Les divorcées (2%) sont plus nombreuses que les mariées¹³ (1%). Enfin 2% des répondantes sont dépacsées. De façon prévisible, les célibataires sont plus jeunes (71% ont moins de 30 ans) que les personnes en concubinage (67% ont moins de 30 ans) et que les pacsées (22% ont moins de 30 ans).

Une différence d'état civil selon les tailles d'agglomérations s'observe. **Les habitantes des bourgs, villages et hameaux sont plus nombreuses à être pacsées que les répondantes de grandes, moyennes et petites villes** (Graphique I.3).

Parmi les enquêtées, 13% (soit 894 personnes) déclarent avoir eu au moins un-e enfant au sein d'un couple homosexuel et/ou hétérosexuel (voir la partie « 2 – Quelques précisions sur les répondantes avec enfant(s) » dans « Les répondantes »).

Graphique I.3 – Répartition par état civil selon la taille de l'agglomération de résidence



¹³ La loi autorisant le mariage des couples de même sexe a été promulguée le 17 mai 2013, ce qui correspond au milieu de la période d'enquête. Les répondantes ici mariées le sont donc très probablement majoritairement à des hommes.

LIEU DE RÉSIDENCE

Six répondantes sur dix vivent en France métropolitaine hors Île-de-France et trois sur dix en Île-de-France. Seul 1% des répondantes sont dans les DOM et 4% résident à l'étranger au moment de l'enquête. **Les enquêtées habitent majoritairement des grandes villes (45%).** Une large part de répondantes résident dans des petites et moyennes villes (respectivement 22% et 14%). Les habitantes des bourgs (9%), villages et hameaux (10%) sont moins représentées.

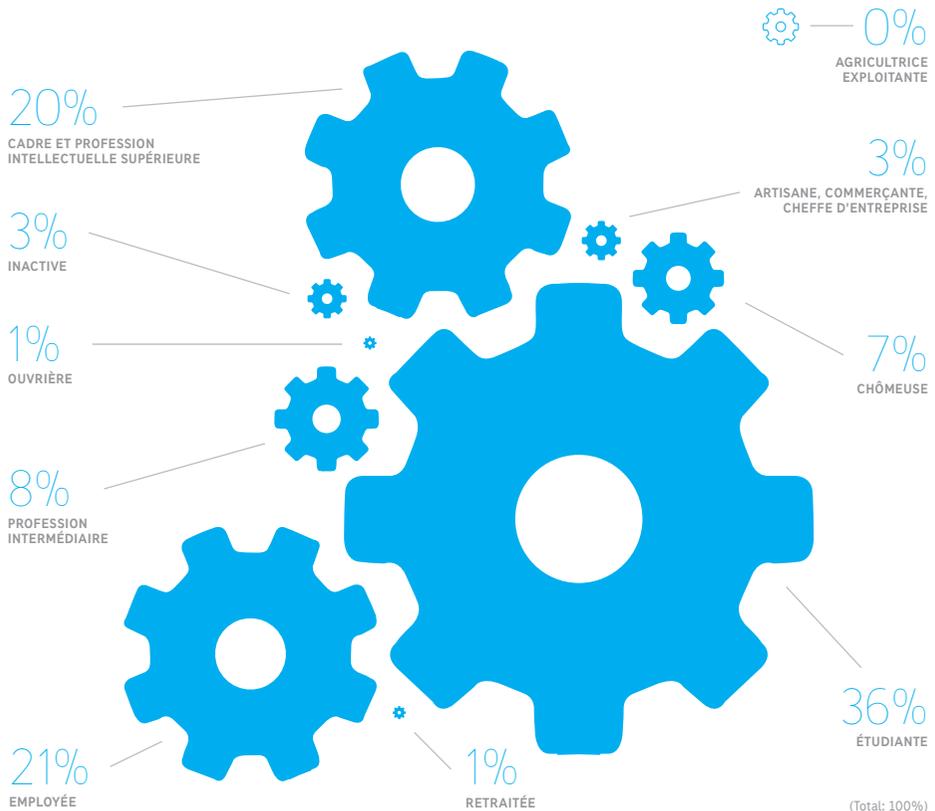
CATÉGORIE SOCIOPROFESSIONNELLE (CSP) ET NIVEAU DE DIPLÔME

Bien que la part d'étudiantes soit importante (36%), plus de la moitié des répondantes (53%) ont un emploi (Graphique I.4) : 21% sont employées, 20% cadres et professions intellectuelles supérieures, 8% professions intermédiaires, 3% artisanes, commerçantes et cheffes d'entreprise, 1% ouvrières et moins de 1% (11 répondantes) agricultrices exploitantes. La part d'enquêtées chômeuses est de 7%. Enfin 3% sont inactives et seulement 1% retraitées.

diarres, 3% artisanes, commerçantes et cheffes d'entreprise, 1% ouvrières et moins de 1% (11 répondantes) agricultrices exploitantes. La part d'enquêtées chômeuses est de 7%. Enfin 3% sont inactives et seulement 1% retraitées. Cette dernière part résulte principalement du fait que très peu de répondantes ont plus de 60 ans.

Hormis les étudiantes, pour 3 répondantes sur 10 le diplôme obtenu le plus élevé est d'un niveau Bac+5 (Master 2, école d'ingénieur-e-s, école de commerce, etc.). Un peu plus d'un cinquième (21%) ont un niveau Bac+3, 13% Bac+2 (ancien niveau de Deug) et seulement 4% un BTS. Alors que 16% des répondantes ont arrêté leurs études au Bac, 8% ont fait des études plus courtes, obtenant ainsi un BEP-CAP. Enfin, seules 3% des répondantes sont sans diplôme.

Graphique I.4 – Répartition par CSP des répondantes



2 – QUELQUES PRÉCISIONS SUR LES RÉPONDANTES AVEC ENFANT(S)

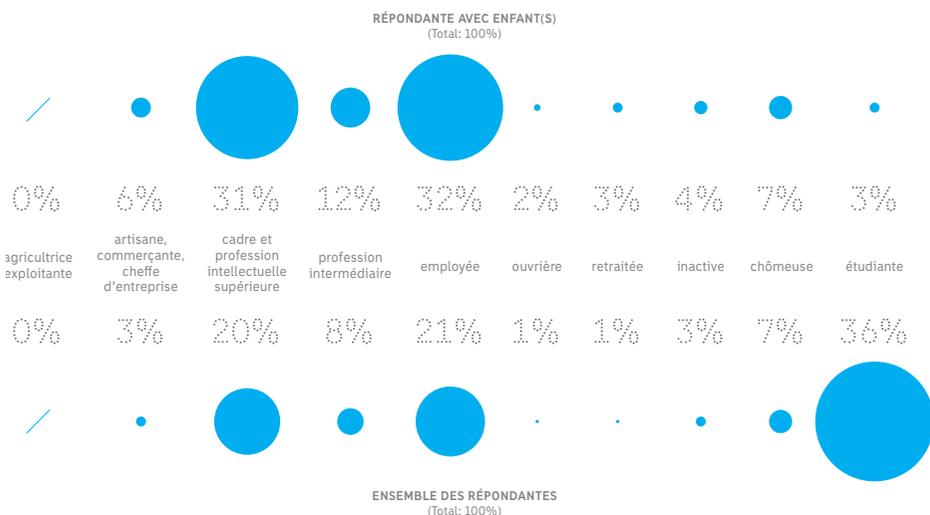
Parmi les répondantes 13% (soit 894) ont au moins un-e enfant.

RÉPARTITION PAR ÂGE ET CSP

Assez logiquement, les répondantes avec enfant(s) sont plus âgées: 12% d'entre elles ont moins de 30 ans et 43% entre 30 et 39 ans quand ces classes d'âges représentent respectivement 60% et 22% des répondantes. Au vu de la répartition par âge, la représentation des

catégories socioprofessionnelles (CSP) chez ces enquêtées diffère aussi de la moyenne des répondantes (Graphique I.5): seules 3% sont étudiantes (contre 36% pour l'ensemble). Comme pour l'ensemble des répondantes, **deux CSP sont surreprésentées: cadre et profession intellectuelle supérieure (31% contre 20% pour l'ensemble) et employée (32% contre 21% pour l'ensemble).**

Graphique I.5 – Répartition par CSP des répondantes avec enfant(s) et de l'ensemble des répondantes



ORIENTATION SEXUELLE

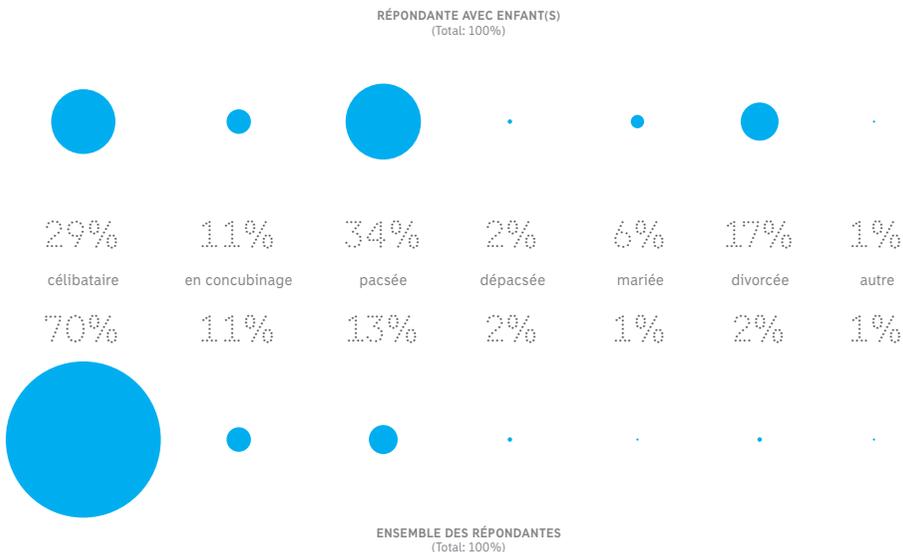
Les lesbiennes et les bies représentent respectivement 78% et 16% des répondantes avec enfant(s), proportions identiques à celles de l'ensemble des répondantes. En revanche, il y a un peu plus d'hétérosexuelles (2% contre 1% pour l'ensemble) et de répondantes ne définissant pas leur sexualité (3% contre 1% pour l'ensemble). Par ailleurs, aucune ne s'identifie dans la catégorie « autre » (contre 4% pour l'ensemble).

sont célibataires (contre 32% pour l'ensemble). Ce résultat se retrouve dans leur état civil (Graphique I.6): **plus du tiers des répondantes avec enfant(s) sont pacsées (34%) alors que seulement 13% de l'ensemble des enquêtées sont concernées. Nous pouvons nous demander si ce dernier constat ne reflète pas un besoin de la part des couples de femmes avec enfant(s): la reconnaissance du foyer homoparental et ainsi une meilleure protection juridique.**

SITUATION AMOUREUSE ET ÉTAT CIVIL

Ces répondantes sont majoritairement en couple avec une femme (72% contre 60% de l'ensemble des répondantes) et seulement 16%

Les parts de divorcées et de mariées sont, quant à elles, beaucoup plus élevées que la moyenne. Ceci correspond certainement aux femmes ayant eu des enfants au sein d'un couple hétérosexuel.



LIEU DE RÉSIDENCE

Près de 70 % de ces enquêtées résident en France métropolitaine hors Île-de-France (contre 60 % pour l'ensemble) et moins d'un quart en Île-de-France (22 % contre 30 % pour l'ensemble).

Même si les répondantes avec enfant(s) résident majoritairement dans des grandes et moyennes villes (46 %), **elles sont plus nombreuses que l'ensemble des répondantes à vivre dans des agglomérations de petites tailles**: plus d'un quart habitent des petites villes (26 % contre 22 % pour l'ensemble) et 28 % des bourgs, villages ou hameaux (contre 19 % pour l'ensemble).

CONCEPTION ET ÉDUCATION DES ENFANTS

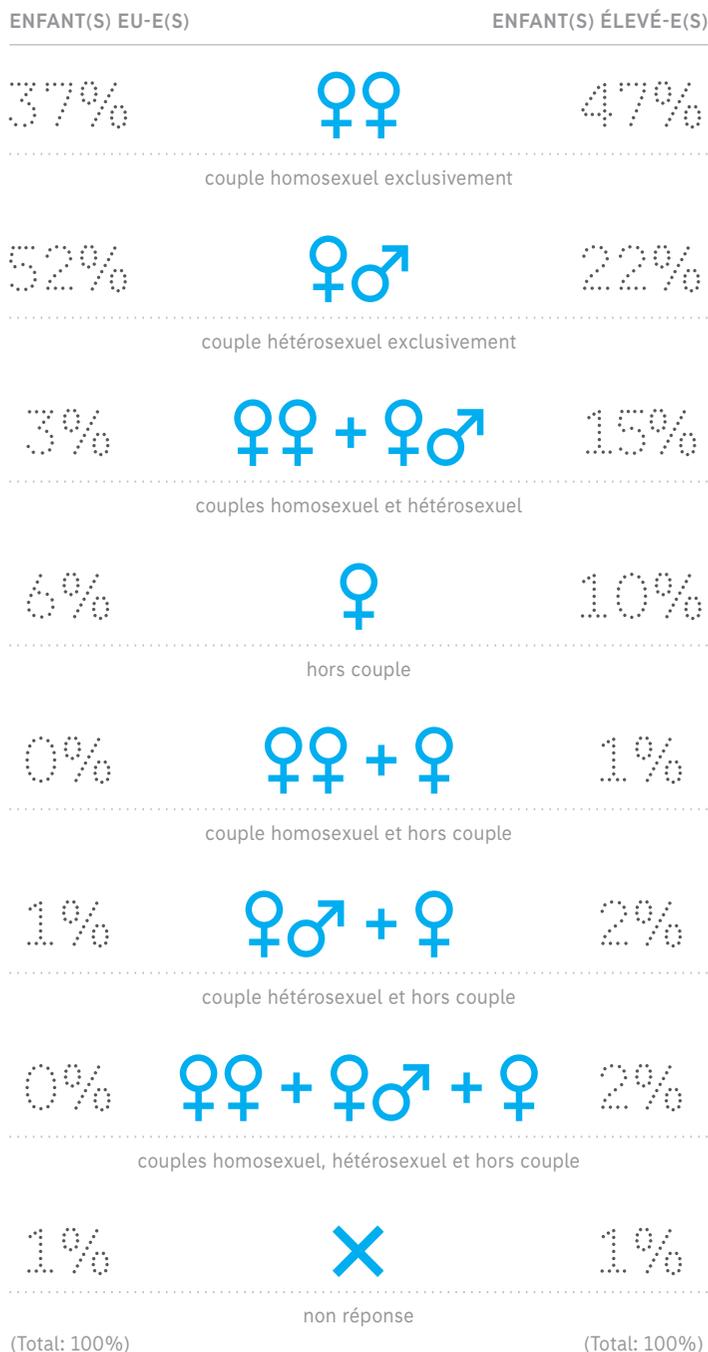
Plus de la moitié (52 %) de ces enfants ont été conçu-e-s au sein d'un couple hétérosexuel et 37 % au sein d'un couple homosexuel (Graphique I.7). Presque la moitié d'entre eux-elles (47 %) sont élevé-e-s au sein d'un couple homosexuel contre 22 % seulement au sein d'un couple hétérosexuel. Enfin 15 % grandissent à

la fois dans un couple homosexuel et un couple hétérosexuel. Ce dernier cas de figure fait probablement référence aux enquêtées qui ont eu une union antérieure avec un homme et qui sont aujourd'hui dans un couple lesbien.

Intéressons-nous maintenant uniquement aux répondantes se définissant comme lesbiennes et non bies ou autres. La part d'enfants conçu-e-s au sein d'un couple homosexuel est alors plus importante: elle passe à 44 % et devient égale à la part d'enfant conçu-e-s au sein d'un couple hétérosexuel. De même, la part d'enfants éduqué-e-s uniquement par un couple homosexuel s'accroît, passant à 55 %, alors que celle des enfants éduqué-e-s uniquement par un couple hétérosexuel baisse à 16 %. Notons que 14 % de ces enfants restent éduqué-e-s par les deux types de couples.

Si l'on se focalise uniquement sur les enfants ayant été conçu-e-s au sein d'un couple homosexuel, 96 % d'entre eux sont exclusivement éduqué-e-s par un couple homosexuel.

Graphique I.7 - Répartition des enfants selon le type de couple dans lesquels ils-elles ont été conçus et élevés



Les différentes façons d'être visible en tant que lesbienne



ORÉ
2014

1 – PAR LA PAROLE, « ALL THE THINGS SHE SAID »

EN PARLER EN FAMILLE

Environ un quart des répondantes (26 %) parlent à tou-tes les membres de leur famille de leur orientation sexuelle ou de leur partenaire et un peu moins de 30 % en parlent à la majorité. Celles abordant le sujet avec quelques membres de leur famille représentent un tiers des répondantes, et 13 % n'en parlent à personne.

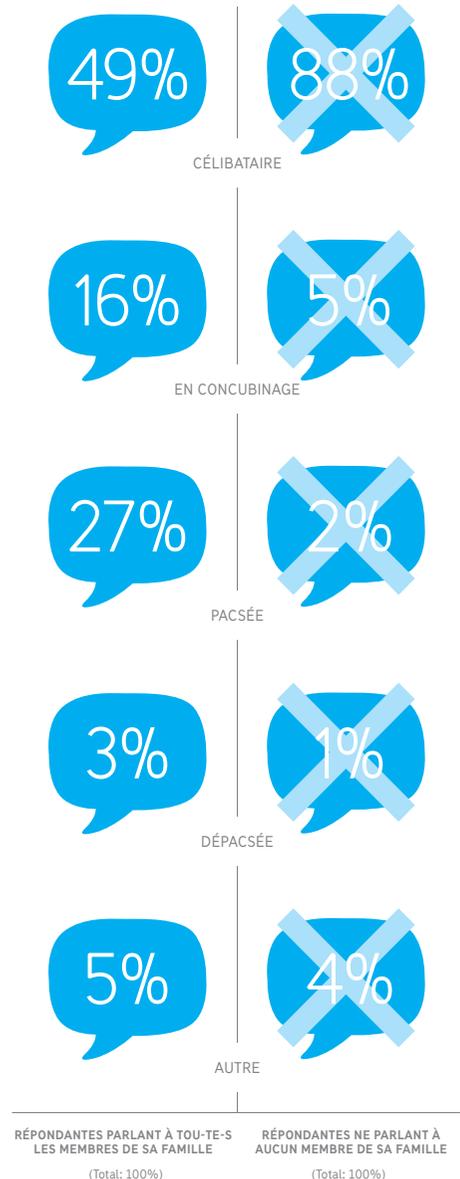
La liberté de parole dans cette sphère croît avec l'âge : plus de la moitié (54 %) des répondantes qui en parlent à toute leur famille ont 30 ans ou plus alors que près des deux tiers (64 %) des enquêtées qui gardent leur orientation sexuelle secrète ont moins de 25 ans.

Par ailleurs, **le fait d'être en couple libère la parole** (Graphique II.1) : la part de célibataires est beaucoup plus importante chez les répondantes qui se taisent en famille (88 %) que chez celles qui vivent ouvertement (49 %). **La difficulté à concevoir dans notre culture un couple de femmes en tant que tel, et non comme « une passade » ou « un test », fait qu'il est sans doute plus simple d'aborder la question de son orientation sexuelle lorsque l'on est dans un couple déjà installé (concubinage, pacs, etc.) et ce, même au sein de la sphère familiale.** De la même façon, la présence d'enfants joue un rôle similaire : la moitié des répondantes avec enfant(s) parlent librement à leur famille contre 22 % de celles qui sont sans enfant.

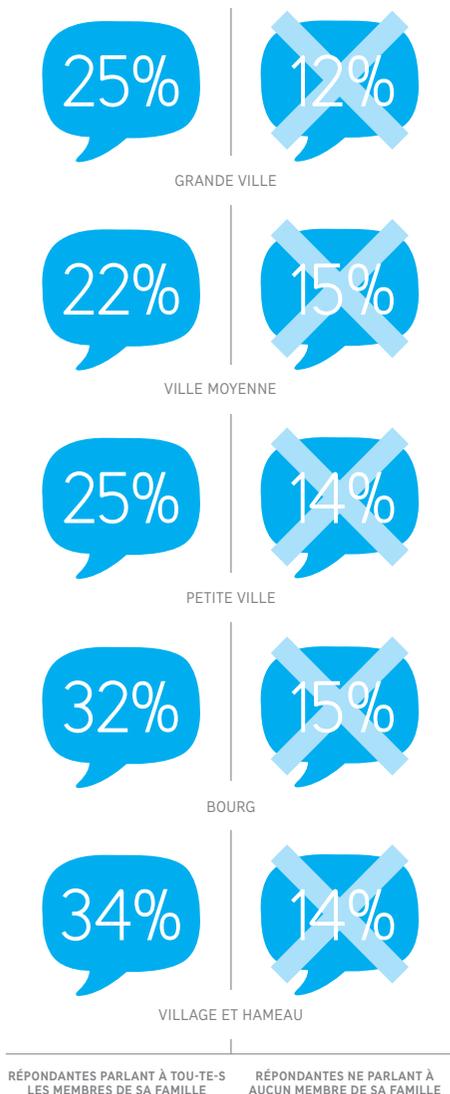
Nous constatons que les lesbiennes discutent plus facilement que les bies. Près de 60 % des lesbiennes en parlent à la majorité ou à tou-tes les membres de leur famille alors que 40 % des bies ne le font qu'avec quelques membres, et un quart avec personne. Le fait que la bisexualité puisse être perçue comme « une phase d'indécision » ne doit pas aider les répondantes à communiquer avec leur famille sur ce sujet.

La part des répondantes qui parlent à tou-tes les membres de leur famille augmente quand la taille de l'agglomération diminue (Graphique II.2). Nous pouvons supposer qu'une plus grande promiscuité existe dans les plus petites agglomérations et incite les répondantes soit à se taire complètement, soit à l'évoquer avec tou-tes les membres.

Graphique II.1 – Répartition par état civil des répondantes selon la visibilité par la parole dans la famille



Graphique II.2 – Part des répondantes qui parlent de leur orientation sexuelle ou de leur partenaire à tou-te-s les membres de leur famille, selon la taille de l'agglomération



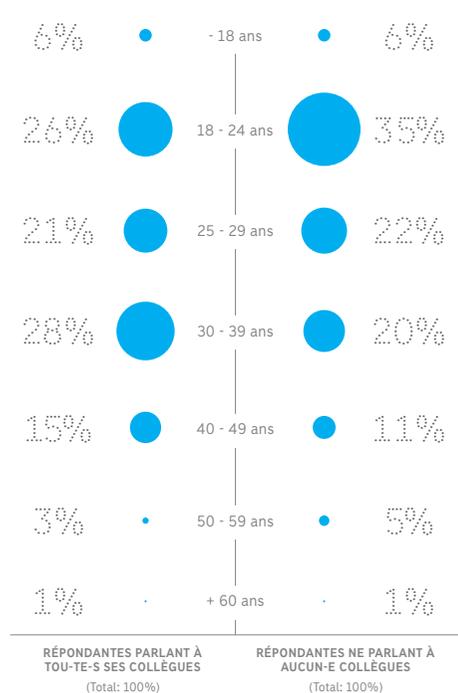
Lecture : Parmi l'ensemble des répondantes vivant dans des villages et hameaux, 34 % parlent à tou-te-s les membres de leur famille de leur orientation sexuelle ou de leur partenaire. Parmi l'ensemble des répondantes vivant dans des villes moyennes, seules 22 % des répondantes en parlent à tou-te-s les membres de leur famille.

EN PARLER AU TRAVAIL¹⁴

Plus de 40 % des répondantes concernées parlent de leur orientation sexuelle à tou-te-s ou à la majorité de leurs collègues (respectivement 18 % et 24 %), quand presque 60 % n'en parlent qu'à quelques un-e-s ou à aucun-e (respectivement 38 % et 20 %).

Les répondantes qui en parlent sont plus âgées que celles qui ne le font pas (Graphique II.3). Les employées sont surreprésentées chez celles qui évoquent leur orientation sexuelle : 29 % de celles qui en discutent avec tou-te-s leurs

Graphique II.3 – Répartition par âge des répondantes selon la visibilité par la parole dans le travail



¹⁴ Les statistiques de cette partie sont données sur les personnes concernées par le travail, c'est-à-dire par les personnes qui ont ou ont eu un travail et peuvent donc témoigner. Les répondantes n'ayant jamais eu d'expérience professionnelle et/ou n'ayant jamais eu de collègues n'étaient pas invitées à répondre à ces questions.

collègues sont employées, alors que cette CSP ne représente que 23 % de celles qui la taisent complètement.

Les lesbiennes parlent plus librement au travail que les bies : 44 % des premières l'abordent avec tou-te-s ou la majorité de leurs collègues contre 31 % des secondes.

Ici aussi, la parole est plus libre chez les répondantes en couple (la part de célibataires est de 79 % chez celles qui taisent leur orientation sexuelle et de 57 % pour celles qui en parlent), et chez celles avec enfant(s) (24 % des personnes avec enfant(s) l'abordent avec tou-te-s leurs collègues contre 17 % de celles sans enfant). **Notons tout de même que plus de la moitié des répondantes avec enfant(s) n'en discutent qu'avec quelques collègues (36 %) ou aucun-e collègue (15 %).** Même si la différence est plus faible, il semble ici aussi que ce sont dans les villages et hameaux que les répondantes évoquent le plus facilement leur orientation sexuelle auprès de leurs collègues avec une part de 21 % contre une part qui varie entre 16 % et 18 % pour les plus grosses agglomérations.

EN PARLER AVEC LES AMI-E-S

Les répondantes ont une parole plus libre avec leurs ami-e-s : près des deux tiers (65 %) évoquent leur orientation sexuelle avec tou-te-s leurs ami-e-s.

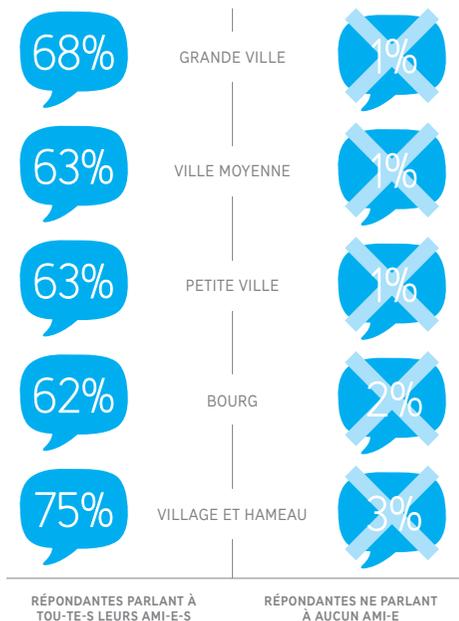
La liberté de parole semble aller de pair avec l'âge des répondantes. Ainsi environ 60 % de celles qui en parlent ont entre 25 et 49 ans alors qu'elles ne sont qu'un tiers dans cette tranche d'âge à n'en parler à aucun-e ami-e. Ce résultat s'observe dans la répartition par CSP : celles qui n'en parlent à aucun-e ami-e sont principalement étudiantes (49 %) alors que parmi celles qui le disent à tou-te-s leurs ami-e-s, 45 % sont employées et cadres ou professions intellectuelles supérieures.

De même qu'au travail ou qu'au sein de sa famille, les répondantes parlent plus souvent de leur orientation sexuelle à leurs amies si elles sont en couple. Cependant, c'est dans le cercle amical que les célibataires semblent plus à l'aise : 65 % des répondantes qui en parlent à tou-te-s leurs ami-e-s sont célibataires, alors que 81 % de celles qui ne l'évoquent pas sont con-

cernées. De même, contrairement à ce qu'on a pu constater auparavant, la présence d'un-e enfant influe peu sur la parole observée : dans les deux cas, la majorité des répondantes en parlent à tou-te-s leurs ami-e-s (64 % pour celles sans enfant, et 69 % pour celles avec enfant(s)).

On remarque que les lesbiennes parlent plus de leur orientation sexuelle ou de leur partenaire dans leur cercle amical : 70 % d'entre elles le font avec tou-te-s leurs ami-e-s contre 45 % pour les bies. Il faut cependant noter que **c'est dans cette sphère que les bies libèrent leur parole.** Dans la sphère amicale, ce sont les habitantes des villages et hameaux et des grandes villes qui en parlent le plus facilement ([Graphique II.4](#)).

[Graphique II.4 – Part des répondantes qui parlent de leur orientation sexuelle ou de leur partenaire à tou-te-s leurs ami-e-s, selon la taille de l'agglomération](#)



Lecture : Parmi l'ensemble des répondantes vivant dans des villages et hameaux, 75 % parlent à tou-te-s leur ami-e-s de leur orientation sexuelle ou de leur partenaire. Parmi l'ensemble des répondantes vivant dans des villes moyennes, 63 % des répondantes en parlent à tou-te-s leurs ami-e-s.

EN PARLER AVEC LE VOISINAGE

L'invisibilité au sein du voisinage est forte: 54% des répondantes ne parlent à aucun-e voisin-e de leur orientation sexuelle ou de leur partenaire, et seulement 14% en discutent avec tou-te-s.

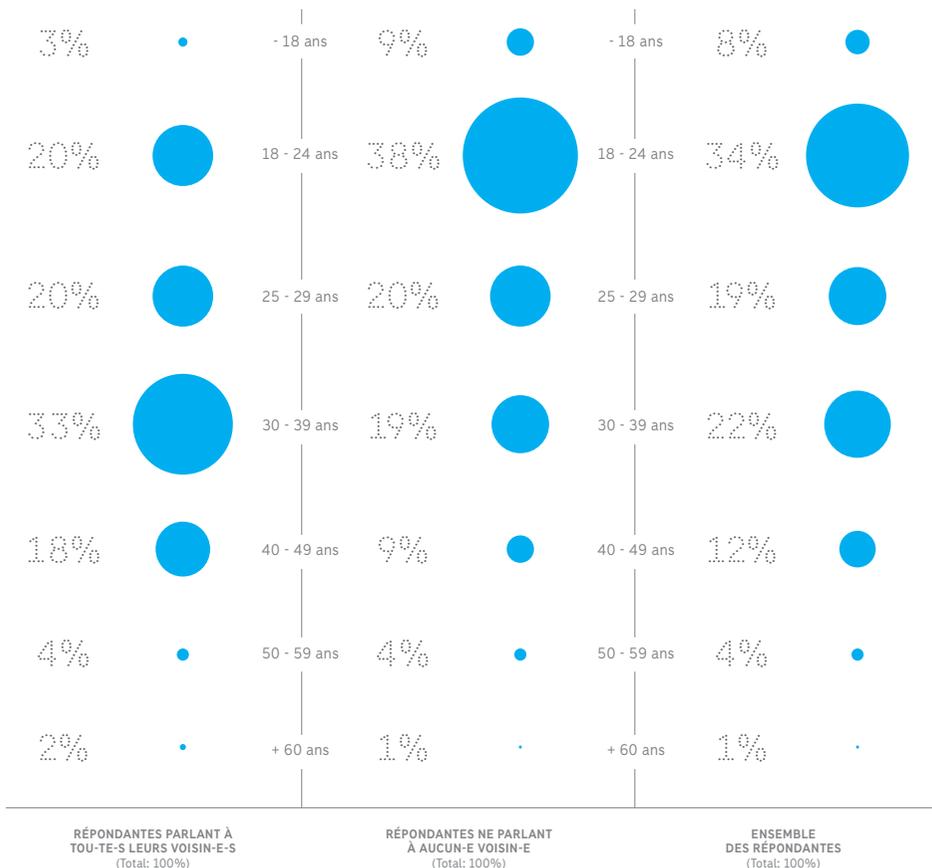
Ici aussi, ce sont les répondantes les plus âgées qui en parlent le plus librement (Graphique II.5). Ceci est, encore une fois, reflété à travers les CSP des répondantes: il y a plus d'étudiantes parmi celles qui ne parlent à aucun-e voisin-e (42% contre 17% pour celles qui en parlent à tou-te-s) et plus d'employées et cadres ou professions intellectuelles supérieures chez celles qui se sentent libres de parler de leur orien-

tation sexuelle à tou-te-s leurs voisin-e-s (54% contre 38% pour celles qui n'en parlent à aucun-e).

De nouveau, les vies ont une parole plus contrôlée que les lesbiennes: 67% des vies ne parlent de leur orientation sexuelle à aucun-e voisin-e contre 50% des lesbiennes.

En matière d'état civil, la situation de célibataire influe beaucoup sur la parole dans le voisinage: 79% de celles qui ne parlent à aucun-e voisin-e sont célibataires, contre une part de 43% chez celles qui en parlent à tou-te-s leurs voisin-e-s. Un peu plus de 10% des répondantes sans enfant en parlent à tou-te-s

Graphique II.5 – Répartition par âge des répondantes selon la visibilité par la parole dans le voisinage et pour l'ensemble des répondantes



leur voisin-e-s, contre seulement un quart des répondantes avec enfant(s). **Le fait d'avoir un-e enfant ne semble pas libérer la parole dans le voisinage puisque plus du tiers des répondantes ayant un-e enfant (35%) n'en parlent à aucun-e voisin-e.** Encore une fois c'est dans les villages et les hameaux que les répondantes déclarent le plus qu'elles évoquent librement leur orientation sexuelle avec tou-te-s leurs voisin-e-s (18%) ou avec la majorité (12%). Pour les plus grosses agglomérations, ce premier taux varie entre 12% et 16% et le deuxième entre 9% et 11%.

EN PARLER AVEC LE CORPS MÉDICAL

Un peu moins d'un tiers des répondantes (32%) parlent librement de leur orientation sexuelle avec tout le corps médical, et moins de 20% avec la majorité. Un quart des répondantes n'en parlent qu'à quelques personnes de cette sphère et un autre quart à aucune d'entre elles.

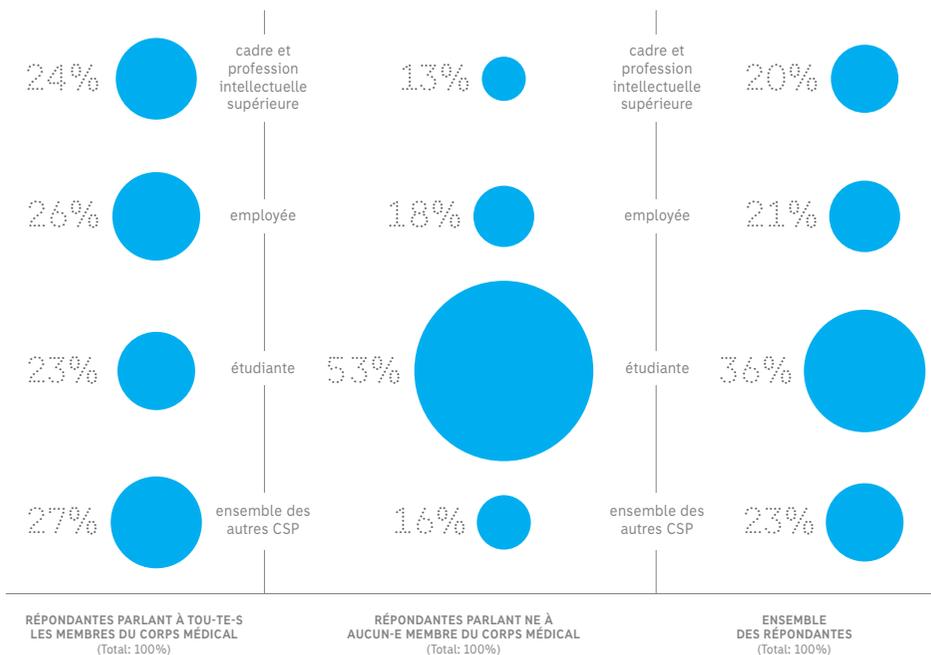
Les plus jeunes répondantes sont largement concernées par ce silence. En effet 60% de celles qui n'en parlent à aucun-e praticien-

ne ont moins de 25 ans, quand cette tranche d'âge ne représente que 28% des répondantes qui en parlent à tou-te-s. Ceci se retrouve dans les situations professionnelles, où les étudiantes représentent plus de la moitié (53%) des répondantes qui n'en parlent à aucune personne du corps médical ([Graphique II.6](#)).

Ici encore, les lesbiennes évoquent plus facilement leur orientation sexuelle avec tou-te-s les praticien-ne-s (34%) que les bies (25% à aucun).

L'état civil a un impact sur le coming-out auprès du corps médical puisque la part de célibataires passe de 84% chez celles qui n'en parlent à aucun-e praticien-ne à 57% pour celles qui en parlent à tou-te-s. Après le cercle amical, c'est dans le cercle médical que les répondantes avec enfant(s) évoquent le plus librement leur orientation sexuelle ou leur partenaire (44% d'entre elles en parlent avec tou-te-s les praticien-ne-s, contre 30% de celles sans enfant). Là encore, le couple et la structure familiale rendent les lesbiennes plus visibles.

[Graphique II.6 – Répartition par CSP des répondantes parlant ou non de leur orientation sexuelle à tout le corps médical et de l'ensemble des répondantes](#)



Comme précédemment, les villages et hameaux sont les agglomérations avec le taux le plus élevé de répondantes qui en parlent à tou-te-s les personnes du corps médical: 37 % contre 33 % pour les grandes villes, 31 % pour les villes moyennes et les bourgs et 29 % pour les petites villes.

Parmi les répondantes en parlant à la majorité ou quelques un-e-s des praticien-ne-s, nombreuses sont celles qui se livrent à leur psychologue/psychiatre/psychothérapeute, etc. (85 %) ou à leur gynécologue (83 %). Le dialogue avec le médecin traitant-e (56 %) semble plus difficile. Le calcul de ces pourcentages ne prend pas en compte les répondantes se déclaraient “non concernées”, c’est-à-dire n’allant pas voir de gynécologue, de psy ou de médecin traitant-e. **Il est intéressant de souligner que 13 % des répon-**

dantes en parlant avec la majorité ou quelques personnes du corps médical se déclarent non concernées par les gynécologues, c’est-à-dire qu’elles estiment ne pas avoir besoin de suivi gynécologique. Ce chiffre est d’autant plus marquant que le suivi gynécologique est important pour toutes les femmes quels que soient leur âge et leur orientation sexuelle. L’enquête a permis de recueillir des témoignages de répondantes ayant vécu du rejet et de la lesbophobie de la part de leur(s) gynécologue(s). Ces derniers permettent d’expliquer ce détachement des lesbiennes vis-à-vis de cette partie du corps médical. C’est bien la santé des lesbiennes qui est directement impactée par cette forme de lesbophobie, qui peut être violente tant psychologiquement que physiquement (voir la partie « 9 - Milieu de la santé » dans « Les caractéristiques de la lesbophobie »).

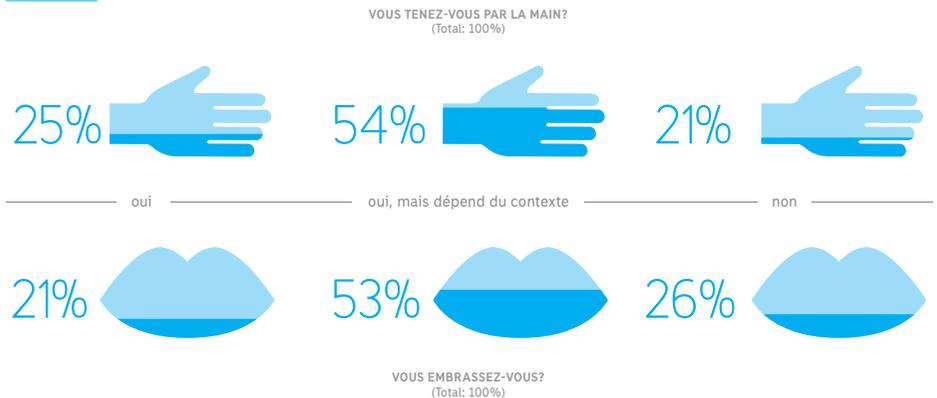
2 – PAR LES GESTES, « DEUX FEMMES QUI SE TIENNENT LA MAIN »

L'IMPORTANCE DU CONTEXTE

La visibilité que s'accordent les couples de lesbiennes dans l'espace public dépend, pour beaucoup, du contexte dans lequel elles se trouvent (Graphique II.7). **Plus de la moitié des répondantes s'autorisent à tenir la main de leur**

partenaire (54 %) ou à l'embrasser (53 %) seulement dans certains endroits ou avec certaines personnes. Notons que plus de six enquêtées sur dix (63 %) expliquent que si elles se refrè- nent dans certains cas, c'est par peur des réac- tions hostiles.

Graphique II.7 – Manifestation d'affection des répondantes dans l'espace public lorsqu'elles ont une partenaire



Le quartier apparaît comme un facteur déterminant : 80 % des personnes qui s’embrassent selon le contexte, disent qu’elles prennent en compte le quartier où elles se trouvent, ce taux passe à 86 % pour l’enlacement des mains. Les personnes présentes autour de la scène sont aussi une variable de décision importante pour ces répondantes (respectivement 78 % et 77 %).

De plus pour de nombreuses répondantes, le besoin de se retrouver dans un lieu sûr, comme un bar ou une soirée LGBT, est réel pour pouvoir manifester de l’affection à sa partenaire.

Ainsi, plus de quatre enquêtées sur dix prenant en compte le contexte, s’autorisent cela uniquement dans des lieux communautaires LGBT (44 % pour s’embrasser et 42 % pour se tenir la main).

Enfin, notons que les mains enlacées sont plus fréquentes que les baisers : 25 % des répondantes se tiennent par la main dans l’espace public quel que soit le contexte contre seulement 21 % qui s’embrassent quel que soit le contexte. Cela s’explique par le fait que le baiser constitue un signe d’affection plus visible et évocateur : deux amies peuvent se tenir la main sans être en couple, surtout chez les plus jeunes.

PLUS DE VISIBILITÉ DANS LES GRANDES VILLES, UNE IDÉE REÇUE ?

Contrairement à ce que l’on peut imaginer, **habiter dans une grande ville ne favorise pas toujours la visibilité (Graphique II.8).**

Ainsi, la part de personnes tenant toujours la main de leur partenaire est plus faible dans les grandes villes (24 %) que dans les villages ou hameaux (31 %). Les habitantes de petites agglomérations sont aussi moins nombreuses à ne pas manifester d’affection en public par peur des réactions hostiles (52 % contre 64 % dans les grandes villes). Les réponses des villes intermédiaires (entre 10 000 et 200 000 habitants) sont sensiblement les mêmes que celles des grandes villes.

Ce constat rejoint celui du chapitre précédent : dans les agglomérations les plus petites, les répondantes qui parlent ouvertement de leur orientation sexuelle dans toutes les situations sont plus nombreuses. Cette affirmation est néanmoins à nuancer au regard des autres réponses.

La réponse intermédiaire (« Oui mais dépend du contexte ») est davantage utilisée par les citadines. La réponse négative est plus souvent donnée chez les personnes résidant dans une ville de moins de 10 000 habitant-e-s. On peut supposer que les citadines ont un panel plus large de contextes ce qui les amène à modifier plus souvent leur comportement selon où et avec qui elles se trouvent. Ces dernières sont aussi plus susceptibles de se retrouver dans des endroits inconnus, donc potentiellement menaçants. Dans les petites villes où la notion

Graphique II.8 - Répartition selon la taille d’agglomération des réponses à la question « Lorsque vous avez une partenaire, vous tenez-vous par la main en public ? »



de quartiers est plus floue et où les personnes que l'on côtoie sont souvent déjà connues, les attitudes semblent plus tranchées. Ainsi une personne peut passer de la visibilité totale si elle se sait dans un environnement favorable, à l'invisibilité totale si elle pressent un climat hostile (dans les bourgs, 27 % ne se tiennent jamais la main).

LES JEUNES LES PLUS VISIBLES

Les jeunes arrivent en tête des répondantes se visibilisant le plus par les gestes (Graphique II.9).

Plus de la moitié (54 %) de celles se tenant la main quel que soit le contexte ont moins de 25 ans alors que cette tranche d'âge ne représente que 29 % des répondantes ne se tenant jamais par la main et 41 % de l'ensemble des répondantes. A contrario, les personnes plus âgées sont sur-représentées chez les enquêtées ne manifestant jamais de signes d'affection : 54 % de celles ne se tenant pas par la main ont 30 ans ou plus (contre 28 % pour celles se tenant la main et près de 40 % dans l'ensemble des répondantes). C'est donc la CSP étudiante qui est la plus présente au sein des réponses positives avec un taux de 46 %.

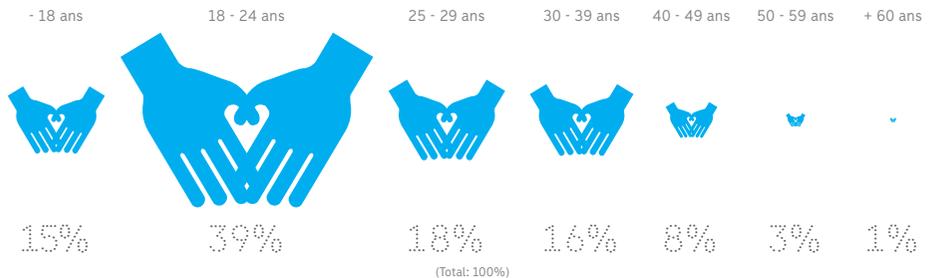
Visibiliser son orientation sexuelle après son entrée dans le monde professionnel semble

plus problématique que lorsque l'on est dans le milieu étudiant : seules 18 % des employées et 15 % des cadres et professions intellectuelles supérieures tiennent la main de leur partenaire dans n'importe quel contexte alors qu'elles représentent respectivement 21 % et 20 % des répondantes. **Peur de rencontrer des collègues dans la rue, d'être vue avec sa partenaire près de son lieu de travail, autant de facteurs qui pourraient bloquer les manifestations d'affection dans l'espace public.**

Les répondantes bies tiennent plus la main en public à leurs partenaires femmes quel que soit le contexte (29 % contre 24 % pour les lesbiennes). Ce résultat est à mettre en lien avec la répartition par âge selon l'orientation sexuelle : les répondantes bies étant plus jeunes que les lesbiennes (voir la partie « 1 - Qui sont les 7 126 répondantes de l'enquête ? » dans « Les répondantes »).

La présence d'enfants dans le couple paraît être un frein à la visibilité par les gestes puisque le taux de réponses négatives est supérieur à la moyenne : 27 % ne se tiennent pas la main (contre 21 % en moyenne) et 36 % ne s'embrassent pas (contre 26 % en moyenne).

Graphique II.9 – Répartition par âge des répondantes se tenant la main quel que soit le contexte

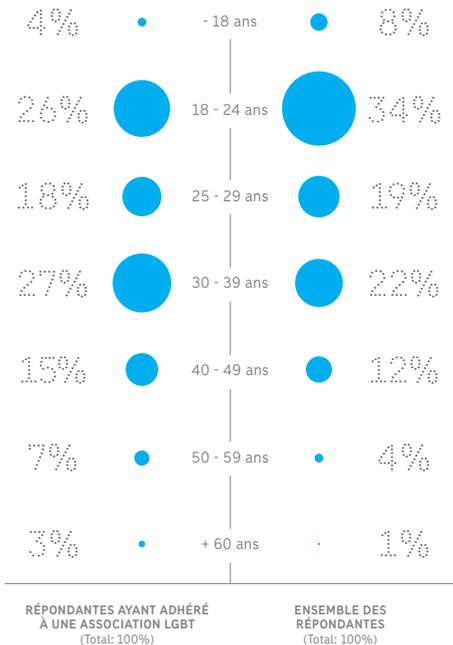


3 – PAR L'ENGAGEMENT ASSOCIATIF ET CULTUREL, « C'EST LA LUTTE FINALE »

ADHÉRER À UNE ASSOCIATION LGBT

Près d'un quart des répondantes (24%) ont adhéré à une association LGBT durant les 2 dernières années. Ce militantisme est visible : 74% des adhérentes en parlent ouvertement. On note que les personnes engagées sont plus âgées (**Graphique II.10**). Alors que seulement 39% de l'ensemble des répondantes ont 30 ans ou plus, cette tranche d'âge représente 52% des adhérentes. Cette répartition par âge peut expliquer la faible représentation des étudiantes : seules 27% font partie d'une association alors qu'elles représentent 36% des répondantes. **La CSP la plus militante est celles des cadres et professions intellectuelles supérieures, qui concerne 28% des adhérentes (contre 20% pour l'ensemble).** Les lesbiennes s'engagent plus dans les associations LGBT que les bies (26% contre 17%).

Graphique II.10 – Répartition par âge des répondantes ayant adhéré à une association LGBT et de l'ensemble des répondantes



Le taux d'adhésion est bien plus élevé chez les personnes avec enfant(s) (37% contre 22% pour celles sans enfant). Les difficultés pour concevoir un-e enfant lorsque l'on est un couple homoparental amènent probablement les lesbiennes à chercher de l'aide dans le milieu associatif : interdiction de la PMA pour les couples de femmes, refus d'agrément d'adoption avant la loi sur le mariage pour tou-te-s (en attendant de voir si cette loi apportera des changements effectifs à ce niveau). Des associations telles que l'APGL (Associations des Parents et futurs parents Gays et Lesbiens), l'ADFH (Association Des Familles Homoparentales), les Enfants d'Arc-en-ciel, etc., permettent d'aiguiller et d'accompagner les femmes et les familles dans leurs démarches pour avoir un-e enfant.

La taille de l'agglomération joue également dans l'engagement associatif. Près de 30% des habitantes de grandes villes sont adhérentes, alors que ce taux varie entre 23% et 18% pour les plus petites agglomérations. Ceci peut s'expliquer par un réseau d'associations LGBT plus développé dans les grandes villes.

PARTICIPER À UN ÉVÈNEMENT LGBT

Près des deux tiers des répondantes (65%) ont participé à un événement LGBT (marche des Fiertés, festival, tournoi sportif, etc.) durant les 2 dernières années. Ces participantes sont jeunes : environ 60% ont moins de 30 ans et seulement 17% ont 40 ans et plus. Ainsi les étudiantes sont la CSP la plus représentée (33%).

Alors que deux tiers des lesbiennes ont pris part à un événement LGBT, un peu plus de la moitié des bies (53%) sont concernées.

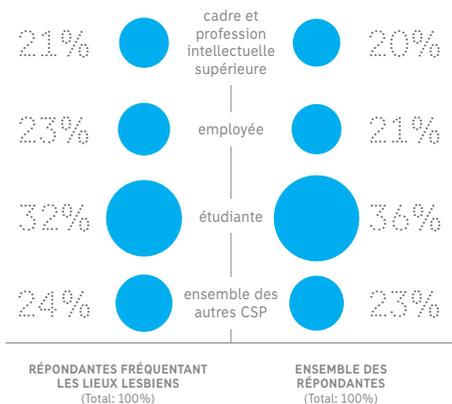
La participation à un événement LGBT est un peu plus faible chez les répondantes avec enfant(s) (60%) que sans enfant (65%). Ici aussi, la taille de l'agglomération joue sur la participation à un événement. Plus de 75% des habitantes des grandes villes ont pris part à un événement. Ce taux est compris entre 63% et 49% pour les plus petites agglomérations. Tout comme pour l'engagement associatif nous pouvons raisonnablement penser que la plus

forte fréquence de ces manifestations dans les grandes villes explique ce résultat.

SORTIR DANS UN LIEU LESBIEN

Durant les deux dernières années, deux tiers des répondantes sont sorties dans un lieu lesbien (bar, boîte, sauna, restaurant, etc.). Ces dernières sont majoritairement jeunes (près de 60% ont moins de 30 ans). Les étudiantes y sont sous-représentées par rapport à leur place dans le total des répondantes, alors que les employées et les cadres et professions intellectuelles supérieures y sont légèrement sur-représentées (Graphique II.11). Ce constat peut s'expliquer par les différences de situations économiques de ces CSP. Les lesbiennes ont un taux de fréquentation plus élevé que les bies (70% contre 54%). Bien que les répondantes avec enfant(s) soient plus militantes que celles sans enfant et participent majoritairement aux événements LGBT (voir ci-contre), elles fréquentent peu les lieux lesbiens. Notons qu'il y a peu de lieux lesbiens et que ceux qui existent s'adressent surtout aux jeunes. Seules 40% d'entre elles sont concernées contre plus des deux tiers des répondantes sans enfant.

Graphique II.11 – Répartition par CSP des répondantes fréquentant les lieux lesbiens et de l'ensemble des répondantes



Plus l'agglomération est grande, plus la fréquentation des lieux lesbiens est forte. Les habitantes des grandes villes sont 77% à y aller, 64% pour les villes de tailles moyennes, 59%

pour les petites villes, 54% pour les bourgs et 49% pour les villages et hameaux. Le peu d'espaces lesbiens en dehors des grandes villes peut en être une explication.

LIRE DES MAGAZINES LESBIENS

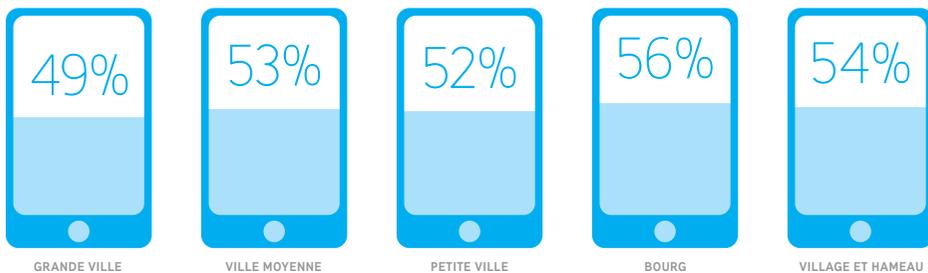
Au cours des 2 dernières années, 63% des répondantes ont lu des magazines lesbiens. Parmi les lectrices, les 25 et 39 ans sont légèrement surreprésentées (43%) par rapport à l'ensemble des répondantes (41%). Les employées et les cadres et professions intellectuelles supérieures en lisent plus souvent que les inactives et les chômeuses. Ici aussi, le pouvoir économique des différentes CSP peut être une explication. Les lesbiennes lisent davantage ce type de magazines que les bies (66% contre 54%). Les personnes avec enfant(s) sont des lectrices moins assidues que celles sans enfant (59% contre 64%).

La lecture de magazines lesbiens ne croît pas avec la taille de la ville. **Le taux de lecture le plus élevé se trouve chez les répondantes vivant dans des bourgs (66%).** Quant aux taux des petites villes, il est le même que celui des grandes villes (64%). **L'envoi de ces magazines se faisant très souvent dans des emballages opaques permet certainement à des répondantes de s'y abonner même dans des lieux où l'homosexualité féminine est peu présente. De même la lecture en ligne de ces magazines doit influencer ce résultat.**

FAIRE PARTIE D'UNE COMMUNAUTÉ LGBT SUR INTERNET

Durant les 2 dernières années, 52% des répondantes ont fait partie d'une communauté LGBT sur Internet (site de rencontres, site pour sortir, etc.). Les moins de 30 ans sont largement surreprésentées puisqu'elles représentent 65% des internautes. Par conséquent, la part des étudiantes y est forte (40%). Les lesbiennes fréquentent plus ces communautés que les bies (54% contre 44%). Les répondantes sans enfant y sont plus présentes que celles avec enfant(s) (53% contre 45%).

Le taux de fréquentation le moins fort se trouve dans les grandes villes (Graphique II.12). **Alors que pour les engagements mentionnés ci-avant, les grandes villes ont des forts taux de visibilité, ce n'est pas le cas ici. Internet, en permettant**



une visibilité contrôlée (la présence en ligne peut être cachée), semble être un espace de liberté pour les répondantes des plus petites agglomérations. Le manque d'offres associatives et culturelles et/ou la peur d'être visible dans un espace moins dense peuvent être palliés par la fréquentation de ces communautés en ligne.

AVOIR SON ORIENTATION SEXUELLE VISIBLE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX NON LGBT

La visibilité de l'orientation sexuelle sur les réseaux sociaux non LGBT, type Facebook ou Twitter est importante : 59% des répondantes sont concernées pour les 2 dernières années. Les personnes visibles sont les plus jeunes : 44%

ont moins de 25 ans. Les étudiantes restent ainsi la CSP la plus visible (37%). **Les cadres et professions intellectuelles supérieures sont peu visibles sur les réseaux sociaux (17%).** Les réseaux sociaux non LGBT pouvant être utilisés à des fins professionnelles dans ces types de métiers, la crainte de visibiliser son orientation sexuelle dans le monde du travail peut expliquer ce constat.

Les lesbiennes y sont plus visibles que les bies (61% contre 51%). Le fait d'avoir ou pas un enfant et la taille de l'agglomération influent peu sur le taux de visibilité, ce dernier restant toujours proche de 59%.

4 – PAR LE LOOK, « POUR DES FILLES SANS CONTREFAÇONS, MAQUILLÉES COMME MON FIANCÉ »

LE LOOK SELON LES STÉRÉOTYPES DE GENRE

Les réponses à cette question nous renseignent sur la perception que les répondantes ont d'elles-mêmes. Il s'agit d'un jugement sur soi nécessairement subjectif, qui ne correspond donc pas obligatoirement à une définition admise de la féminité ou de la masculinité. Notons également que les termes de « féminine », « masculine » ou « androgyne » renvoient volontairement à des stéréotypes de genre. **L'idée selon laquelle les lesbiennes sont des femmes plus masculines est répandue dans notre société. Le but de la question est donc de voir si les enquêtées qui se disent plus « masculines » sont effectivement plus souvent perçues**

en tant que lesbiennes aux yeux des autres.

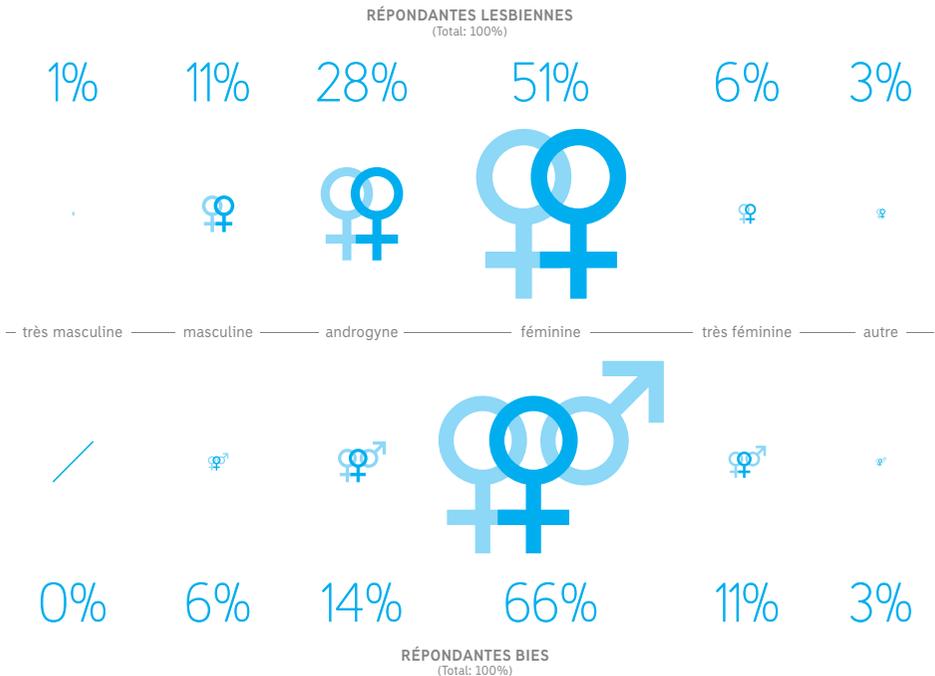
Les femmes interrogées utilisent plus d'adjectifs féminins que masculins pour décrire leur look.

D'un côté 53% se disent « féminines » et 8% « très féminines » ; de l'autre 10% se disent « masculines » et seulement 1% « très masculines ». Un quart se définissent comme « androgynes ». Parmi les 3% restant, certaines se disent appartenir à plusieurs catégories (masculine et féminine, androgyne et féminine, etc.), d'autres ne s'identifient pas aux termes proposés ou ne souhaitent pas se définir d'après ces stéréotypes de genre.

L'analyse de la visibilité par le look selon l'orientation sexuelle fait apparaître des différences entre les bies et les lesbiennes, ces dernières utilisant plus souvent un vocabulaire masculin ou neutre pour se décrire (Graphique II.13). Alors que plus d'un quart (28 %) des lesbiennes se disent «androgynes», seules 14 % des bies utilisent cet adjectif. Les deux tiers des bies se présentent comme féminines, alors que ce n'est le cas que de la moitié des lesbiennes (51 %).

Les répondantes «féminines» et «très féminines» sont plus jeunes que la moyenne. Alors que les moins de 30 ans représentent 60 % de l'ensemble des répondantes, 73 % des enquêtées «très féminines» et 63 % de celles «féminines» sont dans cette tranche d'âge. A l'inverse, alors que seulement 17 % de l'ensemble des répondantes ont 40 ans et plus, les femmes «très masculines», «masculines» et «androgynes» comprennent respectivement 25 %, 22 % et 23 % de personnes de cet âge-là.

Graphique II.13 – Définition des répondantes selon les stéréotypes de genre par orientation sexuelle



L'analyse des stéréotypes de genre par CSP laisse apparaître de légères différences. Ainsi parmi les répondantes «très masculines», les ouvrières et les employées sont surreprésentées (respectivement plus 7 et 3 points par rapport à la moyenne). Les personnes «très masculines» et «masculines» comptent moins de cadres et professions intellectuelles supérieures (moins 5 points de pourcentage par rapport au total). On dénombre plus d'étudiantes que la moyenne (41 % contre 36 % au total) dans les enquêtées «très féminines».

La représentation des stéréotypes de genre varie également selon la taille de l'agglomération. Plus celle-ci est petite, plus la catégorie «masculine» est présente: sa part passe de 7 % dans les grandes villes à 10 % dans les villes moyennes, 12 % dans les petites villes et 14 % dans les bourgs. Les répondantes «féminines» vivent donc moins dans les agglomérations de petites tailles. Leur part de 54 % dans les grandes, moyennes et petites villes passe à 50 % dans les bourgs, villages et hameaux.

LES CHEVEUX

Un peu plus d'un tiers des répondantes (34 %) ont les cheveux courts, un autre tiers mi-longs et 30 % longs. Celles aux cheveux rasés ne sont que 2 %.

Les bies sont plus nombreuses à adopter des coupes de cheveux dites «féminines»: 78 % d'entre elles ont les cheveux mi-longs ou longs contre 59 % des lesbiennes.

Une différence importante s'observe dans la longueur des cheveux selon les stéréotypes de genre des répondantes. Les femmes «très masculines», «masculines» et «androgynes» sont beaucoup plus nombreuses à répondre qu'elles ont les cheveux rasés ou courts (respectivement 83 %, 61 % et 68 %, contre 20 % des «féminines» et 7 % des «très féminines»). A contrario les répondantes «féminines» et «très féminines» déclarent très majoritairement avoir des cheveux longs ou mi-longs. **Nous pouvons en déduire un lien entre la longueur des cheveux et le stéréotype de genre auquel les femmes s'associent.** Autrement dit, pour une majorité de répondantes, les cheveux courts et rasés sont perçus comme une caractéristique masculine et les cheveux longs comme une caractéristique féminine.

LES VÊTEMENTS

16 % des répondantes portent des vêtements «masculins», 55 % «unisexes» et 52 % «féminins». Notons que les personnes interrogées pouvaient déclarer porter plusieurs styles de vêtements.

Une fois encore, les bies adoptent plus des codes dits féminins: 71 % d'entre elles portent des vêtements «féminins» quand moins de la moitié des lesbiennes (48 %) le font. Ces dernières déclarent porter avant tout des vêtements «unisexes» (58 % d'entre elles contre 45 % des bies).

La façon dont se décrivent les répondantes par les stéréotypes de genre semble associée aux types de vêtements qu'elles portent ([Graphique II.14](#)). Alors que 92 % des femmes «très masculines» ont des vêtements «masculins», ces derniers ne sont portés que par 5 % des personnes «féminines» et 1 % des personnes «très féminines». Les vêtements «unisexes»

sont avant tout adoptés par les répondantes «androgynes» (80 % d'entre elles) et «masculines» (62 % d'entre elles). Enfin les vêtements féminins sont surtout portés par les personnes «très féminines» (97 % d'entre elles) et «féminines» (72 % d'entre elles).

LE CHANGEMENT DE STYLE VESTIMENTAIRE OU D'APPARENCE PHYSIQUE DEPUIS LE COMING-OUT

Pour la majorité des enquêtées, le fait de se définir lesbienne ou bie n'entraîne pas de changement de style vestimentaire ou d'apparence: les trois quarts des répondantes ne signalent pas de changements particuliers depuis leur coming-out. Ce pourcentage atteint 83 % chez les bies. Les lesbiennes sont donc proportionnellement plus nombreuses à changer de look depuis qu'elles se définissent comme telles (26 % d'entre elles).

L'âge a une influence sur ce changement: les jeunes répondantes sont plus nombreuses à déclarer ce type de changement. En effet, 68 % des personnes ayant modifié leur apparence et/ou leur style vestimentaire ont moins de 30 ans.

Les réponses à cette question ne sont pas les mêmes selon les stéréotypes de genre des répondantes. **Ainsi, ce sont chez les personnes «androgynes» et «masculines» que le coming-out entraîne le plus souvent un changement de style vestimentaire et/ou d'apparence (respectivement 35 % et 29 %).** Ceci est beaucoup moins le cas chez les répondantes «très masculines» (22 %), «féminines» (19 %) et «très féminines» (13 %).

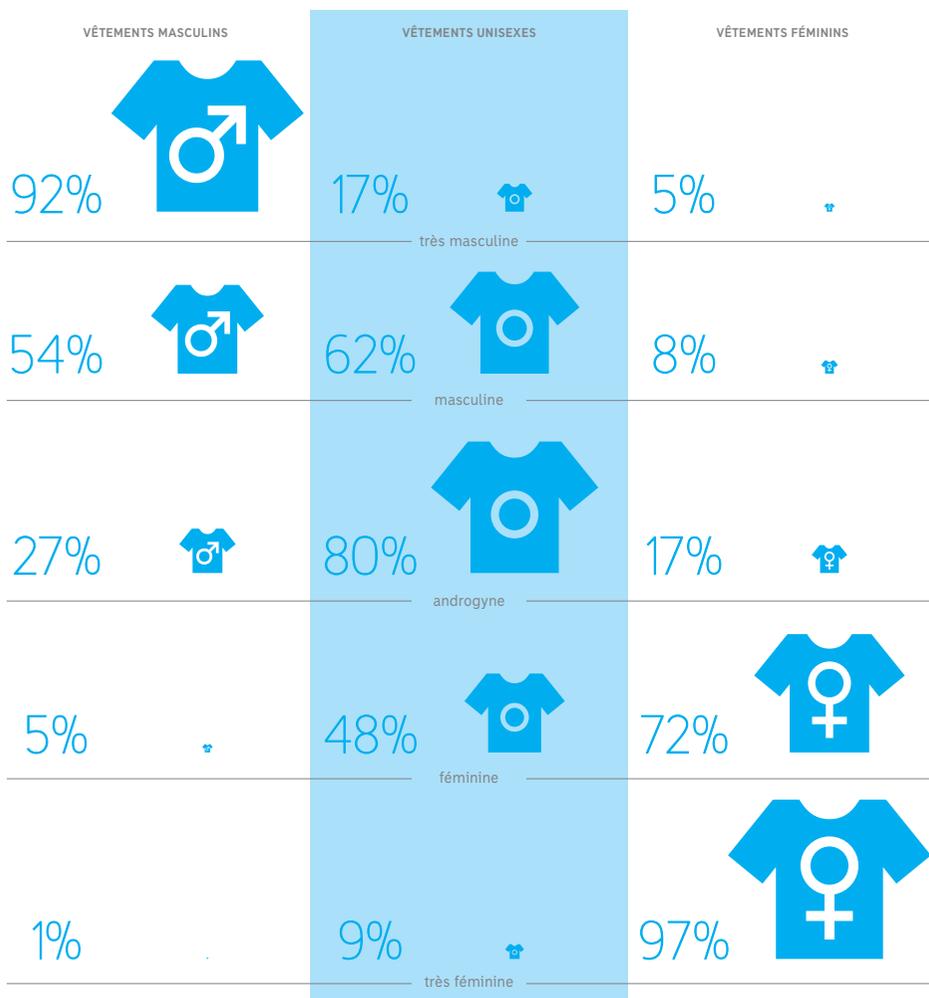
LE PORT D'ACCESSOIRES CONNOTÉS LGBT

Seules 17 % des répondantes portent des accessoires connotés LGBT (badges, stickers, accessoires aux couleurs arc-en-ciel, symboles de deux femmes, etc.). **Le port de ces accessoires est beaucoup plus répandu chez les jeunes enquêtées:** la moitié des personnes qui déclarent en porter ont moins de 25 ans. Ainsi, les étudiantes sont aussi plus nombreuses à en utiliser: elles représentent 43 % des personnes qui en portent alors que parmi celles qui n'en portent pas, leur part est de 34 %. Les lesbiennes sont légèrement plus nombreuses à mettre des accessoires LGBT que les bies (18 % contre 15 %).

Plus la taille de l'agglomération de résidence est petite, plus la part de répondantes portant ces accessoires augmente: le taux passe de 14 % dans les grandes villes à 18 % dans les moyennes et petites villes et 21 % dans les bourgs, villages et hameaux. Enfin les répondantes « très

féminines», «féminines» et «androgynes» utilisent moins ce type d'accessoires (respectivement 15 %, 15 % et 18 %) que celles «très masculines» et «masculines» (respectivement 33 % et 25 %).

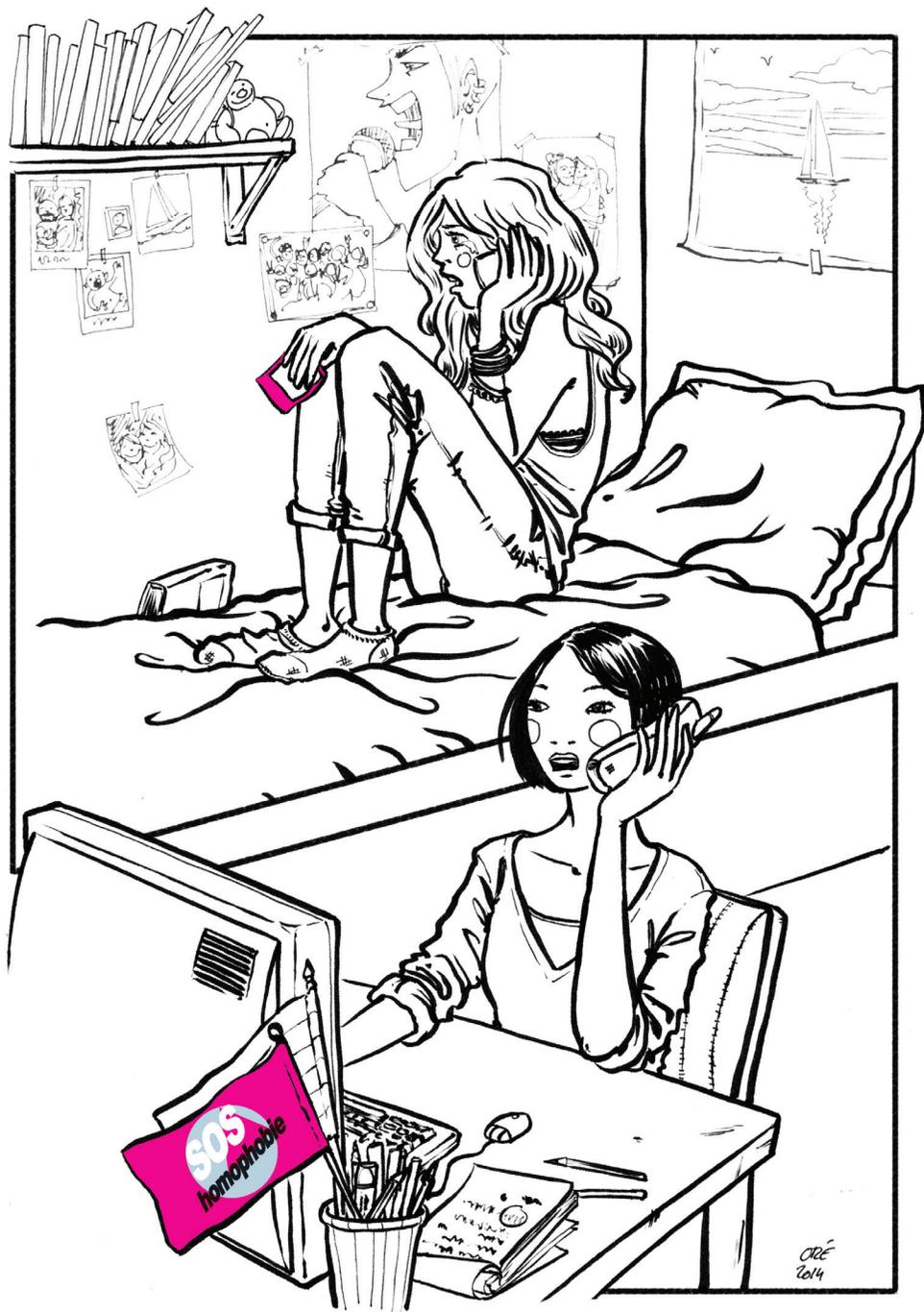
Graphique II.14 – Répartition des types de vêtements portés selon le stéréotype de genre (plusieurs réponses possible pour le type de vêtement portés)



Lecture : parmi les répondantes qui se définissent comme « très masculines » selon les stéréotypes de genre, 92 % portent des vêtements masculins, 17 % des vêtements unisexes et 5 % des vêtements féminins.

Note : une même répondante peut déclarer porter plusieurs types de vêtements (masculins, unisexes et féminins), le total des pourcentages en ligne est donc supérieur à 100 %.

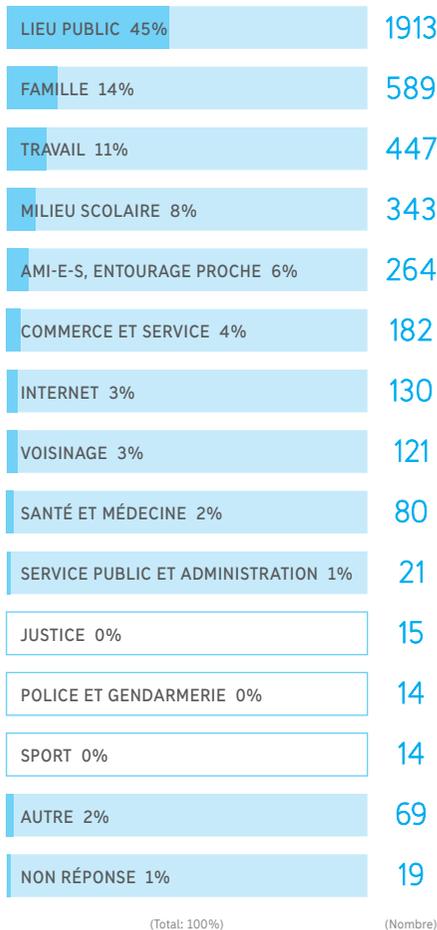
Les caractéristiques de la lesbophobie



La deuxième partie de l'étude porte sur **les discriminations ou les agressions vécues par les répondantes au cours des deux dernières années en raison de leur orientation sexuelle: 59 % d'entre elles (soit 4221) sont concernées.** Parmi ces enquêtées, une large majorité (85 %) déclarent avoir vécu de la lesbophobie *quelques fois*, 13 % y ont été confrontées *régulièrement* et 2 % *quotidiennement*.

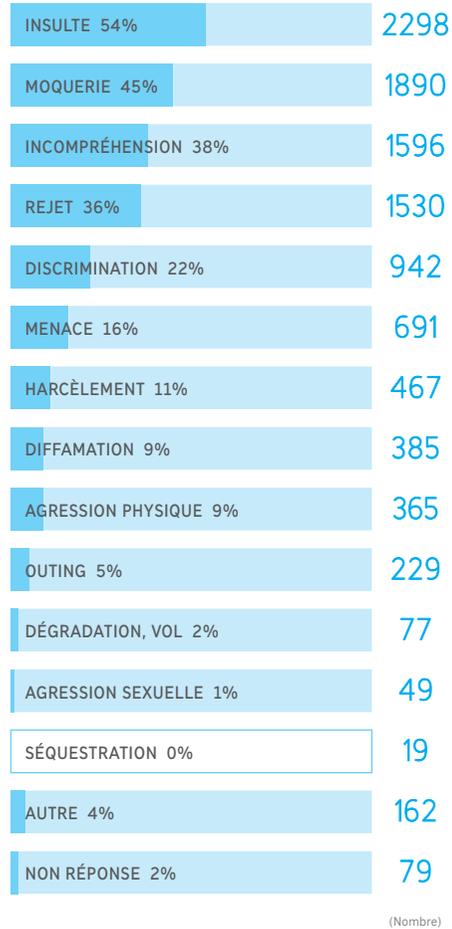
Ces actes lesbophobes se sont principalement déroulés dans des lieux publics (45%). La famille (14%) et le travail (11%) arrivent en deuxième et troisième positions (Graphique III.1).

Graphique III.1 – Contexte de lesbophobie



La lesbophobie vécue par les enquêtées (Graphique III.2) se traduit dans plus de la moitié des cas par des insultes (54%). Les moqueries (45%), l'incompréhension (38%) et le rejet (36%) sont aussi très souvent rapportés. Enfin notons que les discriminations concernent plus d'un cinquième des témoignages de lesbophobie (22%).

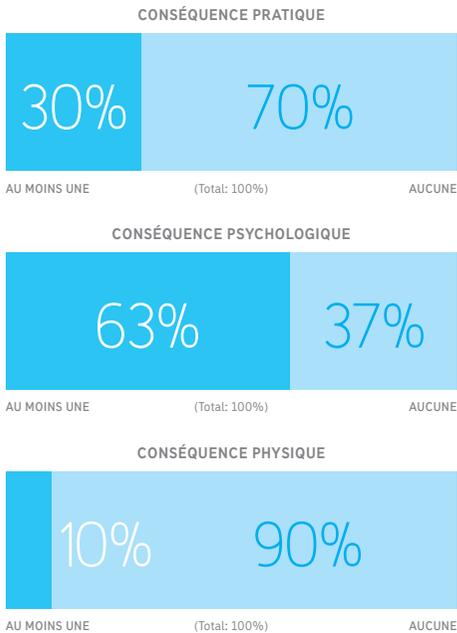
Graphique III.2 – Manifestation de l'acte lesbophobe (plusieurs réponses possibles)



Note : un acte lesbophobe pouvant entraîner plusieurs manifestations de lesbophobie (une personne se fait agresser physiquement et insulter), la somme des pourcentages est supérieure à 100 %.

Les conséquences découlant des actes lesbophobes sont avant tout psychologiques (Graphique III.3) : 63 % des enquêtées déclarent au moins une conséquence psychologique et un tiers au moins une conséquence pratique. Bien que plus rares, les conséquences physiques concernent quand même 10 % des témoignages.

Graphique III.3 – Conséquences ou non de l'acte lesbophobe

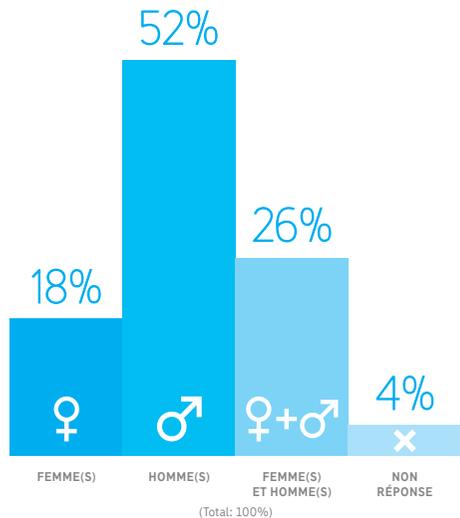


Note : un acte lesbophobe peut entraîner plusieurs conséquences pratiques et/ou psychologiques et/ou physiques.

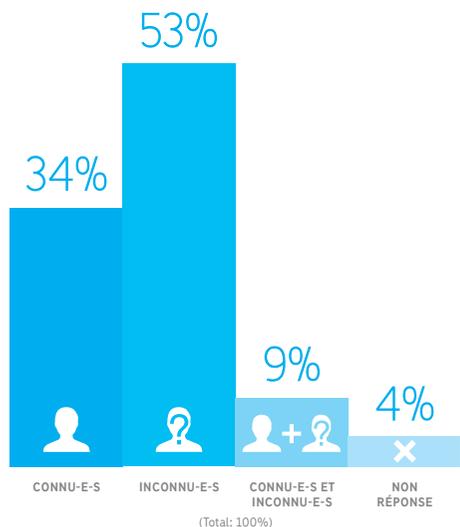
Les agresseur-e-s, souvent inconnu-e-s des enquêtées, sont avant tout des hommes (Graphiques III.4 et III.5). Ils et elles agissent à plusieurs dans 55 % des cas et seul-e-s dans 39 % des témoignages. Enfin, ils et elles ont principalement entre 18 et 35 ans (41 %) ou entre 35 et 55 ans (30 %).

Certaines répondantes ont laissé des commentaires lorsqu'elles ont témoigné de faits lesbophobes. Les différents contextes de lesbophobie détaillés ci-après sont illustrés par ces messages.

Graphique III.4 – Sexe des agresseur-e-s



Graphique III.5 – Connaissance ou non des agresseur-e-s



1 – LIEUX PUBLICS, « LES AMOUREUSES QUI S'ÉCOTENT SUR LES BANCS PUBLICS »

La part de lesbophobie dans l'espace public représente 45 % des témoignages avec 1913 cas rapportés. **C'est le contexte le plus souvent cité.**

DESCRIPTION DES RÉPONDANTES

Ces répondantes sont particulièrement jeunes : 72 % ont moins de 30 ans (contre 60 % pour l'ensemble des enquêtées). **Elles sont majoritairement citadines :** plus des deux tiers (70 %) habitent dans des grandes ou moyennes villes (contre 59 % pour l'ensemble). Les résidentes de bourgs, villages ou hameaux rapportent moins d'actes lesbophobes dans l'espace public : elles représentent 12 % des témoignages (contre 19 % pour l'ensemble). Environ 80 % de ces répondantes sont lesbiennes et 13 % bies (contre respectivement 78 % et 16 % pour l'ensemble des répondantes). Une très large majorité est sans enfant (93 %).

DESCRIPTION DE L'ACTE LESBOPHOBE

Plus des trois quarts des enquêtées concernées (76 %) se font agresser dans la rue ou dans un parc. Les transports sont le deuxième espace public cité avec près d'un quart des témoignages (24 %). Pour 12 % des répondantes, c'est en sortant d'une discothèque ou d'un bar que l'agression s'est produite. Enfin, c'est au cours d'une manifestation que 10 % des répondantes déclarent s'être fait agresser. En marge des débats autour du vote de la loi sur le mariage pour tou-te-s (18 mai 2013), la fin de l'année 2012 et le début 2013 ont été ponctués par une alternance de manifestations et de rassemblements pro-mariage ou « pour l'égalité » et anti-mariage ou « Manif pour Tous » dans toute la France. Des manifestations qui ont été le théâtre d'affrontements verbaux, voire physiques parfois violents, augmentant ainsi le nombre de témoignages de lesbophobie¹⁵.

Lorsque les répondantes décrivent les types de violences qu'elles ont vécues dans l'espace public (Graphique III.6), **ce sont les insultes qui sont le plus citées :** 75 % d'entre elles en ont essayées alors que cette manifestation de violence n'est

signalée que dans 54 % de l'ensemble des actes lesbophobes tous contextes confondus. Se faire insulter dans la rue s'avère un type d'agression très fréquent pour les lesbiennes. **Les moqueries sont évoquées dans 47 % des cas et les menaces dans 22 % des témoignages.** « *Alors que j'étais en train d'embrasser ma copine, une personne nous a prises à partie. Elle nous a suivies pendant dix minutes en nous disant que l'enfer nous attendait.* » ; « *Je tenais la main à ma copine. Un groupe d'hommes est passé à côté de nous en nous lançant des "Salut les coquines".* » ; « *Après une manifestation, j'ai rencontré avec ma copine un homme qui savait où j'habitais. Il a commencé à me menacer.* » ; « *Nous nous sommes juste smackées et là une bande de jeunes, femmes et hommes, nous a traitées de dégueulasses.* » ; « *Il a menacé de me violer.* »

Les répondantes ayant vécu de la lesbophobie dans l'espace public sont aussi plus souvent confrontées aux violences physiques (13 % contre 9 % pour l'ensemble des contextes de lesbophobie). « *On s'est fait caillasser dans la rue par plusieurs hommes.* » ; « *Pendant que j'étais en train d'embrasser ma compagne, on nous a jeté dessus un gobelet plein de café.* » ; « *Ils m'ont poignardée et frappée, j'en ai eu un traumatisme crânien et j'en garde aujourd'hui les cicatrices.* »

Les agressions à caractère sexuel (qui peuvent aller du « pelotage » au viol), bien que rares, sont déclarées dans 2 % des cas, soit 32 témoignages. À l'instar des injures, des menaces et des coups, ce type d'agressions à l'encontre des femmes identifiées comme lesbiennes peut être vu comme une façon de les punir de transgresser les codes des genres ou de la sexualité. « *L'homme m'a dit que j'étais avec une fille parce que je n'avais pas encore rencontré de véritable homme, et il m'a embrassée de force.* » ; « *Après avoir mimé des gestes obscènes devant moi, il m'a mis une main aux fesses.* » ; « *Cet homme m'a fait subir des attouchements.* »

Enfin, un peu moins d'un quart des répondantes mentionnent de l'incompréhension

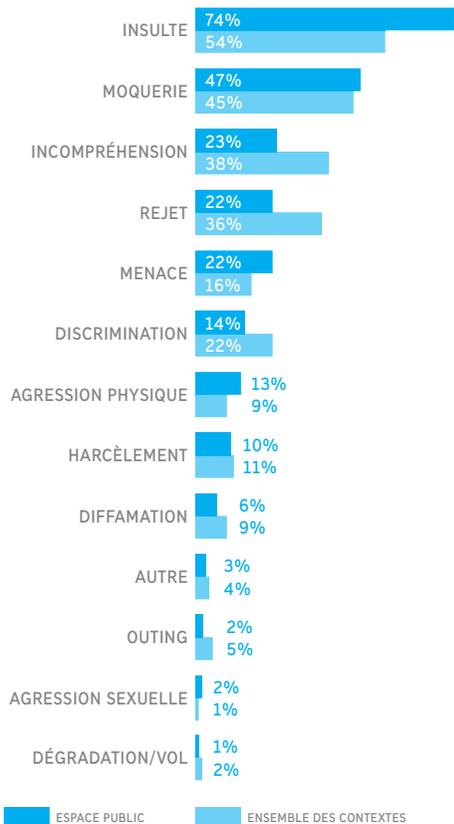
¹⁵ Source : SOS homophobie, *Rapport annuel 2013* et *Rapport annuel 2014*.

(23 %) et du rejet (22 %), exprimés sans doute à l'occasion d'échanges avec leurs agresseur-e-s.

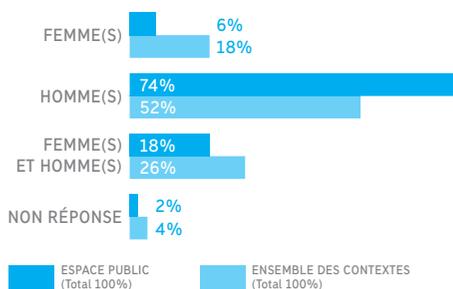
DESCRIPTION DES AGRESSEUR-E-S

Les agresseur-e-s sont le plus souvent en groupe (65 % contre 55 % pour l'ensemble des actes lesbophobes). Ce sont des hommes dans près des trois quarts des cas, les femmes étant très peu à l'origine de la lesbophobie dans l'espace public (Graphique III.7). Compte tenu du contexte, ils et elles sont quasiment toujours **inconnu-e-s** des répondantes (Graphique III.8) et sont le plus souvent âgé-e-s de 18 à 35 ans (Graphique III.9).

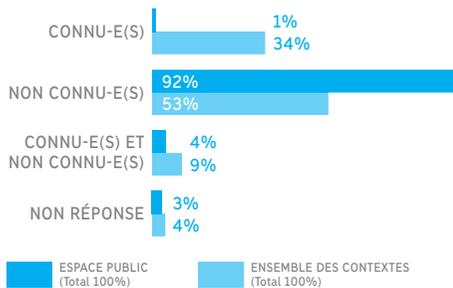
Graphique III.6 - Description des actes lesbophobes dans l'espace public et de l'ensemble des contextes (plusieurs réponses possibles)



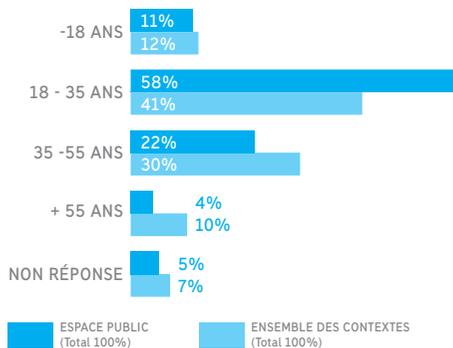
Graphique III.7 - Répartition par sexe des agresseur-e-s dans l'espace public et de l'ensemble des contextes



Graphique III.8 - Connaissance ou non de l'identité des agresseur-e-s dans l'espace public et de l'ensemble des contextes



Graphique III.9 - Répartition par âge des agresseur-e-s dans l'espace public et de l'ensemble des contextes



LES CONSÉQUENCES DE L'ACTE LESBOPHOBE
Pour la majorité des répondantes, l'acte lesbophobe vécu dans l'espace public n'a pas de conséquences pratiques (85 % d'entre elles contre 70 % pour l'ensemble des actes lesbophobes). **Pour un certain nombre d'enquêtées, l'agression, par son effet traumatique, les conduit à éviter des lieux, à être sur leurs gardes, à sortir moins, voire à ne plus témoigner d'affection à leur partenaire**¹⁶. « À la suite de cette agression, j'ai préféré changer de gare. Mais cela me fait arriver en retard en cours. » ; « Depuis je subis une paranoïa exacerbée quand je suis dans la rue, j'ai peur d'être suivie en permanence. » ; « Maintenant je sors très rarement en ville, car j'ai peur d'être agressée quand je suis avec ma femme. » ; « Je ne montre plus aucune marque d'affection envers ma copine en public. » ; « Depuis qu'elle sait ce qui m'est arrivé, ma petite amie refuse de m'embrasser en public, alors même qu'elle n'était pas là quand je me suis fait agresser. »

Si pour 46 % des répondantes il n'y a pas eu de conséquences psychologiques (contre 37 % pour l'ensemble), elles sont toutefois 29 % à témoigner de difficultés à vivre leur homosexualité

de manière ouverte. Près d'un quart d'entre elles (23 %) ont éprouvé de l'anxiété et 10 % vécu des épisodes dépressifs. Enfin, 3 % d'entre elles ont fait une tentative de suicide.

Les mots colère, méfiance, tristesse ou encore malaise reviennent souvent dans les commentaires. « Il nous a dit que cela serait normal que nous mourrions, que nous le méritions. Cela m'a profondément choquée et mise dans une colère noire. » ; « Je suis vraiment en colère de ne pas pouvoir me balader en paix avec ma partenaire. » ; « Cela a fortement augmenté mon agressivité et ma méfiance envers certains hommes, je suis trop attentive à tout ça "au cas où". » ; « Un sentiment d'injustice s'est fortement développé à la suite de ça, ainsi qu'une colère profonde. » ; « Un sentiment de colère et de tristesse m'a fait prendre conscience de l'homophobie. »

Enfin, les conséquences physiques restent assez peu fréquentes : 10 % des répondantes, comme pour l'ensemble des contextes de lesbophobie, évoquent une conséquence physique, en parlant avant tout de blessures bénignes (7 %).

2 – FAMILLE, « UN MAMAN À TORT, DEUX C'EST BEAU L'AMOUR »

La part de lesbophobie vécue au sein de la famille représente 14 % des témoignages avec 589 cas rapportés.

DESCRIPTION DES RÉPONDANTES

Les personnes témoignant de lesbophobie en famille sont plus jeunes que la moyenne : 48 % ont moins de 25 ans alors que cette classe d'âge représente 41 % des répondantes. À l'inverse moins d'un tiers (32 %) ont 30 ans et plus, alors que près de 40 % de l'ensemble des enquêtées sont dans cette tranche d'âge. Ce type de lesbophobie est donc plus fort chez les jeunes. Ceci peut s'expliquer par des différences de modes de vie liées à l'âge. Il est plus courant

que les jeunes vivent chez leurs parents, ou tout du moins, aient des liens de dépendances forts avec leur famille (financiers, géographiques, etc.). De plus, le questionnaire se concentre sur les actes lesbophobes des deux dernières années. Il est donc possible que les personnes plus âgées aient connu de la lesbophobie en famille lorsqu'elles étaient plus jeunes.

De cette répartition par âge découle la répartition par CSP : les étudiantes sont les personnes témoignant le plus de ce type de lesbophobie (43 % alors qu'elles représentent 36 % de l'ensemble). Bien que les habitantes des grandes villes soient les premières à signa-

¹⁶ Soulignons que le questionnaire ne proposait pas aux enquêtées de signaler ce type de conséquences en tant que tel. Mais elles ont été assez nombreuses à les rapporter en commentaire, ce qui nous a incité-es à les mentionner ici.

ler ce type de lesbophobie, elles sont sous-représentées avec 38 % des témoignages alors que 45 % de l'ensemble des enquêtées y vivent. À l'inverse, les cas rapportés par les personnes de moyennes et petites villes sont moins nombreux (respectivement 19 % et 24 %), mais ces habitantes sont surreprésentées (respectivement plus 5 et 2 points de pourcentage par rapport à l'ensemble). **Cela témoigne d'une plus forte lesbophobie en famille vécue dans les villes de moins de 200 000 habitants, et en particulier dans les villes de tailles moyennes.** Ce constat peut être rapproché de celui établi dans la partie « 1 - Par la parole » de « Les différentes façons d'être visible en tant que lesbienne » : ce sont dans les villes moyennes que les répondantes déclarent le moins parler librement de leur orientation sexuelle ou de leur partenaire à tou-te-s ou à la majorité des membres de leur famille. Nous pouvons donc nous demander si c'est à la suite de faits lesbophobes que les habitantes de villes moyennes décident de se taire dans le cercle familial. La répartition par orientation sexuelle des personnes ayant vécu de la lesbophobie en famille est proche de celle de l'ensemble des répondantes avec 78 % de lesbiennes et 17 % de bies.

DESCRIPTION DE L'ACTE LESBOPHOBE

En famille, la lesbophobie se présente sous la forme de l'incompréhension et du rejet (Graphique III.10). Ces manifestations sont citées dans respectivement 72 % et 66 % des faits (contre 38 % et 36 % tous contextes confondus). « *Pendant 2 ans, la sœur de ma conjointe a refusé de me rencontrer ou de me parler.* » ; « *La mère de ma compagne lui dit qu'il faut qu'elle s'occupe plus de notre fille (dont ma compagne est la mère biologique) que de notre fils (dont je suis la mère biologique).* » ; « *Ma grand-mère, dont je suis très très proche, n'accepte pas mon homosexualité. Elle m'a dit plusieurs fois son souhait de me voir mariée à un homme.* »

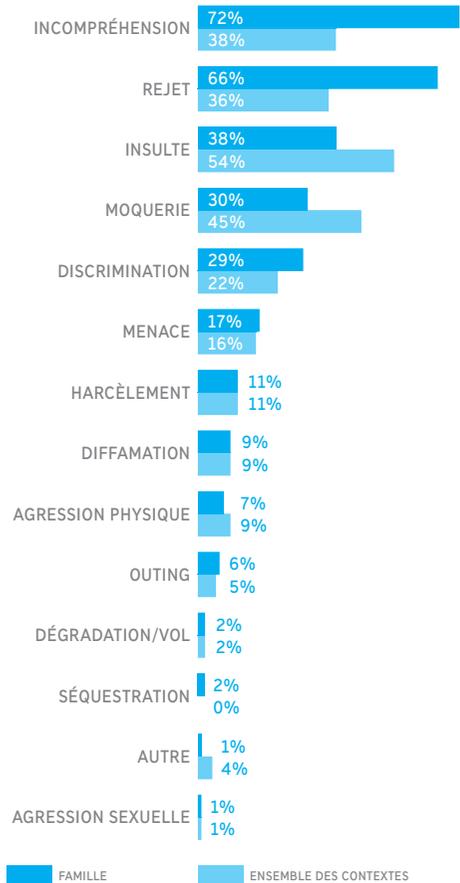
Bien qu'étant les 3^e et 4^e formes de lesbophobie en famille, les insultes (38 %) et les moqueries (30 %) sont moins présentes que dans les autres contextes (respectivement 54 % et 45 %).

DESCRIPTION DES AGRESSEUR-E-S

C'est de la part des parents, et surtout de la mère ou de la belle-mère, que les répondantes subissent le plus de lesbophobie (Graphique III.11) : dans près de la moitié des cas (49 %),

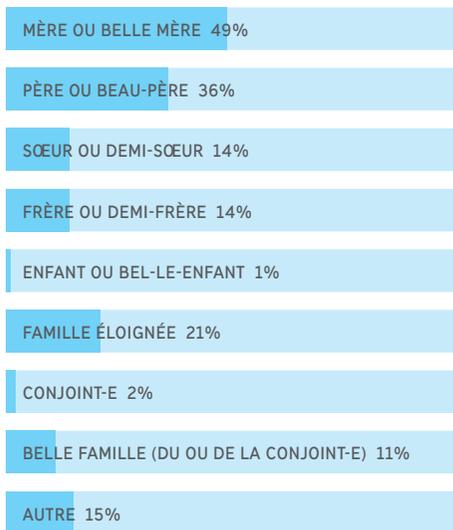
elle provient de la mère/belle-mère et dans 36 % des cas du père/beau-père. Contrairement aux autres contextes, une seule personne est à l'origine de l'acte dans plus de la moitié des témoignages (51 % contre 39 % tous contextes confondus).

Graphique III.10 – Description des actes lesbophobes en famille et de l'ensemble des contextes



Les agresseur-e-s sont surreprésenté-e-s : 37 % des cas proviennent de groupes mixtes (contre 26 % dans l'ensemble) et 31 % de femmes seules (contre 18 % dans l'ensemble). Alors que dans plus de la moitié des faits lesbophobes (52 %), tous contextes confondus, l'agresseur est un homme seul, ce n'est le cas que dans un

Graphique III.11 – De qui provient l'acte lesbophobe en famille? (plusieurs réponses possible pour un acte)



quart des témoignages en famille. Ce résultat est à mettre en relation avec le fait que **la mère/belle-mère est citée dans la moitié des faits rapportés**. Logiquement, les agresseur-e-s sont connu-e-s dans une large majorité des cas (85 % contre 34 % dans l'ensemble) et ont souvent entre 35 et 55 ans (43 % contre 30 % dans l'ensemble).

LES CONSÉQUENCES DE L'ACTE LESBOPHOBE Les conséquences pratiques de ce type de les-

bophobie sont plus importantes que pour les autres contextes: 62 % des faits ont entraîné des conséquences pratiques (contre 30 % de l'ensemble des actes lesbophobes).

Les répondantes signalent avant tout la rupture de liens avec certaines proches (41 % contre 13 % dans l'ensemble) et que leurs études en ont souffert (21 % contre 10 % dans l'ensemble). « Mon père accepte aisément l'homosexualité de mon frère mais pas la mienne. Du coup j'évite de parler de cette partie-là de ma vie avec lui ce qui nous éloigne peu à peu. J'en ressens une grande tristesse. »

Bien que restant une conséquence peu courante, **la part de répondantes ayant dû déménager est plus importante que la moyenne (9 % contre 3 % dans l'ensemble).** Les conséquences psychologiques sont elles aussi plus nombreuses que pour les autres contextes: près de 80 % des répondantes en déclarent contre 63 % pour l'ensemble. Des difficultés à vivre ouvertement son homosexualité (38 %), des épisodes dépressifs (37 %), des angoisses (37 %), du repli sur soi (31 %), un sentiment de culpabilité (26 %), le recours à un soutien psychologique (20 %) sont autant de conséquences qu'affrontent les personnes ayant vécu de la lesbophobie en famille. « J'ai coupé les ponts avec certains membres de ma famille. Maintenant, je vis de plein fouet le sentiment de culpabilité qui me dit que c'est de ma faute. » ; « La réaction de mes parents face à mon homosexualité m'a transmis une peur compulsive de me retrouver à la rue. »

Les conséquences physiques sont plus rares, elles touchent 10 % des répondantes.

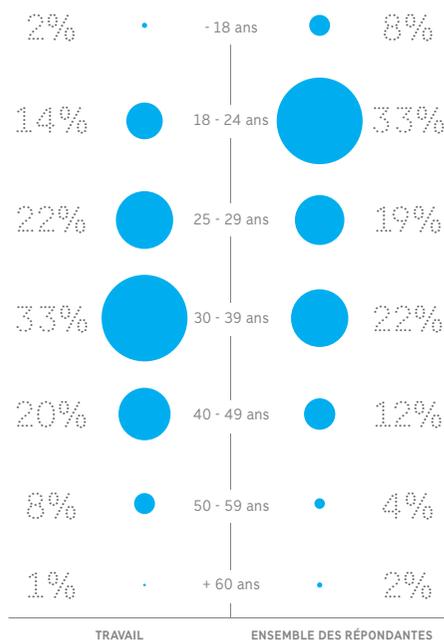
3 – TRAVAIL, « MOTIVÉES, MOTIVÉES »

La part de lesbophobie au travail représente 11% des témoignages de lesbophobie avec 447 cas rapportés. C'est le troisième contexte cité.

DESCRIPTION DES RÉPONDANTES

Les personnes ayant vécu de la lesbophobie au travail sont moins jeunes que l'ensemble des répondantes (Graphique III.12) : seules 16% ont moins de 25 ans quand cette tranche d'âge concerne 41% du total des répondantes. Ce qui s'explique par le fait qu'une part importante des moins de 25 ans n'ont pas encore été confrontées au monde du travail. De fait, la répartition par CSP des répondantes comprend beaucoup moins d'étudiantes que pour l'ensemble (12% contre 36%). Les actives occupées sont à l'inverse surreprésentées : 34% d'employées (contre 21% dans l'ensemble des répondantes), 27% de cadres et professions intellectuelles supérieures (contre 20%

Graphique III.12 - Répartition par âge des répondantes ayant vécu de la lesbophobie au travail et de l'ensemble des répondantes.



dans l'ensemble), 13% de professions intermédiaires (contre 8% dans l'ensemble).

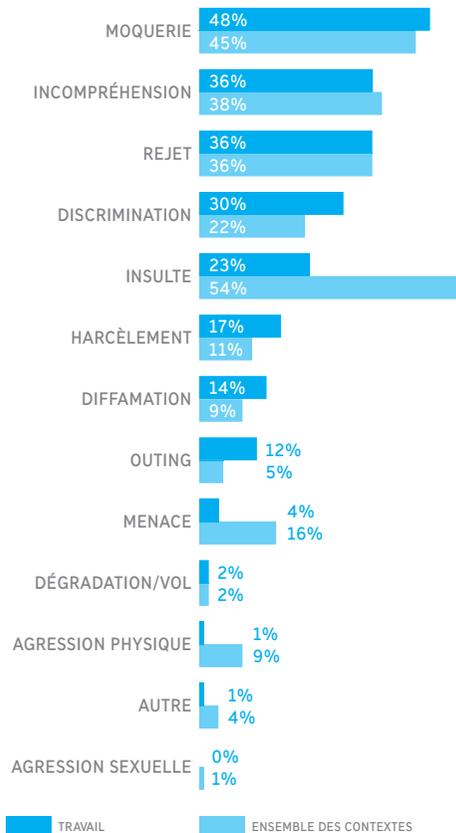
Les enquêtées sont ici principalement lesbiennes avec 87% des témoignages alors qu'elles ne représentent que 78% de l'ensemble des répondantes. Un peu moins d'un cas sur 10 (9%) est rapporté par une bisexuelle.

Bien que plus des trois quarts des répondantes n'aient ici pas d'enfant, la part de celles en ayant (20%) est plus importante que la moyenne (13%). Nous pouvons penser que dans le monde du travail le fait d'avoir ou d'élever un-e enfant avec une autre femme est un facteur de visibilité de son orientation sexuelle. En effet, un certain nombre de choses peuvent s'organiser autour des enfants (les vacances scolaires, les bénéfices des comités d'entreprises, les congés pour enfant malade, les heures de départ du travail, etc.) et les conversations sur le rôle d'un potentiel deuxième parent peuvent rapidement arriver. La répartition par taille d'agglomérations des enquêtées concernées par la lesbophobie au travail varie très peu de celle de l'ensemble des répondantes.

DESCRIPTION DE L'ACTE LESBOPHOBE

Les moqueries (48%), l'incompréhension (36%) et le rejet (36%) sont les manifestations de la lesbophobie au travail les plus souvent rapportées (Graphique III.13). *«Je ressens beaucoup de fatigue mentale à devoir supporter certaines remarques sexistes et lesbophobes, sous couvert d'humour.» ; «Je suis très seule au travail, mes collègues m'ont complètement mise à l'écart.»* **Les discriminations n'arrivent qu'en quatrième position mais sont bien plus citées que pour les autres contextes de lesbophobie :** elles concernent ici 30% des témoignages contre 22% dans l'ensemble. *«Mes supérieures hiérarchiques m'ont exclue de projets professionnels et de réunions de travail.» ; «Ma demande de promotion a été refusée par ma hiérarchie.»* De la même façon, même si le harcèlement et l'outing ne sont cités que dans respectivement 17% et 12% des cas de lesbophobie au travail, ils apparaissent bien plus que pour l'ensemble des faits lesbophobes (respectivement 11% et 5% des cas). *«Je travaillais comme assistante d'éducation dans une ZEP (zone*

Graphique III.13 – Manifestation de l'acte pour la lesbophobie au travail et de l'ensemble des contextes



d'éducation prioritaire). Une collègue m'a outée auprès de tous les élèves dans l'intention de me nuire. »

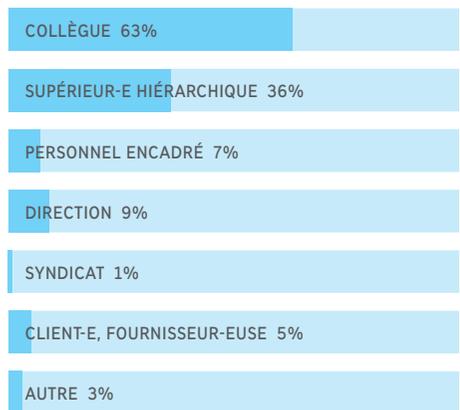
DESCRIPTION DES AGRESSEUR-E-S

Dans plus de 6 cas sur 10 (63% des réponses), l'acte lesbophobe émane d'un-e ou de collègue-s (Graphique III.14). Les supérieur-e-s hiérarchique-s sont pointé-e-s du doigt dans plus d'un tiers des cas (36%) et la direction dans près de 10% des témoignages.

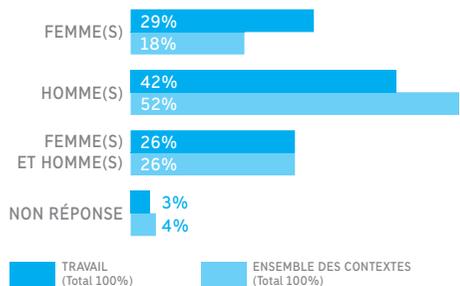
Les agresseur-e-s agissent avant tout en groupe (dans 50% des cas contre 55% dans l'ensemble des faits lesbophobes). Dans 45% des témoignages, elles-ils sont seul-e-s (contre 39% dans l'ensemble). Les hommes sont les premiers

agresseurs (Graphique III.15) : 42% des actes proviennent d'un homme seul et un peu plus d'un quart d'au moins un homme et au moins une femme. Cependant, **les femmes seules sont surreprésentées dans les témoignages de lesbophobie au travail** : alors que seulement 18% de l'ensemble des agressions lesbophobes proviennent d'une femme seule, c'est le cas dans trois cas sur dix pour le contexte étudié ici. La répartition par âge des agresseur-e-s se rapproche de celle des répondantes : elles-ils ont majoritairement entre 35 et 55 ans (55%).

Graphique III.14 – De qui provenait l'acte lesbophobe ? (plusieurs réponses possible)



Graphique III.15 – Répartition par sexe des agresseur-e-s pour la lesbophobie au travail et de l'ensemble des contextes



LES CONSÉQUENCES DE L'ACTE LESBOPHOBE
La lesbophobie au travail induit plus de conséquences pratiques qu'en moyenne : 43%

des répondantes en déclarent contre 30 % pour l'ensemble des faits lesbophobes. De façon prévisible, la plus citée est le fait que **la carrière s'en ressent (27 % des cas contre 5 % dans l'ensemble)**. **La perte de l'emploi est aussi souvent rapportée : elle concerne 12 % des témoignages contre 2 % dans l'ensemble**. Enfin, notons que pour 7 % des répondantes cela a amené à la rupture avec un ou des proches (contre 13 % dans l'ensemble).

« J'ai pu observer un changement radical de comportement de la part de ma direction à partir du moment où j'ai demandé les jours de congés auxquels j'avais droit pour me pacser. Je suis alors passée du statut de bras droit à celui d'hôtesse d'accueil. » ; « À la suite de ce harcèlement, j'ai démissionné et fui la vie de l'entreprise. Je travaille maintenant à domicile. » ; « Après cela, je me sentais tellement mal dans cette organisation que j'ai préféré la quitter par rupture conventionnelle. »

Seul un tiers des répondantes ne déclarent pas de conséquences psychologiques suite à ces actes lesbophobes. Près de 30 % des répondantes ont eu, à la suite de cela, des difficultés à vivre

ouvertement leur homosexualité : *« Je ne révèle plus aussi facilement mon homosexualité dans le milieu professionnel. »* Vivre des épisodes dépressifs est la deuxième conséquence psychologique la plus rapportée. Elle est d'ailleurs plus souvent signalée (23 % des cas) que pour l'ensemble des actes lesbophobes (18 % des cas). Angoisses (23 % des cas), repli sur soi (18 % des cas), recours à un soutien psychologique (14 % des cas) découlent aussi des actes lesbophobes vécus au travail.

Un peu moins de 10 % des répondantes signalent des conséquences physiques. Elles parlent avant tout de certificat médical (4 % des cas).

L'analyse de ces conséquences montre que des événements se produisant dans le monde du travail impactent fortement la vie professionnelle et privée des répondantes. Il nous semble important de pouvoir mettre en relation la lecture de ces témoignages et les réponses aux questions sur la visibilité par la parole dans le milieu professionnel (voir la partie « II.1 Visibilité par la parole »).

4 – MILIEU SCOLAIRE, « JE SUIS UNE BANDE DE JEUNES À MOI TOUTE SEULE »

La part de lesbophobie en milieu scolaire représente 8 % des témoignages avec 343 cas rapportés.

DESCRIPTION DES RÉPONDANTES

Notre étude portant sur un acte lesbophobe survenu au cours des deux dernières années, il est compréhensible de retrouver de jeunes répondantes, c'est-à-dire des personnes n'ayant pas encore fini leur scolarité ou venant juste de la terminer. **La grande majorité d'entre elles (90 %) ont moins de 25 ans.** Ainsi, il n'est pas surprenant d'obtenir un échantillon composé à 84 % d'étudiantes et à 97 % de femmes sans enfant.

Les bisexuelles sont surreprésentées parmi les personnes confrontées à de la lesbophobie en milieu scolaire. Alors que leur part n'est que

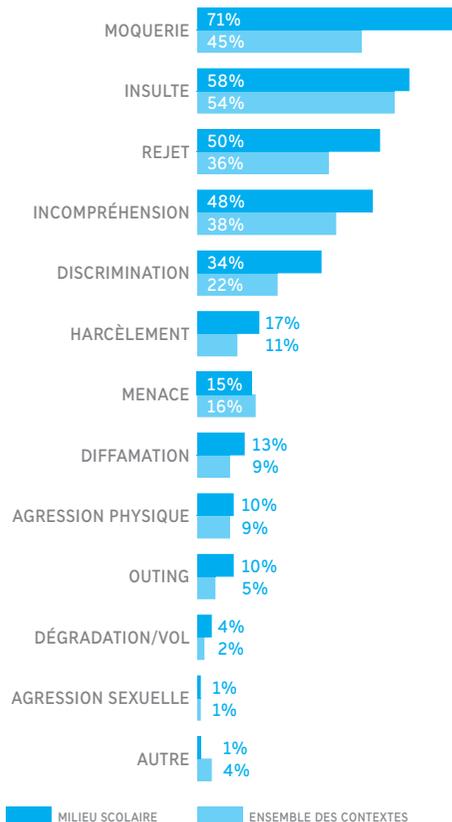
de 16 % dans l'ensemble des répondantes, elles représentent ici 21 % des effectifs. Les lesbiennes sont de fait moins nombreuses que dans l'ensemble (72 % contre 78 %). Cette surreprésentation des bies s'explique par la forte présence des moins de 25 ans chez les répondantes ayant vécu ce type de lesbophobie.

Les habitantes des agglomérations de petites tailles sont nombreuses. En effet, 31 % des personnes ayant vécu de la lesbophobie en milieu scolaire viennent de petites villes et 26 % de bourgs, villages ou hameaux (respectivement 9 et 8 points de plus que pour l'ensemble des répondantes). Même si les grandes villes représentent 27 % des lieux d'habitation, cette part est bien moindre que les 45 % du total des répondantes.

DESCRIPTION DE L'ACTE LESBOPHOBE

La lesbophobie en milieu scolaire prend principalement la forme de moqueries (Graphique III.16) : c'est la manifestation la plus signalée ici (71 %) et la plus utilisée par rapport aux autres contextes de lesbophobie (plus 26 points de pourcentage). Outre les insultes (58 %), le rejet est souvent cité : « *J'ai été exclue d'une équipe sportive du lycée.* » Cette manifestation touche la moitié des répondantes et semble une particularité du milieu scolaire. De même, l'incompréhension caractérise la lesbophobie vécue dans ce contexte. Elle est citée dans près de la moitié des cas (contre 38 % dans l'ensemble) : « *On nous a dit que ce n'était qu'un effet de mode et qu'il fallait cesser.* »

Graphique III.16 – Description des actes lesbophobes en milieu scolaire et de l'ensemble des contextes



Enfin, un dixième des répondantes ont été outées pendant leurs études contre 5 % tous contextes confondus.

DESCRIPTION DES AGRESSEUR-E-S

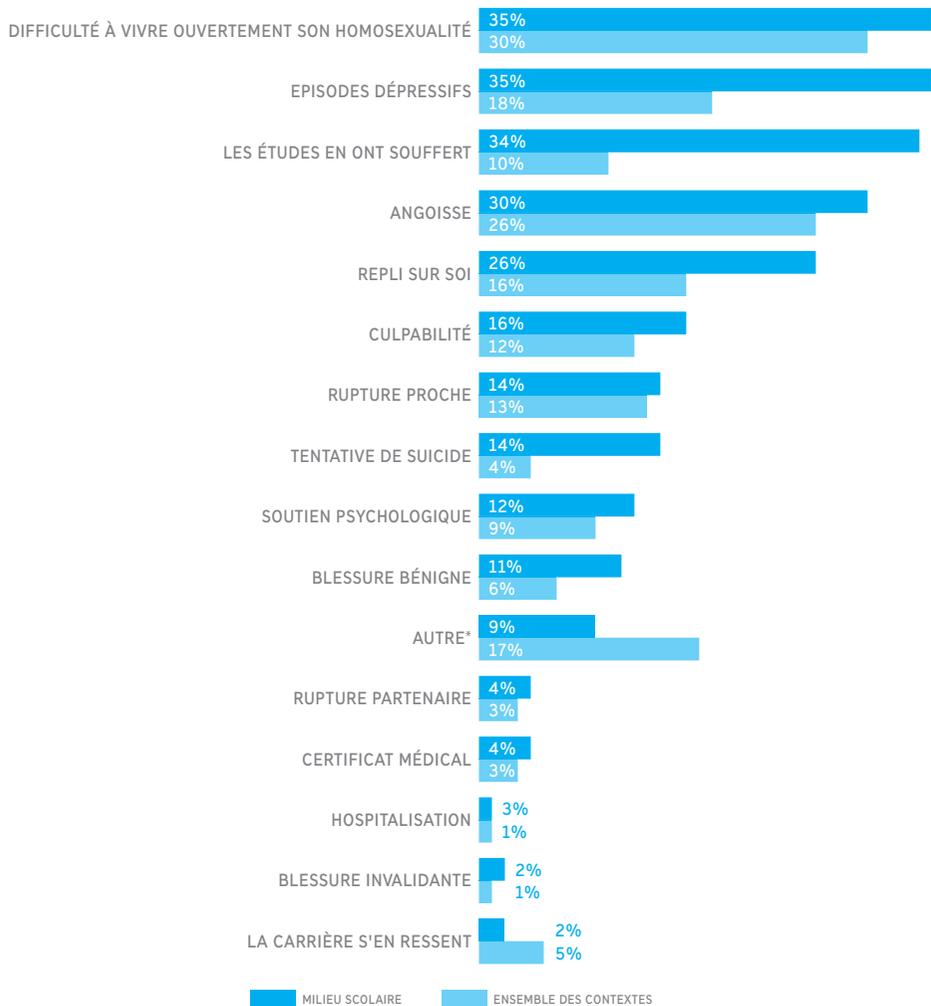
Les faits sont surtout commis par d'autres étudiant-e-s ou élèves (83 % des cas). Près d'un cinquième des auteur-e-s font parti-e-s du personnel de l'éducation nationale et 6 % sont des parents d'élèves. Les données sur l'âge confirment que les agresseur-e-s sont majoritairement des étudiant-e-s. Plus de la moitié (54 %) ont moins de 18 ans, alors que cette classe d'âge ne représente que 12 % des auteur-e-s tous contextes confondus. La présence de personnes de 18 à 35 ans reste importante (environ un tiers des effectifs). **Dans près des deux tiers des cas, l'acte lesbophobe est perpétré par plusieurs personnes (contre 55 % pour l'ensemble des faits lesbophobes).** Il s'agit souvent de groupes mixtes : 39 % pour la lesbophobie en milieu scolaire contre 26 % pour la lesbophobie en général. Bien que les agresseur-e-s soient avant tout des hommes (ils sont présents dans 72 % des cas), la part importante d'agresseuses est à souligner. Un quart des faits provient ici d'une femme seule (contre 18 % pour l'ensemble des cas) et 64 % des agressions dénombrent au moins une agresseuse (contre 44 % pour l'ensemble des cas). Au vu de l'identité des attaquant-e-s (principalement des étudiant-e-s et du personnel de l'éducation nationale), les répondantes connaissent souvent toutes ces personnes (52 % contre 34 % pour l'ensemble des faits lesbophobes) ou au moins une partie (27 % contre 9 % pour l'ensemble).

LES CONSÉQUENCES DE L'ACTE LESBOPHOBE

Les répondantes déclarent plus que la moyenne que l'acte lesbophobe a des conséquences (Graphique III.17) : 68 % parlent d'au moins une conséquence psychologique, 46 % au moins une conséquence pratique et 15 % au moins une conséquence physique (contre respectivement 63 %, 30 % et 10 % tous contextes confondus).

Les conséquences psychologiques sont violentes avec une part importante de personnes vivant des épisodes dépressifs (35 % contre 18 % dans l'ensemble), ayant du mal à vivre leur homosexualité ouvertement (35 %), ayant des angoisses (30 %) et se repliant sur elles-mêmes (26 % contre 16 % dans l'ensemble). Il est par-

Graphique III.17 – Conséquences psychologiques, pratiques et physiques des actes lesbophobes en milieu scolaire et de l'ensemble des contextes



*Parmi cette modalité « Autre » que les répondantes pouvaient cocher pour signaler les conséquences psychologiques, pratiques et physiques, nous retrouvons : changement d'établissement scolaire, isolement, agressivité, mutilations, colère, mal-être, peur d'aller en cours, remise en question de son orientation sexuelle, anorexie, boulimie, perte de cheveux...

ticulièrement inquiétant de voir que les tentatives de suicide concernent 14 % des répondantes, soit 10 points de plus que pour l'ensemble des faits lesbophobes. D'après un rapport de l'InVS de septembre 2014¹⁷, 62 % des séjours hospitaliers pour tentative de suicide en 2011 concernent des femmes et près d'un quart concernent des moins de 25 ans. Nous comprenons alors que les jeunes lesbiennes et bies sont une population particulièrement vulnérable face à ce problème.

Sans surprise, la conséquence pratique la plus signalée est que les études en ont souffert (34 %) : « *Maintenant je ne peux plus suivre le cours dispensé par cette personne.* » Cela peut mener à terme au décrochage scolaire et à la déscolarisation des élèves.

La rupture des liens avec un-e ou des proches est rapportée dans près de 15 % des cas. Parmi les conséquences physiques, ce sont les blessures bénignes qui sont le plus citées (11 % des cas).

5 – AMI-E-S ET ENTOURAGE PROCHE, « LES COPAINS D'ABORD »

La part de lesbophobie provenant des ami-e-s ou de l'entourage proche représente 6 % des témoignages avec 264 cas rapportés.

DESCRIPTION DES RÉPONDANTES

Les enquêtées concernées sont jeunes : 53 % d'entre elles ont moins de 25 ans quand cette classe d'âge ne représente que 41 % du total ; et seulement 12 % ont 40 ans et plus quand 17 % de l'ensemble est dans cette tranche d'âge.

Ainsi une part importante des personnes déclarant cette lesbophobie sont étudiantes (47 % contre 36 % dans l'ensemble). **Au vu de la répartition par âge et de certains témoignages, on peut se demander si, au fur et à mesure de leur vie, les répondantes n'effectuent pas « un tri » dans leurs ami-e-s/entourage proche pour s'assurer un environnement bienveillant.** Ce qui amènerait les personnes plus âgées à moins témoigner ici. « *Maintenant je m'entoure moins de personnes hétérosexuelles.* » ; « *Je ressens une grande tristesse et de la déception quand je pense que j'ai eu dans ma vie personnelle une personne homophobe.* »

Les lesbiennes représentent deux tiers des personnes touchées. Bien qu'étant moins nombreuses, les bies sont surreprésentées avec un quart des effectifs alors qu'elles ne représentent que 16 % de l'ensemble. Les bies enquêtées

étant plus jeunes que l'ensemble des répondantes, ce dernier constat s'explique par la répartition par âge des répondantes ayant vécu ce type de lesbophobie.

DESCRIPTION DE L'ACTE LESBOPHOBE

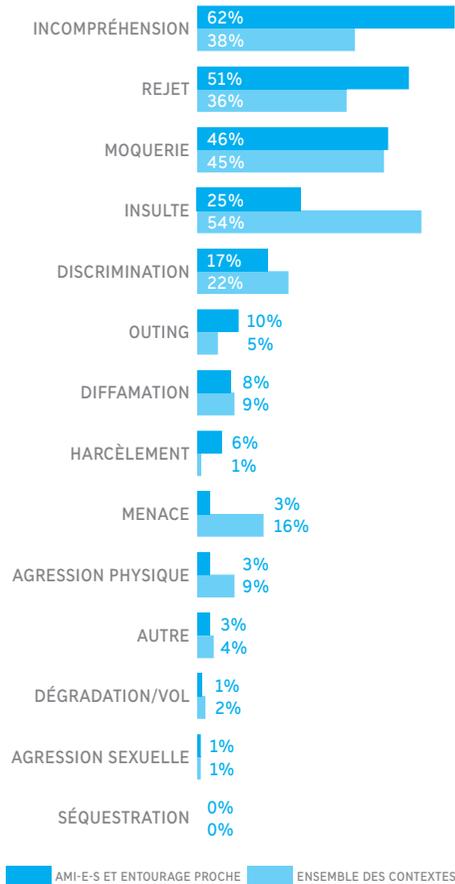
La lesbophobie provenant des ami-e-s/entourage proche prend des formes particulières (Graphique III.18). **Pour 62 % des faits rapportés, l'acte lesbophobe se manifeste par de l'incompréhension,** alors que cette réaction ne concerne que 38 % de l'ensemble des faits lesbophobes : « *Ma sexualité n'est pas prise au sérieux, j'ai l'impression d'être « objetisé » par certains hommes.* » Pouvant découler de cette première réaction, **le rejet est la deuxième attitude la plus signalée** (51 % des cas contre 36 % dans l'ensemble). Ne concernant qu'un quart des faits, les insultes sont largement moins signalées que pour les autres types de lesbophobie. L'**outing** n'est mentionné que par 10 % des répondantes, mais il convient de noter que cette part correspond à 5 points de pourcentage de plus que la moyenne. **Tout comme pour la lesbophobie au sein de la famille, les manifestations de la lesbophobie par les ami-e-s/entourage proche sont moins violentes physiquement et verbalement mais plus fortes psychologiquement.**

DESCRIPTION DES AGRESSEUR-E-S

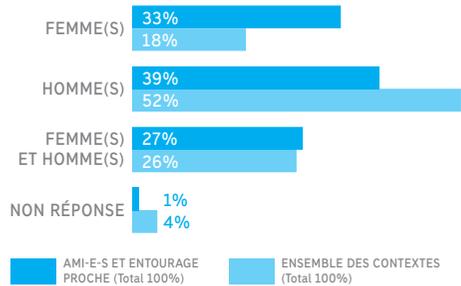
¹⁷ Source : InVS, *Hospitalisations et recours aux urgences pour tentative de suicide en France métropolitaine à partir du PMSI MCO 2004-2011 et d'OSCOUR®2007-2011*, septembre 2014.

Au vu du contexte analysé, les enquêtées connaissent très majoritairement leurs agresseur-e-s (79 % contre 34 % en moyenne). Ces dernier-e-s agissent souvent seul-e-s (60 % contre 39 %). Bien que les hommes soient les principaux agresseurs (39 % des cas), les femmes sont sur-représentées (Graphique III.19) : une femme seule est à l'origine de l'acte lesbophobe dans un tiers des cas (contre 18 % dans l'ensemble).

[Graphique III.18 – Manifestation des actes lesbophobes des ami-e-s ou de l'entourage proche et de l'ensemble des contextes](#)



[Graphique III.19 - Répartition par sexe des agresseur-e-s pour la lesbophobie par les ami-e-s ou l'entourage proche et de l'ensemble des contextes](#)



Logiquement pour ce type de contexte, les agresseur-e-s font largement partie de la classe d'âge proche de celle des répondantes : 56 % d'entre-elles eux ont entre 18 et 35 ans (contre 41 % pour l'ensemble des agresseur-e-s).

LES CONSÉQUENCES DE L'ACTE LESBOPHOBE
Les conséquences physiques sont ici peu présentes (elles concernent seulement 8 % des répondantes contre 10 % pour l'ensemble), quand 40 % des faits entraînent des conséquences pratiques (contre 30 % dans l'ensemble) et 66 % des conséquences psychologiques (contre 63 % dans l'ensemble).

Parmi les conséquences pratiques, la rupture avec un-e ou des proches est évidemment la première signalée : elles concernent plus d'un tiers des répondantes (34 % contre 13 % dans l'ensemble). En ce qui concerne les conséquences psychologiques, les répondantes souffrent davantage de repli sur soi (24 % des cas contre 16 % dans l'ensemble) et développent un sentiment de culpabilité (18 % des cas contre 12 % dans l'ensemble) : « *J'ai perdu tout espoir quant à la possibilité de faire un coming-out spontané lors d'une rencontre "amicale". Je me rends compte qu'il faut tester la personne d'abord.* » ; « *J'ai peur de déguster mon entourage.* »

6 – COMMERCE ET SERVICES, « J'ÉTAIS TRANQUILLE, J'ÉTAIS PÉNARDE, ACCOUDÉE AU COMPTOIR »

La part de la lesbophobie dans les commerces et services représente 4 % des témoignages avec 182 cas rapportés.

DESCRIPTION DES RÉPONDANTES

Parmi les enquêtées témoignant de ce type de lesbophobie, **les personnes de 25 à 39 ans sont fortement présentes**: 53 % des répondantes font partie de cette tranche d'âge, alors qu'elles ne représentent que 42 % de l'ensemble. Elles sont essentiellement lesbiennes (81 %) et sans enfants (87 %). Comme pour l'ensemble des répondantes, elles résident souvent dans les grandes et petites villes (respectivement 46 % et 25 %). En lien avec la répartition par âge, les étudiantes sont moins représentées que dans l'ensemble des répondantes (27 % contre 36 %). À l'inverse les chômeuses, les inactives et les artisanes-commerçantes-cheffes d'entreprises sont plus présentes (respectivement plus 4, plus 3 et plus 3 points de pourcentage par rapport à l'ensemble).

DESCRIPTION DE L'ACTE LESBOPHOBE

La lesbophobie s'exprime le plus fréquemment dans la grande distribution (21 %). Les commerces de proximité (14 %), les bars/cafés (13 %) et les logements (13 %). Les restaurants sont aussi régulièrement cités ([Graphique III.20](#)). L'acte prend le plus souvent la forme d'insultes (42 %), de moqueries (39 %), d'incompréhension (30 %), de rejet (25 %) et de discriminations (21 %).

DESCRIPTION DES AGRESSEUR-E-S

Les agresseur-e-s agissent souvent seul-e-s (47 % des cas contre 39 % pour l'ensemble des actes lesbophobes) et sont avant tout des hommes (56 % des cas contre 52 % pour l'ensemble). Compte tenu du contexte, elles et ils sont très majoritairement inconnu-e-s des répondantes (86 % contre 53 % pour l'ensemble) et relativement plus âgées (48 % ont plus de 35 ans contre 40 % pour l'ensemble des agresseur-e-s).

LES CONSÉQUENCES DE L'ACTE LESBOPHOBE

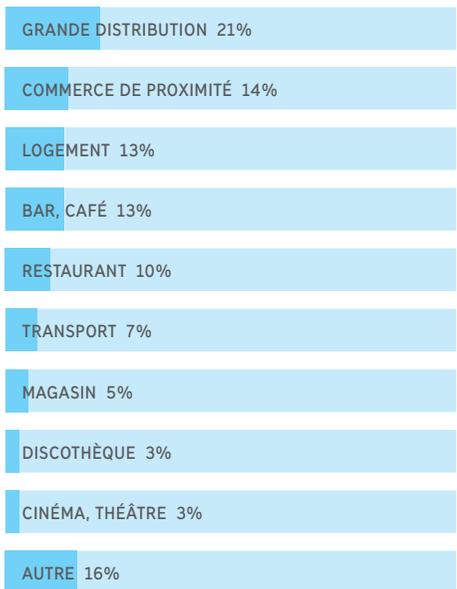
Les répondantes sont nombreuses à dire que l'acte n'a pas eu de conséquences, tant psychologiques (dans 48 % des cas contre 37 %

pour l'ensemble des actes lesbophobes) que pratiques (86 % contre 70 %) ou physiques (94 % contre 90 %).

Parmi les conséquences psychologiques, qui sont les plus rapportées, les répondantes disent souvent avoir des difficultés à vivre leur homosexualité ouvertement (25 %), développer des angoisses (19 %) et vivre des épisodes dépressifs (10 %).

Bien que peu de répondantes parlent de conséquences pratiques, il semble important de dire que plusieurs d'entre elles font part de difficultés à trouver un logement: « *Les recherches de logement ont été longues.* »; « *Nous avons dû chercher encore d'autres annonces d'appartement!* »; « *Nous avons dû nous adresser à un autre agent immobilier.* »; « *On m'a "conseillé" de ne pas faire apparaître ma partenaire sur le bail pour la location de notre potentiel futur appartement.* »

Graphique III.20 – Contexte dans lequel se passe l'acte lesbophobe (plusieurs réponses sont possibles)



7 – INTERNET, « CYBER, ON EST CYBER, ET SI BIEN »

La part de lesbophobie sur Internet représente 3 % des témoignages avec 130 cas rapportés.

DESCRIPTION DES RÉPONDANTES

Les personnes concernées par ce type de lesbophobie sont plus jeunes que la moyenne : 55 % ont moins de 25 ans, cette classe d'âge ne représentant que 41 % de l'ensemble des répondantes. À l'inverse seulement 6 % ont 40 ans et plus, alors que 17 % de l'ensemble des répondantes se situent dans cette tranche d'âge. L'utilisation plus fréquente d'Internet chez les

jeunes peut expliquer ce résultat. Suite à cela, il apparaît logique que la population étudiante soit importante dans ce contexte de lesbophobie (45 % contre 36 % dans l'ensemble). Bien que les lesbiennes restent majoritaires (66 %), les bisexuelles sont surreprésentées dans ce contexte avec une part de 22 % (contre 16 % pour l'ensemble des enquêtées). Ceci s'explique par le fait que les bies enquêtées ont un âge moyen plus jeune que l'ensemble des répondantes, tout comme les personnes témoignant de lesbophobie sur Internet.

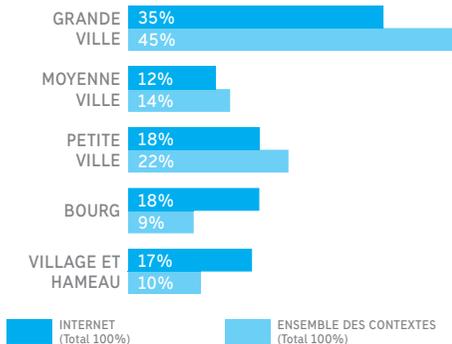
Comme l'ensemble des répondantes ayant vécu un acte lesbophobe, les habitantes des grandes villes sont les premières à déclarer de la lesbophobie sur Internet. **Celles qui résident dans des agglomérations de plus petites tailles (bourgs, villages et hameaux) sont toutefois surreprésentées par rapport à l'ensemble des répondantes (Graphique III.21).** Ce constat est à mettre en relation avec les chiffres de la partie sur la visibilité par l'engagement associatif et culturel : les habitantes de ces agglomérations se tourneraient plus vers Internet pour combler le manque d'événements et de lieux lesbiens de ces zones.

DESCRIPTION DE L'ACTE LESBOPHOBE

La lesbophobie sur Internet se manifeste avant tout par des insultes : 70 % des témoignages en relatent (Graphique III.22). Le rejet est cité par plus de la moitié des répondantes (55 %).

Enfin, les moqueries, la discrimination et

Graphique III.21 – Répartition par taille d'agglomération des répondantes ayant vécu de la lesbophobie sur internet et de l'ensemble des répondantes



l'incompréhension sont dénoncées dans au moins 40 % des cas. Bien que moins importante, **il convient ici de parler de la diffamation qui est dénoncée par plus d'un quart des répondantes (27 %).** Il s'avère que cette manifestation est fortement présente dans ce type de contexte par rapport à l'ensemble des faits lesbophobes (plus 18 points de pourcentage).

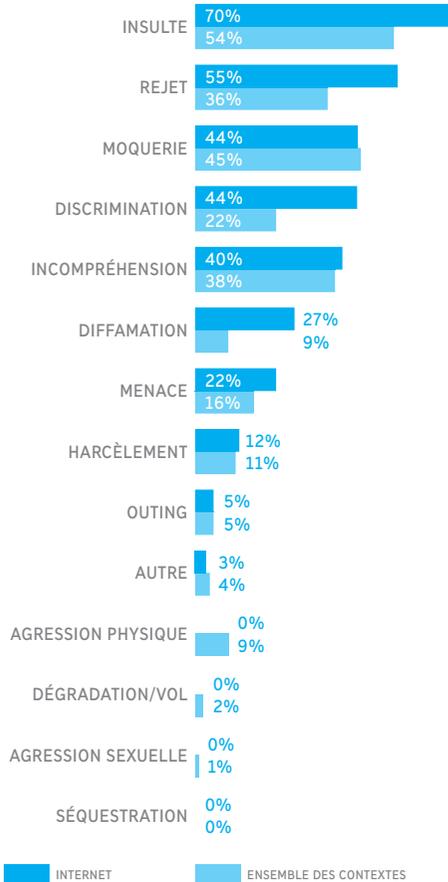
DESCRIPTION DES AGRESSEUR-E-S

Près de 80 % des actes relatés sont le fait d'un-e visiteur-visiteuse d'un site, 15 % d'un-e éditeur-éditrice et 8 % d'un-e modérateur-modératrice¹⁸. Enfin 17 % des cas proviennent d'une autre personne. Parmi ces « Autres », les répondantes précisent souvent que c'est un ou des contacts d'un réseau social (13 % des faits lesbophobes sur Internet).

Même si dans la moitié des cas les agresseur-e-s agissent à plusieurs, cela est moins vrai qu'en moyenne où l'on signale que 55 % des faits sont commis par plusieurs personnes. Les hommes sont plus souvent auteurs : 31 % des faits proviennent d'un homme seul contre 10 % d'une femme seule, et 40 % d'au moins un homme et une femme. Le contexte particulier de la lesbo-

¹⁸ Les répondantes peuvent signaler plusieurs personnes pour un acte lesbophobe.

Graphique III.22 – Manifestations de la lesbophobie sur Internet et de l'ensemble des contextes



phobie analysé ici fait qu'il est plus courant que la répondante ne connaisse pas les agresseur-e-s (inconnu-e-s dans près de 70 % des cas contre 53 % pour l'ensemble des faits lesbophobes) et donc ne sache ni leur sexe (dans 17 % des cas contre 4 % dans l'ensemble) ni leur âge (dans 40 % des cas contre 7 % dans l'ensemble).

LES CONSÉQUENCES DE L'ACTE LESBOPHOBE

Les conséquences pratiques et physiques de ces actes sont plus faibles que la moyenne: seulement 21 % des répondantes déclarent des conséquences pratiques contre 30 % tous contextes confondus, et seulement 4 % des conséquences physiques (en particulier deux cas d'hospitalisation) contre 10 % pour l'ensemble. L'impact pratique le plus signalé est la rupture des liens avec un-e ou des proche-s (12 %). Bien que moins fréquentes que dans l'ensemble (39 % de personnes non concernées contre 37 % dans l'ensemble), ce sont les conséquences psychologiques qui sont le plus déclarées. La lesbophobie sur Internet entraîne chez les répondantes des angoisses (dans 32 % des cas contre 26 % pour l'ensemble).

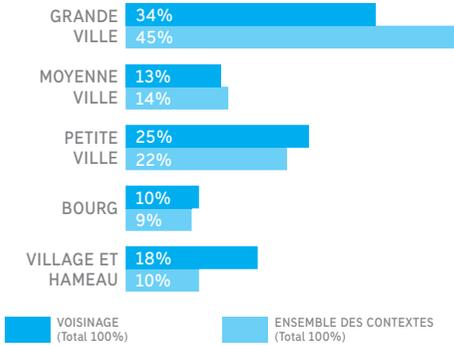
Enfin, plus d'un quart (27 %) signalent avoir plus de mal à vivre leur homosexualité à la suite de cet évènement.

La part de lesbophobie vécue dans le voisinage représente moins de 3 % des témoignages avec 121 cas rapportés.

DESCRIPTION DES RÉPONDANTES

Les personnes concernées sont plus âgées que la moyenne: les deux tiers ont entre 30 et 49 ans alors que cette classe d'âge ne représente qu'un tiers de l'ensemble des répondantes. Ainsi la part des étudiantes est très faible (9 % contre 36 % dans le total). L'installation en couple étant plus répandue après 30 ans, nous comprenons qu'au-delà de cet âge les personnes sont plus exposées à la lesbophobie dans le voisinage. La large majorité des répondantes sont ici lesbiennes (89 %). **Bien que les femmes sans enfant restent majoritaires (70 %), celles avec enfant(s) sont surreprésentées par rap-**

Graphique III.23 – Répartition par taille d'agglomération des répondantes ayant vécu de la lesbophobie et de l'ensemble des répondantes



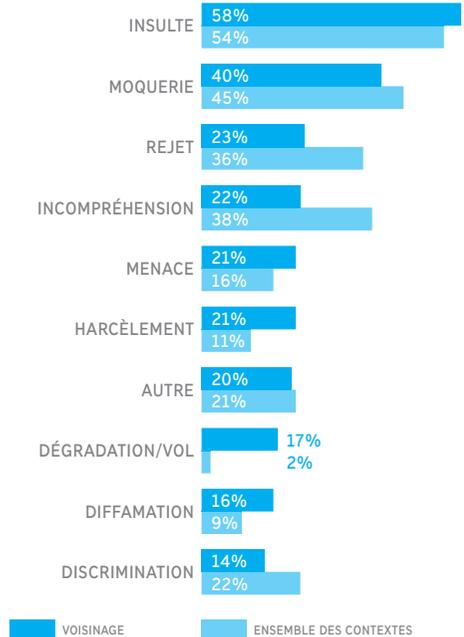
port à l'ensemble: 30 % déclarent avoir subi de la lesbophobie alors que seulement 13 % de l'ensemble des répondantes sont dans cette situation. **Les habitantes des petites villes, bourgs, villages et hameaux sont plus affectées par la lesbophobie dans le voisinage que les habitantes des grandes et moyennes villes** (Graphique III.23). Ce constat amène à se demander si l'isolement géographique, plus important dans les petites agglomérations, favorise la lesbophobie dans le voisinage. De la même façon, le rela-

tif anonymat que permettent les grandes villes, protégerait en partie de ce type de lesbophobie.

DESCRIPTION DE L'ACTE LESBOPHOBE

La lesbophobie dans le voisinage se manifeste avant tout par des **insultes** (58 %) et des **moqueries** (40 %). Une part un peu moins importante de personnes déclarent aussi, des menaces et du harcèlement et ce, de façon plus importante que la moyenne (Graphique III.24) : **21 % subissent des menaces (contre 16 % pour l'ensemble des actes lesbophobes) et 21 % sont harcelées (contre 11 % pour l'ensemble des actes lesbophobes).** Enfin, **17 % des cas de lesbophobie dans le voisinage entraînent des dégradations et/ou des vols alors que ces manifestations ne se retrouvent que dans 2 % de l'ensemble des actes lesbophobes.** De même, la diffamation est ici surreprésentée (16 % contre 9 % pour l'ensemble).

Graphique III.24 – Manifestation des actes lesbophobes pour le contexte voisinage et de l'ensemble des contextes (plusieurs réponses possibles)



DESCRIPTION DES AGRESSEUR-E-S

Plus de la moitié des actes (55 %) sont perpétrés par plusieurs individus. Même si les agresseur-e-s sont principalement des hommes (40 % des cas), les femmes sont ici surreprésentées : l'agresseur-e est une femme dans 20 % des cas (contre 18 % tous contextes de lesbophobie confondus) et pour 36 % des situations les agresseur-e-s sont des femmes et des hommes (contre 26 % des cas tous contextes de lesbophobie confondus). Logiquement, au vu du type de lesbophobie, l'agresseur-e ou les agresseur-e-s sont plus souvent connu-e-s par la répondante (dans 55 % des cas contre 34 % pour l'ensemble). Les agresseur-e-s sont plus âgé-e-s que la moyenne : près de la moitié ont entre 35 et 55 ans contre 30 % pour l'ensemble des agresseur-e-s et 17 % ont plus de 55 ans contre 10 % pour l'ensemble.

DESCRIPTION DES CONSÉQUENCES

Plus de 60 % des répondantes ne déclarent aucune conséquence pratique. Mais pour celles qui en déclarent, celles-ci sont majeures,

la première conséquence déclarée étant le déménagement (17 % des cas). Ajoutons à cela, que des répondantes n'ayant pas déménagé signalent une envie de déménager ou n'excluent pas l'idée d'un déménagement futur. La rupture avec un-e ou des proche-s est aussi signalée dans 12 % des cas. Seules 35 % des répondantes ne déclarent aucune conséquence psychologique. **La lesbophobie dans le voisinage développe chez les personnes concernées des angoisses (30 %) ressenties aussi bien à l'extérieur de chez soi, qu'à l'intérieur de chez soi :** *« Sentiment d'insécurité permanent quand je suis chez moi. » ; « J'ai peur du fusil de mes voisins. » ; « Pendant 3 ans, je n'osais plus sortir. »*

Plus d'un quart des répondantes (26 %) ont des difficultés à vivre leur homosexualité ouvertement. Ainsi une personne déclare : *« Pour vivre heureux, vivons cachés ! »* Les conséquences physiques sont minoritaires, ne concernant que 12 % des répondantes. Elles se manifestent principalement par des certificats médicaux (6 % des cas) et des blessures bénignes (4 % des cas).

La part de lesbophobie vécue dans le secteur de la santé représente 2% des témoignages avec 80 cas rapportés.

DESCRIPTION DES RÉPONDANTES

Ce sont principalement les répondantes d'âge intermédiaire qui ont vécu de la lesbophobie de la part de professionnel-le-s de la santé: 61% ont entre 25 et 39 ans (contre 41% pour l'ensemble des répondantes). En conséquence les CSP les plus représentées sont les cadres et professions intellectuelles supérieures (25%) et les employées (23%).

La plupart d'entre elles se définissent comme lesbiennes (86%). Même si une majorité de ces enquêtées n'ont pas d'enfant (81%), **le taux de femmes avec enfant(s) est ici plus important qu'en moyenne**: de 13% pour l'ensemble des répondantes, ce taux passe à 19% pour celles ayant vécu de la lesbophobie dans le milieu de la santé. **Les difficultés pour avoir un enfant lorsqu'on est lesbienne (multiples démarches médicales en France et/ou à l'étranger pour tomber enceinte) ainsi que les coming-out répétés au cours du suivi de grossesse peuvent expliquer ce résultat.**

DESCRIPTION DE L'ACTE LESBOPHOBE

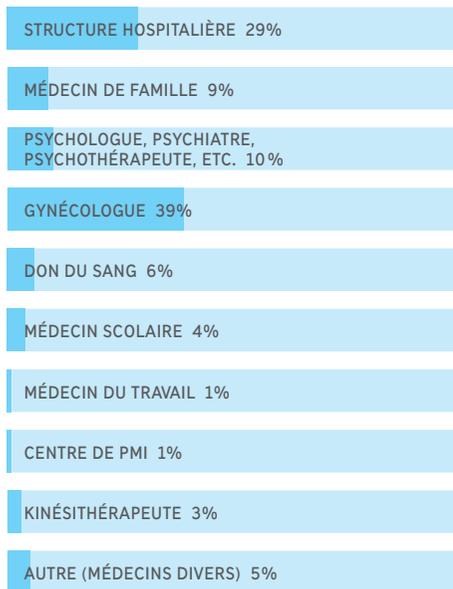
La lesbophobie dans le milieu médical se manifeste principalement sous la forme d'incompréhension (61% des cas contre 38% pour l'ensemble des actes lesbophobes) voire de rejet (la moitié des cas contre 36% pour l'ensemble) de l'orientation sexuelle de la patiente. *« Le psy a commencé à faire différentes insinuations: "Êtes-vous sûre que vous êtes lesbienne?" ou "Avec combien d'hommes avez-vous déjà eu de rapports sexuels?" »; « J'ai eu droit à des réflexions débiles de la part de cette gynécologue, du style "Qui fait l'homme, qui fait la femme?" ».* S'ensuivent les discriminations (34% contre 22% pour l'ensemble), possiblement des refus de soin, et les moqueries (24%). *« J'ai subi l'ignorance et le mépris de cet obstétricien. Il a mal pris en charge ma grossesse dans la clinique où j'ai accouché. »; « La gynécologue m'a demandé pourquoi je voulais consulter puisque j'étais lesbienne. Par la suite, elle a été très brusque et violente avec moi pendant l'examen médical! »; « Par peur cette gynécologue n'a pas fait*

tous les examens de vérification et m'a fait vraiment mal. J'en ai même perdu du sang. » On note également 4% d'outing ayant eu lieu dans des structures hospitalières.

DESCRIPTION DES AGRESSEUR-E-S

L'une des spécificités de la lesbophobie dans le monde médical est qu'elle émane le plus souvent d'une femme (64% des cas contre 18% dans l'ensemble des répondantes). **C'est le seul contexte où les femmes sont responsables de plus de la moitié des actes. Le gynécologue arrive en tête des praticien-ne-s incriminé-e-s avec 39% de cas (Graphique III.25), suivi par le personnel des structures hospitalières (29%) et le-la psy (10%).** Le fait de vouloir donner son sang, acte interdit en France pour les gays et bis mais autorisé, en théorie, pour les lesbiennes, a également donné lieu à 5 témoignages d'actes lesbophobes. Les consultations gynécologiques et pys sont plus propices aux questions sur la vie sexuelle et affective de la patiente, ce qui explique la prédominance de ces deux spécia-

[Graphique III.25 – De qui provient l'acte lesbophobe? \(plusieurs réponses possibles\)](#)



lités. Ce constat rejoint les résultats du chapitre sur la visibilité par la parole où les répondantes parlant ouvertement de leur homosexualité à certain-e-s médecins, citaient dans 85 % des cas le-la psy et 83 % le-la gynécologue. Les répondantes précisent dans 86 % des cas que l'agresseur-e est seul-e, un rendez-vous médical se déroulant souvent en tête-à-tête avec le-la praticien-ne. Enfin, dans 43 % des cas, le-la praticienne est déjà connu-e de l'enquêtée (contre 34 % pour l'ensemble des actes lesbophobes) probablement depuis de précédents examens.

LES CONSÉQUENCES DE L'ACTE LESBOPHOBE
La lesbophobie dans le secteur de la santé provoque souvent, comme pour l'ensemble des répondantes, des **difficultés psychologiques** (60 %). Il s'agit en premier lieu d'anxiété (24 %), mais aussi des difficultés supplémentaires pour vivre ouvertement son homosexualité

(20 %). *«Maintenant, je crains de le dire aux professionnel-le-s de santé.»*; *«Dorénavant, j'évite d'en parler aux médecins. Mais en tant que femme qui ne prend pas de contraceptifs, il m'est difficile d'éluder la question.»* Le repli sur soi et les épisodes dépressifs sont chacun cités dans 16 % des cas.

Les conséquences pratiques et physiques sont moindres. **Le changement de médecin ou d'hôpital est évoqué par 10 % des répondantes.** Il leur permet d'éviter d'avoir à nouveau à se confronter à des comportements lesbophobes. **Pour d'autres (9 %), c'est l'ensemble du corps médical qui est décrédibilisé.** *«Cela fait maintenant plus de deux ans que je ne suis pas retournée voir un-e gynécologue.»*; *«Je suis partie de l'hôpital où j'étais hospitalisée.»*; *«J'ai perdu confiance envers le milieu hospitalier et médical. De façon générale, j'en ai même peur.»*

10 – SERVICES PUBLICS, « TIENS, VOILÀ L'FACTEUR »

La part de lesbophobie vécue dans un service public ou une administration représente moins de 1 % des témoignages avec 21 cas rapportés.

DESCRIPTION DES RÉPONDANTES

Les personnes témoignant ici sont relativement plus âgées que le total des répondantes. **En effet, les enquêtées de 30 ans et plus représentent 52 % des effectifs alors que seulement 39 % du total font partie de cette tranche d'âge.** De manière liée, les travailleuses, tous emplois confondus, sont plus présentes: leur part est de 71 % (contre 53 % dans l'ensemble des répondantes) quand celle des étudiantes est de moins d'un cinquième (19 % contre 36 % dans l'ensemble).

Les lesbiennes sont davantage touchées que les bies par la lesbophobie au sein des services publics avec une part de 90 % pour les premières et 10 % pour les secondes. Les personnes ayant

des enfants témoignent plus: elles représentent 36 % des signalements alors que seules 13 % de l'ensemble des répondantes en ont.

La répartition par âge et la présence d'enfant peuvent s'expliquer par le type de lesbophobie considéré ici. En effet, le fait d'avoir un enfant ou d'avoir dépassé un certain âge peut augmenter les contacts avec les services publics comme la Sécurité sociale, le Trésor public, etc. Ainsi un certain nombre de répondantes font part du manque de reconnaissance de la famille qu'elles ont construite¹⁹: *«Nous sommes exclues des droits familiaux», «Je n'ai pas pu prendre de congé parental.»*

DESCRIPTION DE L'ACTE LESBOPHOBE

La lesbophobie est souvent en lien avec la Sécurité sociale (27 % des cas) ou les transports (14 % pour les transports urbains et 14 % pour la SNCF). *«La Sécurité sociale est incapable de*

¹⁹ Au moment de l'enquête la loi sur l'adoption des couples de même sexe n'était pas en vigueur.

savoir comment appliquer ses textes à notre situation familiale. » ; « J'ai dû m'arranger pour ne plus reprendre le même car, même s'il fallait pour cela que j'attende deux heures de plus pour le prochain. » Des problèmes avec le Trésor public, la Poste et Pôle emploi sont aussi rapportés.

Au vu du contexte, il n'est pas étonnant de voir que la discrimination est la manifestation de lesbophobie la plus signalée (dans 45 % contre 22 % pour tous les contextes). Le rejet et l'incompréhension sont aussi régulièrement cités : dans 41 % des cas pour le premier (contre 36 % pour l'ensemble) et dans 36 % des cas pour la seconde (contre 38 % pour l'ensemble). Enfin près d'un cinquième (18 %) des personnes parlent d'insultes.

DESCRIPTION DES AGRESSEUR-E-S

Contrairement aux autres contextes, les agresseur-e-s sont ici majoritairement seul-e-s (52 % contre 39 % dans l'ensemble) et inconnu-e-s de l'enquêtée (86 % contre 53 % dans l'ensemble).

Les auteures sont surreprésentées dans ce type de lesbophobie. Ce résultat peut s'expliquer

par la forte présence des femmes dans la fonction publique : en 2012, 60 % de ses agent-e-s sont des femmes²⁰. Elles sont signalées dans 52 % des cas (contre 44 % tous contextes confondus) : un tiers des agressions sont le fait de femmes seules et 19 % d'au moins une femme et au moins un homme. L'âge des agresseur-e-s est légèrement plus élevé que la moyenne avec 48 % d'entre elles et eux qui ont 35 ans et plus (contre 40 % dans l'ensemble des contextes).

LES CONSÉQUENCES DE L'ACTE LESBOPHOBE

Les conséquences de ces actes sont avant tout psychologiques : difficultés à vivre ouvertement son homosexualité, épisodes dépressifs, culpabilité, etc. Des conséquences d'autant plus lourdes qu'elles proviennent des services publics, censés s'adresser à tou-te-s. Ainsi une répondante confie : « J'ai le sentiment d'être une sous-citoyenne. »

D'un point de vue pratique, les sphères professionnelles et scolaires en pâtissent. En lien certainement avec ce dernier constat, des répondantes signalent comme conséquences physiques des certificats médicaux.

11 – JUSTICE, « LES JUGES ET LES LOIS, ÇA M'FAIT PAS PEUR »

La part de lesbophobie vécue dans le milieu de la justice représente moins de 1 % des témoignages avec 15 cas rapportés.

DESCRIPTION DES RÉPONDANTES

Les répondantes concernées sont relativement plus âgées que la moyenne : elles ont toutes entre 30 et 49 ans alors que cette tranche d'âge ne représente qu'un tiers de l'ensemble des répondantes. Ainsi, une d'entre elles n'est étudiante, elles sont soit actives occupées (principalement profession intermédiaire ou cadre et profession intellectuelle supérieure) soit chômeuses ou inactives. Exceptées une bisexuel-

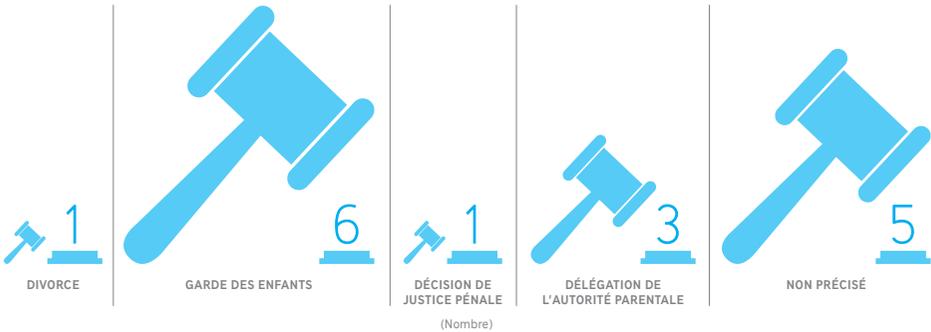
le et une pansexuelle, elles sont toutes lesbiennes. Enfin notons que contrairement à la moyenne, **la très grande majorité des personnes concernées par la lesbophobie en justice (13 des 15 répondantes) ont un-e ou des enfant-s.**

DESCRIPTION DE L'ACTE LESBOPHOBE

Au vu du nombre d'enquêtées avec enfant(s), il n'est pas étonnant de voir que pour 6 des 15 témoignages le contexte de lesbophobie en justice est lié à la garde des enfants et que pour 3 autres, il est lié à la délégation de l'autorité parentale (**Graphique III.26**). Les répondantes signalent avant tout subir de la discrimination

²⁰ Source : ministère de la Réforme de l'État, de la Décentralisation et de la Fonction publique, *Fonction publique, chiffres-clés 2012*.

Graphique III.26 – Contexte dans lequel s'est produit l'acte lesbophobe (plusieurs réponses possibles)



(dans 11 cas). L'incompréhension et le rejet sont aussi souvent rapportés (dans 7 cas pour chacun d'entre eux). Enfin, 5 témoignages font part de diffamations et 4 d'insultes.

DESCRIPTION DES AGRESSEUR-E-S

Les agresseur-e-s sont avant tout décrit-e-s comme agissant en groupe (dans 9 des 15 cas), ce qui est à rapprocher du contexte de la justice où les décisions sont souvent prises par plusieurs personnes. Pour 7 des témoignages, les personnes à l'origine de l'acte sont des femmes et des hommes, dans 4 cas uniquement des

hommes et dans 2 uniquement des femmes.

LES CONSÉQUENCES DE L'ACTE LESBOPHOBE Plus de la moitié des répondantes (8 sur 15) déclarent des conséquences pratiques suite à cet acte lesbophobe. La perte de la garde des enfants et la rupture avec un ou des proche-s sont les premières conséquences signalées (par 4 témoignages pour chacun d'entre eux). Dix des 15 enquêtées ont fait face à des conséquences psychologiques. Le repli sur soi est la première rapportée (5 cas). Enfin, seuls 3 témoignages rapportent des conséquences physiques.

12 – POLICE ET GENDARMERIE, « LE SEX APPEAL DE LA POLICIÈRE »

La part de lesbophobie provenant de la police et la gendarmerie représente moins de 1 % des témoignages avec 14 cas rapportés.

DESCRIPTION DES RÉPONDANTES

La moitié des personnes concernées ont moins de 30 ans. Seule cinq répondantes sont étudiantes. Dix d'entre elles sont lesbiennes, deux sont bies et les autres se définissent autrement. Presque la totalité sont sans enfant (12 sur les 14). Enfin, un peu plus de la moitié habitent des grandes villes (6 sur les 14) et cinq d'entre elles des moyennes et petites villes.

DESCRIPTION DE L'ACTE LESBOPHOBE

Quatre des 14 répondantes ont fait face à un

refus d'enregistrer leur plainte, trois ont été confrontées à une garde à vue abusive et pour 2 d'entre elles le caractère lesbophobe de l'acte n'a pas été noté (Graphique III.27). Enfin notons que deux enquêtées ont cité l'école de Police comme contexte. **Les répondantes témoignent avant tout de moqueries (6 des 14 cas). Les insultes et l'incompréhension sont aussi très souvent rapportées** (dans 5 témoignages pour ces deux manifestations). Les menaces et la discrimination sont elles citées dans quatre témoignages.

DESCRIPTION DES AGRESSEUR-E-S

Les agresseur-e-s sont le plus souvent des hommes : sept actes proviennent d'hommes, cinq

Graphique III.27 – Contexte dans lequel s'est produit l'acte lesbophobe (plusieurs réponses possibles)



d'au moins un homme et au moins une femme et un seul de femme-s uniquement (nous ne connaissons pas le-s sexe-s de-s agresseur-e-s pour un des témoignages). **Dans la majorité des cas les agresseur-e-s agissent à plusieurs** (11 témoignages), sont inconnu-e-s des répondantes (8 témoignages) et ont entre 35 et 55 ans (7 témoignages).

LES CONSÉQUENCES DE L'ACTE LESBOPHOBE
Les conséquences pratiques sont inexistantes pour la majorité des répondantes (8 sur 14).

Celles qui en signalent disent que leurs études ou leur carrière en ont souffert, qu'elles ont rompu les liens avec un-e ou des proches, etc. Les conséquences psychologiques semblent plus répandues puisque onze répondantes en déclarent. Difficultés à vivre ouvertement son homosexualité, angoisses, épisodes dépressifs, repli sur soi, recours à un soutien psychologique, etc., sont les conséquences de la lesbophobie provenant de la police et la gendarmerie. Enfin seules 2 répondantes font part de conséquences physiques.

13 – SPORT, « WE ARE THE CHAMPIONS MY FRIENDS »

La part de lesbophobie vécue dans un contexte sportif représente moins de 1% des témoignages avec 14 cas rapportés.

DESCRIPTION DES RÉPONDANTES

Les répondantes concernées sont jeunes (64% ont entre 18 et 24 ans) et principalement étudiantes (64%). Ceci s'explique probablement par le fait que le taux de pratique d'un sport chez les femmes baisse avec l'âge : en 2003 alors que 90% des 15-24 ans font du sport, ce taux est inférieur à 80% chez les 25-44 ans et passe à 65% chez les 45-54 ans²¹. La majorité d'entre elles (64%) sont lesbiennes et sans enfant (93%). Les répondantes habitent avant tout des grandes villes (43%) ou des petites villes (36%).

DESCRIPTION DE L'ACTE LESBOPHOBE

Les manifestations de la lesbophobie sont principalement des moqueries, du rejet, de l'incompréhension, des insultes et de la discrimination.

DESCRIPTION DES AGRESSEUR-E-S

La grande majorité des agresseur-e-s (80%) sont des autres sportifs-sportives. Ils et elles sont connu-e-s par la répondante dans près de deux tiers des cas (64%). Les agresseur-e-s sont principalement des hommes âgés de 18 à 55 ans qui agissent seul.

LES CONSÉQUENCES DE L'ACTE LESBOPHOBE
Les répondantes déclarent peu de conséquenc-

²¹ Source : Insee, *Enquête « Participation culturelle et sportive »*, 2003.

es pratiques: la rupture des liens avec un ou des proche-s est signalée dans deux cas, de même que le fait que les études en ont pâti. Une répondante déclare avoir rompu avec sa partenaire suite à cet acte. Une autre dit que sa carrière professionnelle en a souffert. Alors qu'aucune conséquence physique n'est signa-

lée, plus de la moitié des répondantes (53%) font part d'une ou plusieurs conséquences psychologique-s. Elles se concrétisent surtout par de plus grandes difficultés à vivre son homosexualité ouvertement et un sentiment de culpabilité.

14 – AUTRES CONTEXTES

69 répondantes ont vécu un acte lesbophobe dans un autre contexte que les lieux publics, la famille, le travail, les ami-e-s, le milieu scolaire, le voisinage, etc. (soit 2% des contextes de lesbophobie déclarés). **Elles décrivent le plus souvent de la lesbophobie vécue à travers les médias et l'actualité, et plus particulièrement la lesbophobie véhiculée par les opposant-e-s au mariage pour tou-te-s.** En effet, 35% des témoignages « Autre » concernent les opposant-e-s au mariage pour tou-te-s, et 22% les médias et l'actualité. Les autres cas de lesbophobie se sont déroulés dans des soirées (9%), dans des lieux de cultes (7%) ou via des personnes LGBT (7%).

FOCUS SUR LES OPPOSANT-E-S AU MARIAGE POUR TOU-TE-S

Les opposant-e-s au mariage pour tou-te-s ont pu choquer par leurs propos et leur attitude. C'est le cas pour 24 répondantes. Près de la moitié d'entre elles (46%) ont moins de 30 ans. Elles résident le plus souvent dans des grandes villes et les trois quarts d'entre elles sont lesbiennes.

L'acte se manifeste principalement par du rejet (88%), des insultes (79%) et de l'incompréhension (63%). Les agresseur-e-s sont majoritairement plusieurs (88%) et inconnu-e-s des répondantes (71%). Dans 92% des

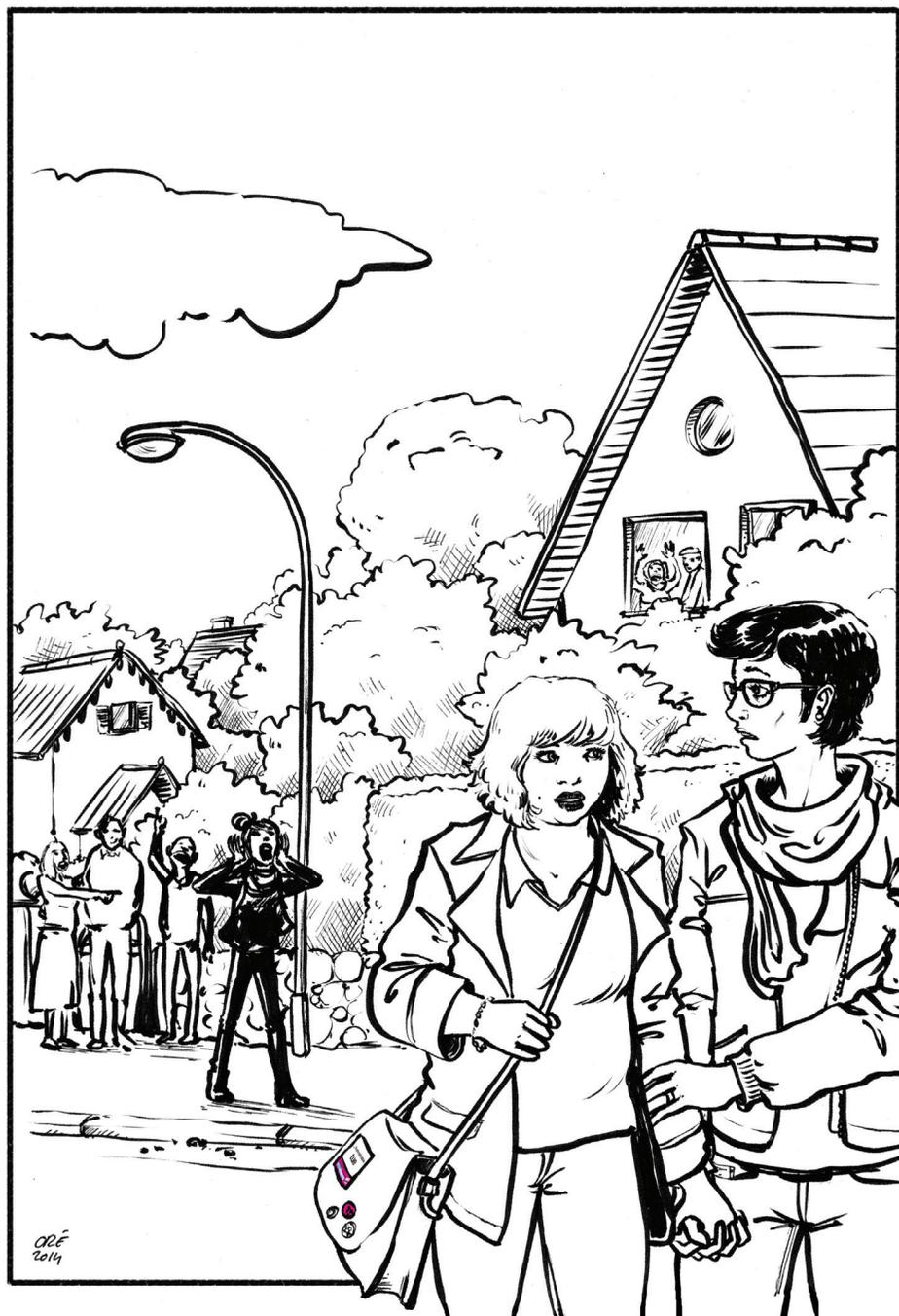
cas les agresseur-e-s sont à la fois des hommes et des femmes dont les répondantes ne connaissent pas l'âge exact. Ce profil peu précis correspond au fait que les répondantes parlent souvent de l'ensemble des opposant-e-s au mariage pour tou-te-s.

Les conséquences pratiques et physiques de l'acte lesbophobe sont quasiment nulles; par contre les conséquences psychologiques sont fortes. **Près d'une répondante sur deux ayant vécu un acte lesbophobe à travers les opposant-e-s au mariage pour tou-te-s est angoissée et 38% a des difficultés à vivre son homosexualité ouvertement.**

FOCUS SUR LES MÉDIAS ET L'ACTUALITÉ

Pour les 15 répondantes qui déclarent un acte lesbophobe se déroulant dans les médias et l'actualité, le profil est le même. De fait, il s'agit d'un contexte similaire. Ce sont elles aussi des lesbiennes principalement âgées de 30 à 39 ans (9 cas sur 15) et vivant dans des grandes villes (67%). **Elles décrivent l'acte comme de l'incompréhension (60%), des insultes (60%) ou du rejet (53%).** Le profil des agresseur-e-s et les conséquences de l'acte sont également similaires à celle des répondantes choquées par les attitudes des opposant-e-s au mariage pour tou-te-s.

Les liens entre les différentes visibilités et la lesbophobie



Il était important pour nous d'intégrer dans cette enquête le volet inédit concernant la visibilité en tant que lesbienne des répondantes. Il permet en effet d'étudier l'existence ou non d'un lien entre visibilité et lesbophobie. **Le risque d'être discriminée est, a priori, plus grand quand on se rend visible par la parole, les gestes, l'engagement militant et culturel ou encore le look. Pour mesurer ce lien, nous avons construit cinq scores²² de visibilité:** un score de visibilité par la parole, un de visibilité par les gestes, un de visibilité par l'engagement associatif et culturel, un de visibilité par le look et un dernier de visibilité global réunissant les quatre types de visibilité. Nous accordons plus ou moins de points aux répondantes en fonction des réponses qu'elles donnent aux questions portant sur la visibilité: plus leur orientation sexuelle est visible, plus la personne a de points. Notons que les différents scores peuvent avoir plus ou moins de points selon le nombre de questions qui se rap-

portent à la visibilité concernée: ainsi le score de visibilité par la parole peut aller jusqu'à 20 quand celui par les gestes ne va que jusqu'à 8, puisqu'il y a plus de questions liées à la première visibilité qu'à la deuxième. Nous tentons ensuite de voir si un lien existe entre un certains score de visibilité et un certain taux de lesbophobie témoinnée. **L'idée est de tester l'hypothèse selon laquelle les personnes visibles en tant que lesbiennes vivent plus de lesbophobie.**

Attention, il est important de préciser qu'analyser les liens entre ces deux variables ne nous permet pas de déduire dans quel sens joue ce lien. Ainsi si nous nous rendons compte qu'un fort score de visibilité est lié à un fort taux de lesbophobie, nous ne pouvons pas savoir si c'est la lesbophobie vécue qui incite les enquêtées à être plus visibles en tant que lesbienne ou si c'est le fait d'être visible qui leur fait vivre de la lesbophobie.

1 – VISIBILITÉ PAR LA PAROLE ET LESBOPHOBIE

Pour mesurer le degré de visibilité par la parole des répondantes, nous construisons un score allant de 0 (pas de visibilité) à 20 (visibilité maximale). Nous supposons que parler ouvertement avec tou-te-s les membres ou avec la majorité des membres du cercle amical, familial, professionnel, médical ou du voisinage rend plus visible que de n'en parler qu'à quelques un-e-s d'entre elles et eux. Dans le premier cas, nous avons attribué deux fois plus de points que dans le deuxième cas. Nous n'avons compté aucun point si la répondante n'en parle à personne.

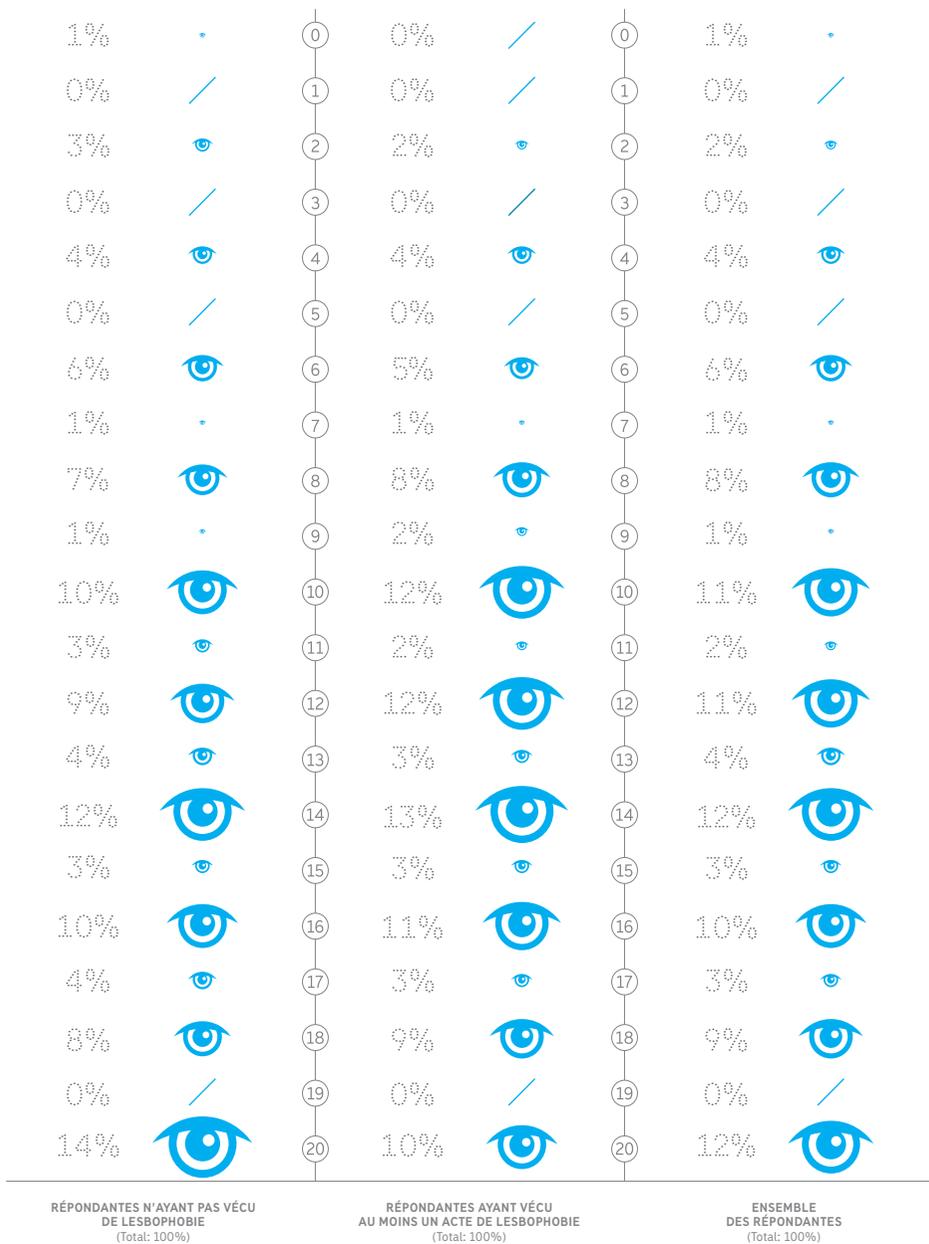
Dans la partie « 1 - Par la parole » de « Les différentes façons d'être visible en tant que lesbienne », nous avons montré que les répondantes parlent assez librement avec leurs ami-e-s mais beaucoup moins avec leur famille ou dans le monde du travail. Cela s'explique par le fait qu'il est plus facile de choisir nos ami-e-s que notre famille ou nos collègues. Ainsi nous pouvons supposer que les répondantes s'entourent d'ami-e-s bienveillant-e-s à l'égard de leur orien-

tation sexuelle. De fait, **la parole apparaît comme un élément qui peut être en partie « contrôlé »: les répondantes peuvent choisir de parler librement ou non selon les personnes qui les entourent.**

Une majorité de répondantes ont une visibilité par la parole forte (Graphique IV.1). Les différences entre les personnes n'ayant jamais vécu de lesbophobie au cours des deux dernières années et celles en ayant vécu au moins une fois sont minimes. En effet aussi bien chez les premières que chez les secondes, un tiers des personnes ont un score entre 0 et 10 points et deux tiers entre 11 et 20 points. De légères différences s'observent lorsque l'on rentre dans les détails. Chez les répondantes n'ayant jamais vécu de lesbophobie, la part de celles avec un score de 15 points ou plus est de 40 % alors qu'elle est de 36 % pour celles en ayant vécu. **La visibilité par la parole n'apparaît donc pas plus importante chez les répondantes confrontées à la lesbophobie,** l'effet semble même légèrement s'inverser.

²² Attention, il est important de souligner que le concept de score n'a ici aucune valeur positive ou négative. Il permet de situer les répondantes sur une échelle de visibilité sans jugement de valeur.

Graphique IV.1 – Répartition du score de visibilité par la parole selon le vécu ou non d'acte lesbophobe au cours des deux dernières années



Note: il y a des scores impairs. Pour les répondantes qui ont déclaré être « non concernées » à certaines questions, le score moyen obtenu à cette question a été appliqué à leur score pour ne pas écarter trop de répondantes du calcul du score et ne pas influencer le score par rapport aux autres répondantes.

2 – VISIBILITÉ PAR LES GESTES ET LESBOPHOBIE

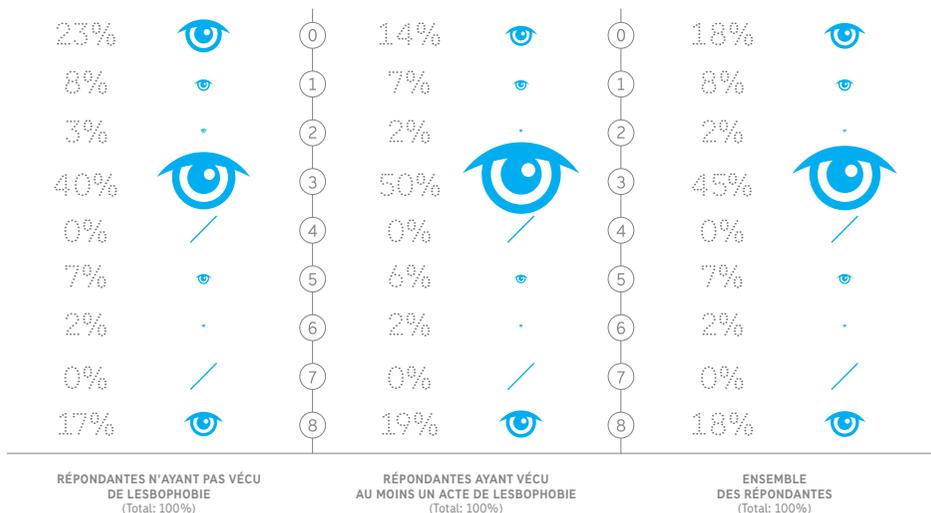
Pour mesurer le degré de visibilité par les gestes des répondantes, nous avons utilisé un score allant de 0 (invisibilité) à 8 (visibilité maximale). Faire un geste d'affection envers sa partenaire dans l'espace public est un acte fort de visibilité. Il nous a semblé que les baisers étaient un signe encore plus clair que l'enlacement des mains, les premiers ne pouvant avoir lieu que dans le cadre d'un couple, les seconds restant plus ambigus. En effet, parmi les plus jeunes il n'est pas rare de voir deux amies se tenir la main simplement pour exprimer leur camaraderie. Sur ce postulat nous avons attribué respectivement 5 et 3 points de visibilité pour les personnes s'embrassant ou se tenant la main dans n'importe quel contexte et 2 et 1 points respectivement pour les répondantes s'embrassant ou se tenant la main selon les contextes.

Parmi l'ensemble des répondantes, presque la moitié (45%) obtiennent 3 points de visibilité (Graphique IV.2). Ce résultat est en adéquation avec le grand nombre de répondantes qui déclarent tenir la main de leur partenaire selon le contexte (1 point) et les embrasser selon le contexte (2 points). Les scores les plus importants

sont ensuite situés aux deux extrémités: invisibilité totale ou visibilité totale représentent chacun 18% de l'ensemble des répondantes.

Au sein des répondantes n'ayant pas vécu de lesbophobie un tiers ont une visibilité nulle ou faible. Cette part baisse jusqu'à un quart chez les répondantes ayant vécu au moins un acte lesbophobe. Ainsi, la visibilité par les gestes est plus faible chez les personnes n'ayant pas vécu de lesbophobie. A l'inverse, c'est chez les enquêtées ayant vécu de la lesbophobie que la visibilité moyenne (score de 3) est la plus forte (50% contre 39% chez celles non confrontées à la lesbophobie). Néanmoins nous n'observons pas de différence significative pour la visibilité la plus forte (score de 5 à 8): la part de personnes très visibles par les gestes est presque la même chez les répondantes ayant vécu de la lesbophobie (27%) et chez celles n'en ayant pas vécu (26%). **Ainsi les répondantes n'ayant pas connu de lesbophobie sont moins visibles par les gestes que les autres. En revanche, l'inverse n'est pas vrai: la visibilité par les gestes n'est pas plus forte chez les personnes confrontées à la lesbophobie.**

Graphique IV.2 – Répartition du score de visibilité par les gestes selon le vécu ou non d'acte lesbophobe au cours des deux dernières années



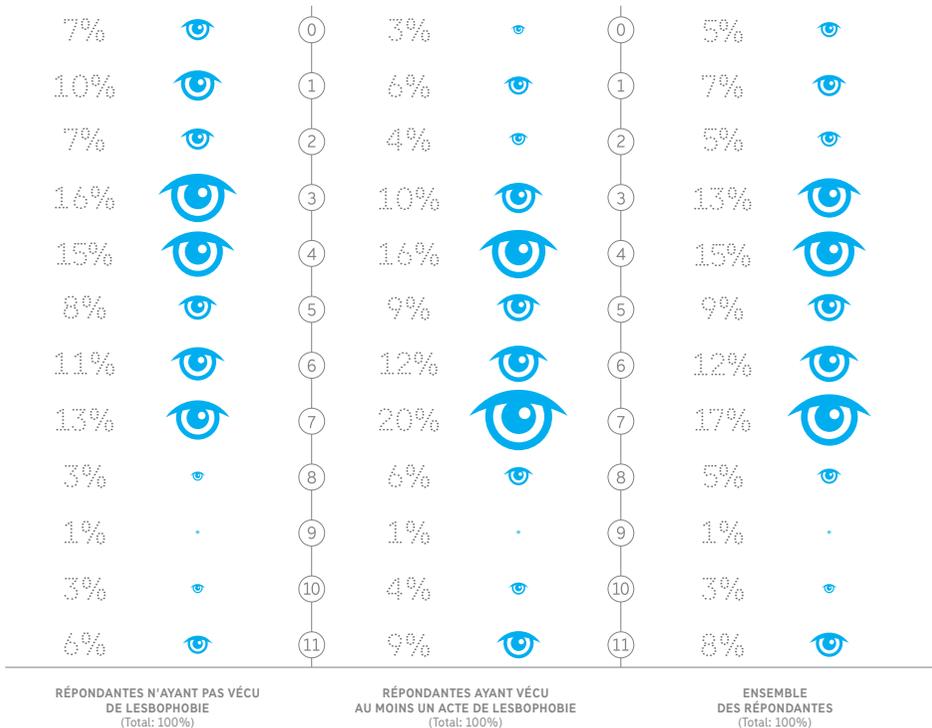
3 – VISIBILITÉ PAR L'ENGAGEMENT ASSOCIATIF OU CULTUREL ET LESBOPHOBIE

L'engagement associatif et culturel, que ce soit dans les associations, les loisirs, les sorties ou sur les réseaux sociaux, peut rendre visible l'orientation sexuelle des répondantes. Pour étudier le lien de cette visibilité avec la lesbophobie, nous avons construit un score de visibilité allant de 0 (score minimal) à 11 (score maximal). Nous supposons que certains éléments rendent plus visible que d'autres et ainsi augmentent plus le score. Par exemple, nous présumons que parler ouvertement de son adhésion à une association LGBT (3 points), sortir dans des lieux lesbiens (2 points) ou parler de son orientation sexuelle sur les réseaux sociaux non LGBT rendent plus visibles (3 points) que lire un magazine lesbien ou adhérer à une association LGBT sans en

parler (respectivement 1 point).

La visibilité par l'engagement associatif et culturel est assez modérée (Graphique IV.3). En effet, une majorité de répondantes (54%) ont un score inférieur ou égal à 5, et seulement 17% des enquêtées sont très visibles (avec un score supérieur ou égal à 8). Plus de la moitié (52%) des répondantes ayant vécu au moins un acte lesbophobe au cours des deux dernières années ont un score de 6 points ou plus alors que parmi les personnes n'ayant jamais vécu de lesbophobie, seules 37% ont un score de 6 points ou plus. **La visibilité par l'engagement associatif et culturel semble donc plus développée chez les personnes ayant vécu de la lesbophobie.**

Graphique IV.3 – Répartition du score de visibilité par l'engagement associatif et culturel selon le vécu ou non d'un acte lesbophobe au cours des deux dernières années

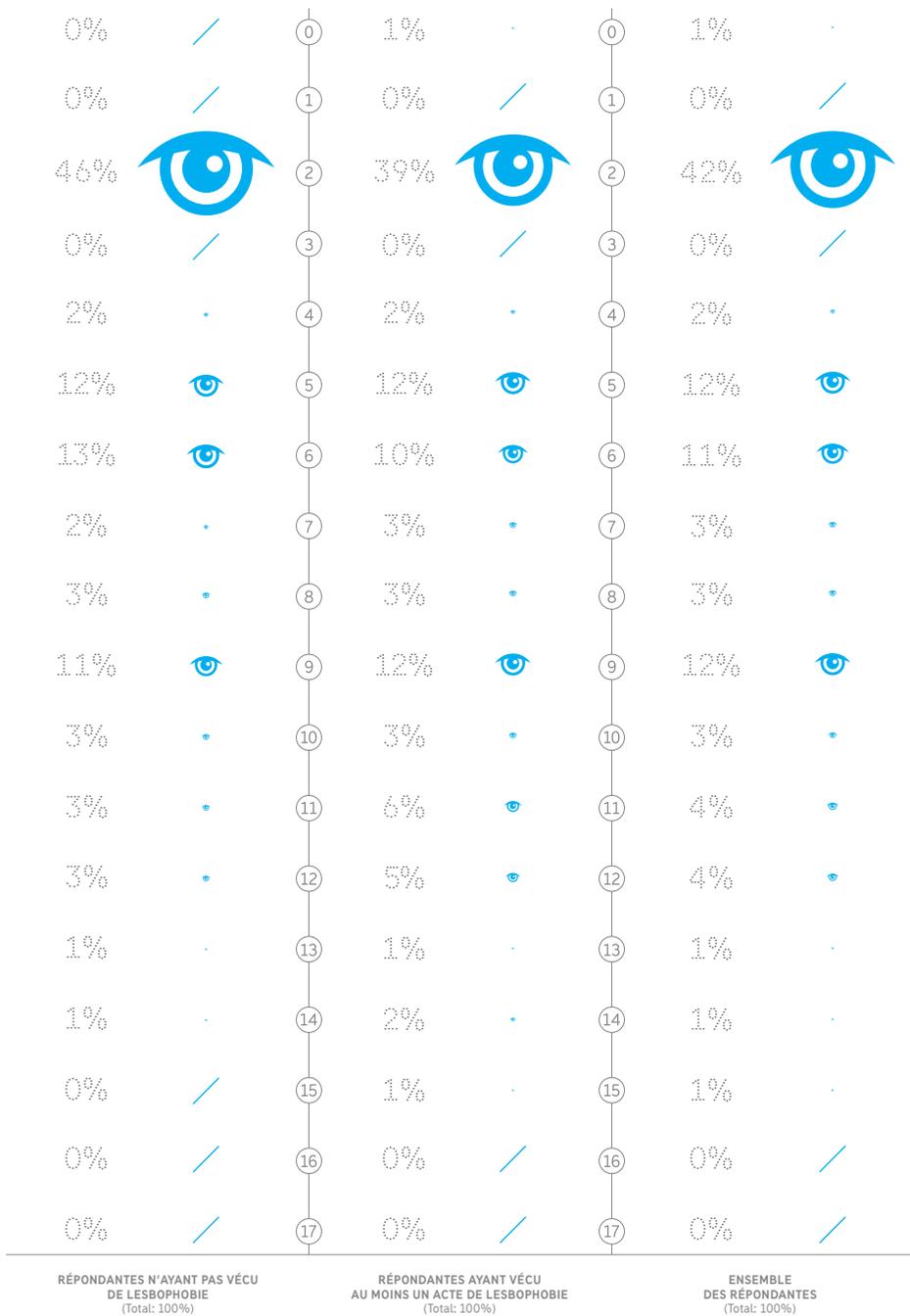


Au vu des stéréotypes que notre société porte sur les lesbiennes et bies, nous faisons l'hypothèse que certains éléments de look de ces femmes peuvent rendre visibles leur orientation sexuelle. Nous avons donc construit un score de visibilité par le look allant de 0 (invisibilité) à 17 (visibilité maximale). Ainsi, les stéréotypes de genre « très masculine », « masculine » ou « androgyne », les cheveux rasés ou courts, les vêtements « masculins » ou « unisexes » et le port d'accessoires connotés LGBT sont des éléments augmentant le score de visibilité par le look.

D'après les réponses données à ces questions (voir la partie « 4 - Par le look » de « Les différentes façons d'être visible en tant que lesbienne »), il n'est pas surprenant qu'une majorité

de répondantes ont une visibilité par le look faible (Graphique IV.4). En effet, pour plus de la moitié d'entre elles (57 %) ce score ne dépasse pas les 5 points. Si l'on considère séparément les personnes n'ayant jamais vécu de lesbophobie au cours des deux dernières années et celles en ayant vécu au moins une fois, de légères différences apparaissent. Pour les premières, près de neuf sur dix (89 %) ont un score compris entre 0 et 9 et seulement 11 % un score entre 10 et 17. Chez les secondes, la part de répondantes ayant un score de 0 à 9 baisse jusqu'à 82 % et celles ayant un score de 10 à 17 passe à 18 %. **En se basant sur les stéréotypes de look, la visibilité des répondantes confrontées à la lesbophobie semble un peu plus forte que pour les autres.**

Graphique IV.4 – Répartition du score de visibilité par le look selon le vécu ou non d'acte lesbophobe au cours des deux dernières années



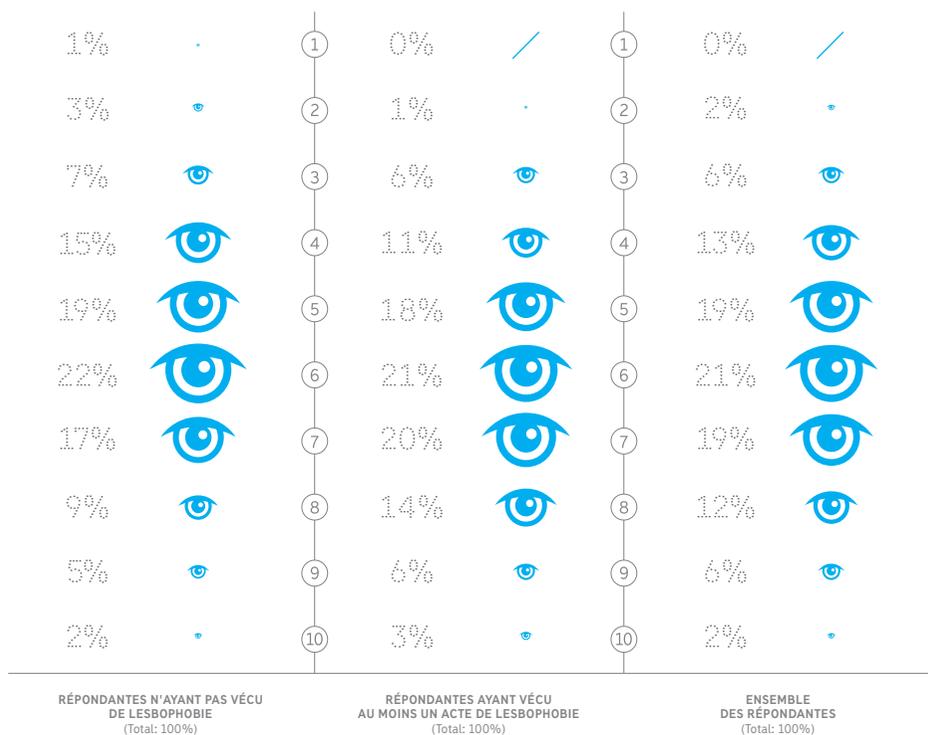
5 – VISIBILITÉ GÉNÉRALE ET LESBOPHOBIE

Les analyses faites sur les liens entre chaque type de visibilité et la lesbophobie (voir les précédentes parties dans «Les différentes façons d'être visible en tant que lesbienne») concluent le plus souvent à une visibilité un peu plus forte pour les femmes ayant vécu de la lesbophobie, à l'exception de la visibilité par la parole pour laquelle ce résultat n'apparaît pas. **Pour étudier le lien entre la visibilité en tant que lesbienne et la lesbophobie vécue, nous avons construit un score de visibilité globale²³** allant de 1 (visibilité minimale) à 10 (visibilité maximale). Ce dernier agrège l'ensemble des réponses aux questions portant sur la visibilité par la parole, les gestes, le look et l'engagement

associatif et culturel. La somme des points obtenus pour l'ensemble de ces questions est comprise entre 0 (visibilité minimale) et 56 points (visibilité maximale). Par souci de lisibilité, les valeurs du score ont été regroupées en 10 points: les répondantes ayant entre 0 et 5 points pour l'ensemble des questions sur la visibilité obtiennent un score final de 1 point; celles ayant entre 6 et 10 points obtiennent un score final de 2 points; etc., jusqu'à un score final de 10 points pour celles situées entre 51 et 56 points.

Les répondantes n'ayant pas vécu de lesbophobie sont 26 % à obtenir un score de visibilité glo-

Graphique IV.5 – Répartition du score de visibilité par le look selon le vécu ou non d'acte lesbophobe au cours des deux dernières années



²³ Un test du Khi-deux a permis d'établir la dépendance entre la visibilité et la lesbophobie.

bale entre 1 et 4 points contre seulement 18% pour celles ayant vécu au moins un acte de lesbophobie au cours des deux dernières années (Graphique IV.5). À l'inverse, 43% de ces dernières obtiennent un score entre 7 et 10 points, contre seulement un tiers pour celles n'en ayant pas vécu. **Assez logiquement, compte-tenu des résultats établis par sous-score de visibilité, les répondantes ayant vécu de la lesbophobie semblent plus visibles en tant que lesbienne que les autres.**

Cependant les liens entre les différents scores de visibilité et la lesbophobie restent flous. **En effet, nous avons pu observer que tel type de visibilité est associé à tel taux de lesbophobie, mais il est impossible de savoir dans quel sens va-vont les liens.** Est-ce que les personnes plus visibles vivent plus de lesbophobie car elles sont plus facilement identifiées ? Ou est-ce que les personnes ayant vécu de la lesbophobie deviennent plus visibles en réaction à ce qu'elles ont vécu ? Les enquêtées ont fait des commentaires allant dans les deux sens, même s'il semble qu'une plus grande partie de celles ayant vécu de la lesbophobie témoignent, par la suite, de

réaction d'invisibilisation de leur homosexualité. *« Je suis encore plus déterminée à être visible. » ; « Après une phase de questionnement et de méfiance vis-à-vis des autres, les envies de me montrer et de me battre ont pris le dessus ! » ; « Cela me donne envie de ne pas me cacher, voire de me montrer plus et même de devenir agressive. » ; « Je cache d'autant plus que je suis lesbienne. » ; « Dorénavant je fais plus attention aux lieux dans lesquels je montre que je suis lesbienne. » ; « Je suis moins à l'aise dans les lieux publics. Et à la longue, par peur j'ai arrêté de militer. »*

Enfin, si une étude plus approfondie montrait qu'une plus grande visibilité en tant que lesbienne amenait effectivement à vivre plus de lesbophobie, en aucun cas nous ne conseillerions aux lesbiennes et bies d'être moins visibles. Ce constat inciterait plutôt à prendre conscience du manque d'acceptation de la société face à des types de couples, mais aussi face à des types de femmes, encore trop peu reconnus et acceptés en France. Ainsi cela justifierait d'avoir plus de moyens pour lutter contre les violences et discriminations dont sont victimes les femmes sortant des normes de la féminité et de l'orientation sexuelle.

Conclusion

Cette enquête a permis de répondre aux deux objectifs que nous nous étions fixés : d'une part, évaluer et analyser la part des répondantes ayant vécu de la lesbophobie en France entre 2011 et 2013, d'autre part, mesurer la visibilité par la parole, les gestes, l'engagement associatif et culturel et le look qu'elles ont en tant que lesbiennes.

Ainsi, la part des répondantes qui ont vécu de la lesbophobie dans cette période récente est élevée (59%) ; 8% disent même en vivre régulièrement et 1% quotidiennement. Ces actes lesbophobes se déroulent principalement dans l'espace public (47%), au sein de la famille (14%) et au travail (11%). Avec les ami-e-s et entourage proche, on constate beaucoup moins de lesbophobie (6% des cas) et inversement, une visibilité en tant que lesbienne particulièrement forte : 65% de l'ensemble des répondantes en parlent avec tou-te-s leurs ami-e-s, alors que seulement 26% le font avec tou-te-s les membres de leur famille. **Beaucoup de répondantes s'invisibilisent en fonction des personnes qui les entourent ou des lieux qu'elles fréquentent. 18% disent même ne jamais manifester d'affection à leur partenaire en public.** Enfin, 68% des répondantes ayant vécu de la lesbophobie déclarent que cela a eu des conséquences, principalement d'ordre psychologique, mais aussi pratique et/ou physique.

Dans la dernière partie de ce rapport, nous nous sommes attaché-e-s à déterminer s'il existe un lien entre la-les visibilité-s et la lesbophobie vécue.

Seule la visibilité par la parole n'est pas clairement liée à la lesbophobie. Il nous semble que cela provient de la nature même de cette visibilité qui peut être *en partie* contrôlée, contrairement aux autres types de visibilité plus difficiles à ajuster pour des femmes souhaitant rester un tant soit peu elles-mêmes. En effet, les répondantes peuvent *en partie* décider de quelles personnes elles s'entourent : ne garder que des ami-e-s qui ne jugeront pas leur orientation sexuelle, aller voir que des médecins qui n'ont pas

de problème avec l'homosexualité, s'installer dans un quartier où elles s'assurent une grande tolérance au sein du voisinage, etc. Mais cela n'est qu'*en partie* contrôlé, car, d'une part, faire ces choix demande une certaine force morale et financière, et, d'autre part, certaines personnes de notre entourage nous sont imposées.

Mais là où le contrôle est *en partie* possible dans la visibilité par la parole, il ne l'est presque plus dans la visibilité par les gestes, le look et l'engagement associatif et culturel. Nous ne pouvons pas décider qui sera dans la rue pour observer notre coupe de cheveux courte, s'apercevoir que l'on tient la main à notre petite amie ou nous surprendre quand on sort d'un bar lesbien. La seule façon de contrôler ces moments-là est alors de se forcer à garder des cheveux plus longs, de s'empêcher de prendre la main de notre partenaire et de ne pas fréquenter les lieux lesbiens. **En somme, contrôler cette visibilité par peur des réactions hostiles revient à être invisible. Force de constater que les enquêtées les moins visibles vivent moins de lesbophobie.**

Comment combattre les discriminations et les violences vécues par une population que l'on obligerait à rester invisible ? Comment combattre la lesbophobie quand le mot même est à peine reconnu²⁴ ?

Face à ces constats, SOS homophobie ne conseillera pas de vivre cachées pour être heureuses. Nous continuerons à aller à la rencontre des lesbiennes pour les aider à témoigner de ce qu'elles vivent et ainsi visibiliser ce qu'elles subissent. Nous continuerons d'intervenir en milieu scolaire pour sensibiliser les jeunes à la lesbophobie et leur permettre d'accepter les différentes orientations sexuelles, ainsi que dans des entreprises pour faire de même auprès d'adultes dans leur milieu professionnel. Enfin, nous continuerons à militer pour que les les-biennes et les bies acceptent leurs orientations sexuelles dans leur globalité sans ressentir le besoin de se cacher.

²⁴ Le mot lesbophobie est rentré pour la première fois dans le dictionnaire en 2014. Il apparaît dans le Petit Robert uniquement.



ENQUÊTE S'ADRESSANT AUX LESBIENNES : VISIBILITÉ ET RÉACTION DE L'ENVIRONNEMENT AVRIL – JUILLET 2013

Cette enquête s'adresse aux personnes se définissant comme femme et ayant eu ou ayant une ou des relation-s sexuelle-s et/ou affective-s avec une autre femme.

Les questions portant sur l'égalité des droits des homosexuel-le-s sont de plus en plus relayées par le monde politique et les médias. Mais le fait de parler publiquement de ces sujets vous permet-il de vivre votre vie amoureuse et affective plus ouvertement ? Les rapports publiés annuellement pas SOS homophobie qui s'appuient sur les appels et courriels reçus par l'association semblent dire le contraire : en 2011, plus de 1 500 témoignages de lesbophobie, gayphobie, biphobie et transphobie ont été recueillis.

Cette enquête a pour objectifs d'établir la visibilité que vous accordez aujourd'hui à votre orientation sexuelle, et de savoir si vous êtes confrontée à de comportements hostiles. Vos témoignages anonymes nous permettront de disposer de statistiques, encore trop rares en France, sur la façon dont les lesbiennes et les bies vivent leurs amours. Nous contribuerons ainsi à alimenter le débat public.

Merci de prendre le temps (15 minutes environ) de remplir ce questionnaire !

Partie 1 : Vous

1- Quel âge avez-vous ?

- Moins de 18 ans
- 18 à 24 ans
- 25 à 29 ans
- 30 à 39 ans
- 40 à 49 ans
- 50 à 59 ans
- 60 ans et plus

2.1- Quelle est votre orientation sexuelle ?

- Lesbienne
- Bisexuelle
- Hétérosexuelle
- Non définie
- Autre

2.2- Depuis combien de temps vous définissez-vous comme telle ?

- Moins d'un an
- Un à deux ans
- Plus de deux ans

3.1- Quelle est votre identité de genre ?

- Femme cisgenre (biologique)
- Femme trans
- Autre.....

3.2- Depuis combien de temps vous définissez-vous comme telle ?

- Moins d'un an
- Un à deux ans
- Plus de deux ans

4.1- Quelle est votre situation amoureuse ?

(plusieurs réponses possibles)

- Célibataire
- En couple avec une femme
- En couple avec un homme
- Multipartenaire avec plusieurs femmes
- Multipartenaire avec plusieurs hommes
- Multipartenaire avec plusieurs hommes et femmes
- Non définie
- Autre

5.1- Avez-vous un ou des enfants ?

- Oui
- Non

5.2- Si oui, l'avez-vous ou les avez-vous eus au sein d'un couple : (plusieurs réponses possibles)

- Hétérosexuel
- Homosexuel
- Pas en couple

5.3- Si oui, l'avez-vous ou les avez-vous élevés au sein d'un couple : (plusieurs réponses possibles)

- Hétérosexuel
- Homosexuel
- Pas en couple

4.2- Quel est votre état civil ?

(plusieurs réponses possibles)

- Célibataire
- En concubinage
- Pacsée
- Dépacsée
- Mariée
- Divorcée
- Veuve
- Autre

6.1- Dans quel département habitez-vous ?.....

6.2- Vivez-vous dans :

- Une grande ville (plus de 200 000 habitants)
- Une ville de taille moyenne (entre 100 000 et 199 999 habitants)
- Une petite ville (entre 10 000 et 99 999 habitants)
- Un bourg (entre 2 000 et 9 999 habitants)
- Un village (moins de 2 000 habitants)
- Un hameau (maisons isolées)

7.1- Actuellement, quelle est votre catégorie professionnelle ?

- Agricultrice exploitante
- Artisan, commerçant et chef d'entreprise
- Cadre et profession intellectuelle supérieure
- Profession intermédiaire
- Employée
- Ouvrière
- Retraitée
- Inactive
- Chômeuse
- Étudiante

7.2- Si vous n'êtes pas étudiante, quel est le diplôme le plus élevé que vous ayez obtenu ?

- Sans diplôme
- BEP-CAP
- BTS
- Bac
- Bac+2
- Bac+3
- Bac+5, école d'ingénieur, école de commerce
- Doctorat

Partie 2 : Votre visibilité en tant que lesbienne

1- Visibilité par la parole

Vous parlez librement de votre partenaire ou de votre orientation sexuelle :

1.1- En famille : (un seul choix possible)

- Avec toute votre famille, sans exception
- Avec la majorité de votre famille
- Avec quelques personnes de votre famille
- À aucun membre de votre famille
- Non concernée

1.2- Au travail : (un seul choix possible)

- Avec tou-te-s vos collègues, sans exception
- Avec la majorité de vos collègues
- Avec quelques collègues
- À aucun de vos collègues
- Non concernée

Note : par collègue, nous entendons toute personne du milieu professionnel, même un-e supérieur-e hiérarchique.

1.3- Avec vos amis : (un seul choix possible)

1.3- Avec vos amis : (un seul choix possible)

- Avec tou-te-s vos ami-e-s, sans exception
- Avec la majorité de vos ami-e-s
- Avec quelques ami-e-s
- À aucun de vos ami-e-s
- Non concernée

1.4- Avec vos voisins : (un seul choix possible)

- Avec tou-te-s vos voisins, sans exception
- Avec la majorité de vos voisins
- Avec quelques voisins
- À aucun de vos voisins
- Non concernée

1.5- Avec le corps médical : (un seul choix possible)

1.5.1 Si « Avec la majorité du corps médical » ou « Avec quelques personnes du corps médical », précisez parmi les professions citées :

- Avec tout le corps médical, sans exception
- Avec quelques personnes du corps médical
- Non concernée
- Avec la majorité du corps médical
- À aucune personne du corps médical

- Médecin traitant Oui Non Non concernée
- Gynécologue Oui Non Non concernée
- Psychologue, psychiatre, psychothérapeute, etc. Oui Non Non concernée

2- Visibilité par les gestes

2.1.1- Lorsque vous avez une partenaire, vous tenez-vous par la main en public ?

- Oui
- Oui, mais dépend du contexte
- Non

2.1.2- Si oui, mais dépend du contexte, dans quels contextes le faites-vous ?

- Uniquement dans les bars ou soirées communautaires Oui Non
- Selon le quartier dans lequel vous vous trouvez Oui Non
- Selon les personnes avec qui vous êtes Oui Non

2.2.1- Lorsque vous avez une partenaire, vous embrassez-vous en public ?

- Oui
- Oui, mais dépend du contexte
- Non

2.2.2- Si oui, mais dépend du contexte, dans quels contextes le faites-vous ?

- Uniquement dans les bars ou soirées communautaires Oui Non
- Selon le quartier dans lequel vous vous trouvez Oui Non
- Selon les personnes avec qui vous êtes Oui Non

2.3- Si vous ne manifestez pas d'affection à votre partenaire en public, est-ce par peur des réactions d'hostilité ?

- Oui Non

3- Visibilité par l'engagement associatif et culturel

3.1.1- Durant les deux dernières années, avez-vous été adhérent à une association LGBT (de défense des droits, sportive, culturelle, étudiante, etc.) ?

- Oui Non

3.1.2- Si oui, avez-vous parlé ouvertement de votre adhésion à cette association ?

- Oui Non

3.2- Durant les deux dernières années, avez-vous participé à des événements communautaires (Cineffable, marches des Fiertés, WGO, festivals de cinéma LGBT, tournois sportifs, etc.) ?

- Oui Non

3.3- Durant les deux dernières années, êtes-vous sortie dans des lieux lesbiens (bar, boîte, sauna, restaurant, etc.) ?

- Oui Non

3.4- Durant les deux dernières années, avez-vous lu des magazines lesbiens ?

- Oui Non

3.5- Durant les deux dernières années, avez-vous fait partie d'une communauté LGBT sur internet (site de rencontres, site pour sortir, etc.) ?

- Oui Non

3.6- Durant les deux dernières années, votre orientation sexuelle a-t-elle été visible sur des réseaux sociaux non LGBT (Facebook, Twitter, etc.) ?

- Oui Non Non concernée

4- Visibilité par le look

4.1- Selon les stéréotypes de genre, vous vous décriez comme plutôt :

- Très masculine Masculine
 Androgyne Féminine
 Très féminine
 Autre

4.2- Vous avez les cheveux :

- Rasés Courts
 Mi-longs Longs
 Autre

4.3- Vous portez des vêtements : (plusieurs réponses possibles)

- Plutôt dits « masculins » Unisexes
 Plutôt dits « féminins » Autre

4.4- Avez-vous changé votre style vestimentaire et/ou votre apparence (par exemple votre coupe de cheveux) depuis que vous vous définissez comme lesbienne ?

- Oui Non

4.5- Portez-vous des accessoires connus LGBT (badges, stickers, accessoires avec des couleurs arc-en-ciel ou portant deux symboles de femmes, etc.) ?

- Oui Non

4.6- Ces deux dernières années, vous êtes-vous sentie discriminée ou avez-vous été agressée en raison de votre orientation sexuelle ?

- Jamais Quelques fois Régulièrement Quotidiennement.

Si jamais, aller directement à la Partie 4

Partie 3 : Description du dernier acte lesbophobe

À ce stade, nous souhaitons évoquer avec vous le dernier acte lesbophobe ou le plus marquant pour vous que vous avez vécu au cours des deux dernières années. Il s'agit ici de décrire le contexte et les agresseurs ou agresseuses de cet acte lesbophobe.

1- Description de la manifestation de la lesbophobie

1.1- Dans quel contexte est survenu l'acte lesbophobe ?

Il convient ici d'indiquer le contexte principal de l'acte lesbophobe. Par exemple, si une enseignante a été injuriée par des collègues, elle cochera le contexte Travail et non Milieu scolaire:

- Famille (aller en 1.2.1) Police/gendarmerie (aller en 1.2.8)
 Lieu public (aller en 1.2.2) Internet (aller en 1.2.9)
 Commerce/service (aller en 1.2.3) Milieu scolaire (aller en 1.2.10)
 Service public/administration (aller en 1.2.4) Sport (aller en 1.2.11)
 Travail (aller en 1.2.5) Ami-e-s/entourage proche (aller en 1.3)
 Santé/médecine (aller en 1.2.6) Voisinage (aller au point 1.3)
 Justice (aller en 1.2.7) Autre (aller au point 1.3)

1.2.1- Famille : de qui provient l'acte lesbophobe ?

(plusieurs réponses possibles, puis aller en 1.3)

- Père/beau-père
 Mère/belle-mère
 Frère-s/demi-frère-s
 Sœur-s/demi-sœur-s
 Enfant-s/bel-enfant ou beaux-enfants
 Famille éloignée
 Conjoint-e
 Belle-famille (au sens de la famille de la conjointe ou du conjoint)
 Autre

1.2.2- Lieu public : où s'est produit l'acte lesbophobe ?

(plusieurs réponses possibles, puis aller en 1.3)

- Dans la rue ou un parc
 Dans les transports
 En sortant de discothèque ou d'un bar
 Dans une manifestation
 Autre

1.2.3- Commerce/service : dans quel type de lieu l'acte lesbophobe s'est-il produit ?

(plusieurs réponses possibles, puis aller en 1.3)

- Commerces de proximité
 Grande distribution
 Établissement bancaire
 Assurance/mutuelle
 Association
 Transport (taxi, bus, etc.)
 Logement
 Autre

1.2.4- Service public/administration : dans quel type de service public l'acte lesbophobe s'est produit ?

(plusieurs réponses possibles, puis aller en 1.3)

- Sécurité sociale
 Trésor public
 La Poste
 Transport urbain
 SNCF
 Pôle emploi
 Autre

1.2.5- Travail : de qui provenait l'acte lesbophobe ?

(plusieurs réponses possibles, puis aller en 1.3)

- Collègue (sans lien hiérarchique)
 Supérieur-e hiérarchique
 Personnel que vous encadrez
 Direction
 Syndicat
 Client-e, fournisseur-fournisseuse
 Médecin du travail
 CHSCT
 Autre

1.2.6- Santé/médecine : de qui provenait l'acte lesbophobe ?

(plusieurs réponses possibles, puis aller en 1.3)

- Personnel d'une structure hospitalière
 Médecin de famille
 Psychologue, psychiatre, psychothérapeute, etc.
 Au cours d'un don du sang
 Médecin scolaire
 Médecin du travail
 Autre

1.2.7- Justice : dans quel contexte l'acte lesbophobe s'est produit ?

(plusieurs réponses possibles, puis aller en 1.3)

- Pacs
- Divorce
- Garde des enfants
- Décision de justice pénale
- Autre

1.2.10- Milieu scolaire : de qui provenait l'acte lesbophobe ? *(plusieurs réponses possibles, puis aller en 1.3)*

- Élève, étudiant-e
- Personnel de l'Éducation nationale
- Parent d'élève
- Autre

1.3- Quelle a été la manifestation de l'acte lesbophobe ? *(plusieurs réponses possibles)*

- Incompréhension
- Rejet
- Moquerie
- Insulte
- Séquestration
- Agression physique
- Agression sexuelle
- Diffamation
- Menace
- Harcèlement
- Discrimination
- Dégradation/vol
- Outing
- Autre

2- Description des agresseurs-euses :

- Seul-e
- Plusieurs
- Ne sait pas

- Femme-s
- Homme-s
- Femme-s et homme-s
- Ne sait pas

- Connu-e-s
- Inconnu-e-s
- Connu-e-s et inconnu-e-s
- Ne sait pas

- Très jeune-s (-18 ans)
- Jeune-s (18-35 ans)
- Âge intermédiaire (35-55 ans)
- Senior-s (plus de 55 ans)
- Ne sait pas

1.2.8- Police/gendarmerie : de quelle façon l'acte lesbophobe s'est-il traduit ? *(plusieurs réponses possibles, puis aller en 1.3)*

- Refus d'enregistrer une plainte
- Refus de noter le caractère lesbophobe de l'acte
- Garde à vue abusive
- Autre

1.2.9- Internet : de qui provenait l'acte lesbophobe ? *(plusieurs réponses possibles, puis aller en 1.3)*

- Visiteur - visiteuse sur un site
- Éditeur - éditrice d'un site
- Modérateur - modératrice
- Autre

1.2.11- Sport : de qui provenait l'acte lesbophobe ? *(plusieurs réponses possibles, puis aller en 1.3)*

- Autre sportif-sportive
- Entraîneur-entraîneuse
- Autre

3- Conséquences dans votre vie

3.1- Conséquences pratiques :

(plusieurs réponses possibles)

- Vous avez rompu avec certains de vos proches
- Vous avez rompu avec votre partenaire
- Vous avez perdu votre emploi
- Vos études en ont souffert
- Votre carrière s'en ressent
- Vous avez perdu la garde de vos enfants
- Vous avez dû déménager
- Aucune conséquence pratique
- Autre

3.2- Conséquences psychologiques :

(plusieurs réponses possibles)

- Vous êtes angoissée
- Vous vous repliez sur vous-même
- Vous avez plus de difficultés à vivre votre homosexualité ouvertement
- Vous avez subi des épisodes dépressifs
- Vous développez un sentiment de culpabilité
- Vous avez fait une tentative de suicide
- Vous avez eu recours à un soutien psychologique
- Aucune conséquence psychologique
- Autre

3.3.1- Conséquences physiques :

(plusieurs réponses possibles)

- Blessure bénigne
- Certificat médical
- Jours d'ITT (*aller en 3.3.2*)
- Hospitalisation
- Blessure invalidante de manière irréversible
- Aucune conséquence physique
- Autre

3.3.2- Si les conséquences physiques ont conduit à des jours d'ITT, combien y en a-t-il eu ?

.....

Partie 4 : SOS homophobie

4.1- Avez-vous déjà contacté SOS homophobie ?

- Oui
- Non

4.2- Si oui, de quelle façon ?

(plusieurs réponses possibles)

- Ligne d'écoute / chat
- Site web / réseaux sociaux
- Courrier postal
- Autre

ENQUÊTE SUR LA VISIBILITÉ DES LESBIENNES ET LA LESBOPHOBIE 2015

ISBN : 978-2-917010-11-2
EAN : 9782917010112

Dépôt légal à parution,
publication de SOS homophobie, association loi 1901
Parution : mars 2015

© SOS homophobie
Tous droits réservés

Les lesbiennes sont généralement invisibles dans l'espace public et silencieuses quand il s'agit de dénoncer les actes et/ou les comportements lesbophobes qu'elles ont subis. Elles contactent d'ailleurs peu la ligne d'écoute de **SOS homophobie**. En 2013, l'association a reçu 3517 témoignages dont seulement 329 relatant des faits lesbophobes.

À la suite de ce constat, déjà vrai il y a dix ans, l'association avait mené en 2003-2004 une première enquête pour comprendre les spécificités de la **lesbophobie, cette forme de stigmatisation sociale à l'égard des lesbiennes ou des femmes considérées comme telles**. Parmi les près de 1 800 répondantes qui y avaient participé, 63% d'entre elles déclaraient avoir vécu de la lesbophobie au moins une fois dans leur vie. Au cours des dix dernières années, aucun autre outil statistique n'a été mis en place pour produire des données concernant les lesbiennes confrontées à des réactions hostiles en raison de leur orientation sexuelle réelle ou supposée.

En 2013, l'association est donc allée à la rencontre des lesbiennes afin de savoir si elles avaient été confrontées à de la lesbophobie au cours des deux dernières années, mais également pour établir la visibilité qu'elles accordaient à leur orientation sexuelle. 7 126 femmes ayant ou ayant eu une relation sexuelle et/ou affective avec une autre femme ont répondu à notre enquête. SOS homophobie contribue ainsi à montrer la réalité et la forme que prend la lesbophobie en France en 2013 tout en analysant la visibilité que les lesbiennes accordent à leur orientation sexuelle. Ainsi, **59% des répondantes ont vécu de la lesbophobie au cours des deux dernières années et 18% ne manifestent jamais d'affection à leur partenaire en public**. Cette invisibilisation s'avère être une des caractéristiques principales de la lesbophobie.

Après les discussions houleuses en 2012 et 2013 autour de la loi sur le mariage et l'adoption pour tout-e-s, qui ont mis au jour voire amplifié la gayphobie et la lesbophobie, et à l'heure où le mot « lesbophobie » a enfin fait son entrée dans le dictionnaire Le Petit Robert, les LGBTphobies sont plus que jamais une préoccupation et un sujet d'actualité. Dix ans après la première enquête, il nous apparaît donc essentiel de faire un nouvel état des lieux de la lesbophobie en France.

SOS homophobie – 34 rue Poissonnière - 75002 Paris
sos@sos-homophobie.org – www.sos-homophobie.org

Lutte contre la lesbophobie, la gayphobie, la biphobie et la transphobie

SOS homophobie Ligne d'écoute anonyme **01 48 06 42 41**



Avec le soutien de la



5 €